RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

1841.



TOULOUSE,
IMPRIMERIE DE J.N-M.EU DOULADOURE,
RUE SAINT-ROME, 41.

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

RECUEIL

DE

L'ACADÉMIE

DES JEUX FLORAUX.

1841.



TOULOUSE,

IMPRIMERIE DE JEAN-MATTHIEU DOULADOURE,

RUE SAINT-ROME, 41.

1841.

LISTE ACADÉMIQUE.

Année 1841.

LE ROI, *Protecteur*.

MAINTENEURS DES JEUX FLORAUX.

1782. M. le Marquis DE LATRESNE (Jean-Jacques-Claire), ancien Avocat général au Parlement de Toulouse, *Doyen de l'Académie*.

1806. M. l'Abbé JAMME (Jean-Gabriel-Xavier-Auguste).

1806. M. HOCQUART (Matthieu-Louis), Premier Président de la Cour royale de Toulouse, Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, et Chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem.

1806. M. le Marquis DE VILLENEUVE (Pons-Louis-François), ancien Préfet, ancien Conseiller d'État, Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1806. M. le Baron DE MALARET (Joseph-François-Magdelaine), Pair de France, Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1806. M. DRALET (Étienne-François), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Conservateur des forêts du 12.e arrondissement, en retraite.

1809. M. PINAUD (Jean-Joseph-Thérèse), ancien Magistrat, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1812. M. DANTIGNY (Pierre-François), ancien Sous-Préfet à Doullens (Somme), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1813. M. le Baron DE LAMOTHE-LANGON (Léon), ex-Sous-préfet de Toulouse, Livourne, etc.

1816. M. le Comte DE RESSÉGUIER (Jules), Chevalier des ordres de Saint-Jean de Jérusalem et de la Légion d'honneur.

1816. M. PUJOL (Germain-Marie-Auguste), ancien Professeur à la Faculté des Lettres.

1816. M. DECAMPE (Louis-Auguste), Avocat, ancien Recteur.

1818. M. TAJAN (Bernard-Antoine), Avocat à la Cour royale de Toulouse, Conseiller de Préfecture, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1819. M. SOUMET (Louis-Antoine-Alexandre), Membre de l'Académie française, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, *Maître ès Jeux Floraux.*

1819. M. le Comte D'HARGENVILLIERS (Joseph-Étienne-Timoléon), Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Maréchal-de-camp en retraite.

1819. M. D'AUBUISSON DE VOISINS (Jean-François), Chevalier de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis et Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, Ingénieur en chef Directeur au Corps royal des Mines.

1819. M. DE VOISINS-LAVERNIÈRE (Marie-Joseph-François-Victor-Marius), ancien Membre de la Chambre des Députés.

1821. M. RUFFAT (Jean-Dominique-François-Marie), ex-Professeur à la faculté de Droit, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1821. M. le Vicomte DE PANAT (Dominique-Samuel-Joseph-Philippe), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Préfet, Membre de la Chambre des Députés, *Secrétaire perpétuel.*

1822. M. BARON DE MONTBEL (Guillaume-Isidore), Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1825. M. l'Abbé DE MONTÉGUT DE LABOURGADE (Bernard-Charles-Marie-Joseph), Chanoine de Montauban.

1826. M. PECH (Hippolyte), Conseiller à la Cour royale de Toulouse, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1829. M. DUCOS (Florentin), Docteur en Droit, Avocat à la Cour royale de Toulouse, *Maître ès Jeux Floraux, Secrétaire des Assemblées.*

1832. M. GUILHAUD DE LAVERGNE (Louis-Gabriel-Léonce), Maître des Requêtes, Chevalier de la Légion d'honneur, *Maître ès Jeux Floraux.*

1832. M. SAUVAGE (François), Doyen à la Faculté des Lettres.

1833. M. TIREL DE LA MARTINIÈRE (Charles), *Maître ès Jeux Floraux.*

1833. M. DE PUYBUSQUE (Adolphe-Louis), ancien Sous-préfet.

1833. M. CAUBET (Jean-Baptiste-Casimir), Conseiller à la Cour royale de Toulouse.

1833. M.gr D'ASTROS (Paul-Thérèse-David), Archevêque de Toulouse.

1833. M. GATIEN-ARNOULT (Adolphe-Félix), Professeur de philosophie à la Faculté des Lettres.

1834. M. DUGABÉ (Charles-Casimir), Avocat à la Cour royale de Paris, Membre de la Chambre des Députés.

1834. M. DE LIMAIRAC (Charles-Antoine-Gabriel), Officier de l'ordre royal de la Légion d'honneur, ancien Préfet.

1836. M DU MÈGE (Alexandre), *Maître ès Jeux Floraux.*

1838. M. le Comte DE CASTELBAJAC (Joseph-Gracian-Catherine-Louis-Raymond-Adolphe), Conseiller à la Cour royale de Toulouse.

1839. M. FÉRAL (Louis-Philippe), Avocat à la Cour royale de Toulouse.

1839. M. le Marquis DE ST.-FELIX-MAUREMONT (Armand-Joseph-Marie), ancien Préfet, Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur.

1841. M. MOQUIN-TANDON (Christian-Horace-Bénédict-Alfred), Directeur du Jardin des Plantes (nommé et pas encore reçu).

1841. M. DE BARBOT (Théophile), ancien Magistrat (nommé et pas encore reçu).

M. LE PRÉFET du département de la Haute-Garonne........ } *Académiciens nés.*
M. LE MAIRE de Toulouse...... }

MAITRES ÈS JEUX FLORAUX.

1820. M. HUGO (Victor-Marie).

1821. M. le Vicomte DE CHATEAUBRIAND, Membre de l'Académie Française.

1823. M. BAOUR-LORMIAN, Membre de l'Académie Française.

1829. M. BIGNAN (Anne).

1833. M. DE DURANGEL (Nicolas-François).

1836. M. DUTOUR (Martin-Joseph).

1839. M. REBOUL (Jean).

PROGRAMME

POUR LE CONCOURS DE 1842.

L'Académie a célébré, le 3 mai 1841, *la Fête des Fleurs,* avec la solennité ordinaire. C'est le nom que l'on donne à la distribution des prix. Cette fête poétique et religieuse commence par l'Eloge de Clémence Isaure, prononcé par un membre du corps des Jeux Floraux. Des commissaires de l'Académie vont ensuite chercher avec pompe les Fleurs d'or et d'argent, qui sont exposées, dès le matin, sur le maître-autel de l'Eglise de la Daurade, où reposent les cendres de Clémence Isaure. Le Secrétaire perpétuel fait un rapport sur le concours, pendant l'absence des Commissaires. A leur retour, on proclame les vainqueurs. L'Académie leur permet de lire eux-mêmes leurs ouvrages, s'ils en manifestent le désir; on leur distribue ensuite les Fleurs qu'ils ont remportées.

LISTE DES OUVRAGES COURONNÉS DANS LE CONCOURS DE 1841.

L'An mil huit cent quarante, Ode, par M. Viancin, Chef du secrétariat de la mairie de Besançon (Doubs), a remporté le Prix.

La Vocation, Ode, par M. Louis Dureau, Étudiant en droit, a obtenu une Violette réservée.

Une heure à Nazareth, Idylle sacrée, par M. Firmin Jaffus, Licencié ès lettres, de Limoux (Aude), a remporté le Prix.

Le Mois de Marie, Sonnet à la Vierge, par M. Emile Lefranc, de Paris, a remporté le Prix.

L'Académie avait proposé pour sujet du Discours en prose la question suivante : *Quelle a été l'influence des Croisades sur la Littérature provençale et sur la Littérature française?* M. Auguste ALBERT, de Toulouse, Avocat, a obtenu une Violette réservée. Son Discours a cette épigraphe : *C'est de l'Orient que nous vient la lumière.*

L'ACADÉMIE a cinq Fleurs à distribuer comme prix de l'année; savoir, l'Amarante, la Violette, le Souci, le Lis et l'Églantine.

L'Amarante d'or vaut quatre cents francs. Il n'y a que les Odes qui concourent pour cette Fleur.

La Violette d'argent vaut deux cent cinquante francs. Elle est destinée à un Poëme qui n'excède pas deux ou trois cents vers, à une Epître, ou à un Discours en vers.

Le Souci d'argent, qui vaut deux cents francs, est le prix de l'Églogue ou de l'Idylle, de l'Élégie, et de la Ballade.

Le Lis d'argent, qui vaut soixante francs, est destiné à un Sonnet *en l'honneur de la Vierge*, ou à un Hymne sur le même sujet. C'est le seul prix de poésie pour lequel les auteurs ne soient pas libres de traiter un sujet à leur choix.

L'Églantine d'or vaut quatre cent cinquante francs. C'est le prix du Discours, dont l'Académie donne toujours le sujet. — Elle propose, pour le concours de 1842, l'*Éloge de Bossuet*.

Le concours sera ouvert jusqu'au 15 février 1842 inclusivement, terme de rigueur.

Les auteurs feront remettre, par une personne domiciliée à Toulouse, TROIS COPIES (1) de chaque

(1) Il est à désirer, dans l'intérêt même des auteurs, que ces copies soient *bien lisibles*.

ouvrage à *M. le Vicomte* DE *PANAT, Secrétaire perpétuel de l'Académie, rue des Arts, n.° 22*, qui en fournira un récépissé. Ces TROIS COPIES sont nécessaires pour le premier examen, qui se fait à la fois et séparément dans trois bureaux. Il est inutile d'y joindre un billet cacheté contenant le nom de l'auteur; mais chaque exemplaire devra porter, non-seulement le titre de l'ouvrage, mais encore une épigraphe ou devise, que le Secrétaire perpétuel inscrira sur son registre, ainsi que le nom et la demeure du correspondant de l'auteur. Les ouvrages transmis directement, par la poste, au Secrétaire perpétuel, ne seront pas admis au Concours.

Les fonctionnaires publics de Toulouse ont la bonté de remettre au secrétariat de l'Académie les ouvrages qui leur sont adressés par leurs collègues des autres villes, pourvu qu'on ait soin d'affranchir les lettres et les paquets.

Tout ouvrage qui attaquerait la Religion ou le Gouvernement, qui blesserait les mœurs ou les bienséances, est rejeté du concours. L'Académie exclut aussi les ouvrages qui ne sont que des traductions ou des imitations; ceux qui seraient écrits en style marotique, ou qui affecteraient les formes du genre burlesque; ceux qu'on aurait déjà présentés aux Jeux Floraux ou à d'autres Académies; ceux qui auraient été précédemment publiés, ou dont les auteurs se feraient connaître avant le jugement définitif. Enfin, le prix ne serait pas délivré à l'auteur qui l'aurait obtenu, s'il le réclamait sous un nom supposé, ou s'il publiait son ouvrage avant la séance solennelle.

Après l'adjudication des prix, l'avis en sera donné assez tôt pour que chaque auteur, s'il est à Toulouse ou aux environs, puisse venir recevoir le prix qui lui est destiné, et lire lui-même son ouvrage.

Ceux qui ne viendront pas, devront envoyer à une personne domiciliée à Toulouse, une procuration en bonne forme, dans laquelle ils se déclareront auteurs des ouvrages réclamés en leur nom.

Les auteurs couronnés pourront en demander une attestation au Secrétaire perpétuel, qui la leur donnera attachée à l'original de chaque ouvrage, sous le contre-scel des Jeux Floraux.

On ne pourra plus concourir dans un même genre de composition après y avoir obtenu trois fois, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé (1), la Fleur assignée à ce genre. (L'Académie couronne onze genres différents : l'Ode, le Poëme, l'Epître, le Discours en vers, l'Élégie, l'Églogue, l'Idylle, la Ballade, le Sonnet, l'Hymne à la Vierge, et le Discours en prose.)

Celui qui aura obtenu, soit comme prix de l'année, soit comme prix réservé, trois Fleurs autres que le Lis, dont une au moins soit l'Amarante, pourra demander à l'Académie des lettres de *Maître ès Jeux Floraux,* qui lui donneront le droit d'assister et d'opiner avec les Mainteneurs, aux Assemblées publiques et particulières concernant le jugement des ouvrages, l'adjudication et la distribution des prix.

Le même droit est acquis aux orateurs qui auraient obtenu trois Églantines, soit comme prix d'année, soit comme prix réservés.

---

(1) On donne le nom de *prix réservé* à une Fleur qui, n'ayant point été adjugée dans un des concours précédents parce qu'aucun ouvrage n'avait mérité le prix du genre, a été mise en réserve pour les concours suivants, où elle vient accroître le nombre des cinq Fleurs que distribue l'Académie. Un Ouvrage qui n'a pas été jugé digne de remporter le prix de l'année peut donc obtenir quelquefois, suivant son degré de mérite, ou la Fleur *réservée* de son genre, ou même celle d'un genre différent, pourvu qu'elle soit d'une valeur moindre.

Concours de 1841.

L'AN MIL HUIT CENT QUARANTE,

ODE

Qui a remporté le Prix;

Par M. Charles-François VIANCIN,

Chef du Secrétariat de la Mairie de Besançon (Doubs), Membre de l'Académie de cette ville, et de la Société d'Emulation du Jura.

> Ces feux qui descendaient de la céleste voûte,
> Tous ces phares que l'homme implorait dans sa route,
> Ont caché leurs rayons.
>
> Fontanes.

Te voilà donc aussi, malgré de noirs présages,
Descendu tout entier dans l'abîme des âges,
An terrible, an fatal où tout devait finir;
Vainqueur du vieux chaos, le soleil luit encore,
Et ta dernière nuit a fait place à l'aurore
D'un nouveau jour plein d'avenir.

L'univers te survit. — C'est assez que ce monde
Sous ton règne ait souffert des ravages de l'onde;
Les fleuves ont roulé des flots dévastateurs :
On eût dit que le ciel tout chargé de colère
Voulait, comme autrefois, effacer de la terre
Les mortels prévaricateurs.

Gloire à Dieu ! — Sa bonté fait grâce à la nature.
Pour ne pas mesurer la vengeance à l'injure,
Toujours il se souvient d'un pacte solennel ;
Quand sa foudre a redit sa grandeur méconnue,
Un reflet souriant décèle dans la nue
Son regard doux et paternel.

Et cependant, toujours battent des cœurs perfides ;
Du fer ou du poison s'arment les parricides ;
C'est peu que de l'hymen soient trahis les serments ;
Des forfaits sont couverts du saint voile des veuves ;
Les passions sans digue ont, ainsi que les fleuves,
D'effroyables débordements.

Quel astre s'est levé sur ta sombre carrière,
Au dernier révolu d'un siècle de lumière ;
Ou quel phare nouveau scintille à l'horizon ?
Quel rayon vient percer les ténèbres du doute ;
Et montrer les écueils qui hérissent la route
Où s'égare notre raison ?

Du flambeau de la foi la lueur consolante,
Sous des vents ennemis demeure vacillante.
Rêveurs au vague espoir, hardis réformateurs
Vont semant à l'envi leurs vaines utopies,
Leurs songes décevants, leurs doctrines impies,
Leurs systèmes blasphémateurs.

Chérissant le fardeau d'une chaîne grossière,
Que d'héritiers des cieux rampent dans la poussière !
Un égoïsme étroit retient tout noble essor ;
Et, de ses vils penchants plus que jamais flétrie,
Ressuscitant des Juifs l'antique idolâtrie,
La foule est aux pieds du Veau d'or.

Sur un sable mouvant, du moins par quel ouvrage
Le génie aura-t-il signalé son passage ?
De son front quel chef-d'œuvre est éclos immortel ?
Rien de beau, rien de grand n'illustra cette année ;
Du poëte sans voix la couronne est fanée ;
Le feu sacré meurt sur l'autel.

Au forum, au sénat, à la double tribune,
Babel renaît, Babel est notre œuvre commune,
L'interminable Tour, le honteux Monument,
Où, toujours confondant langues, travaux, matières,
Vieux et jeunes maçons posent pierres sur pierres,
Et jamais durable ciment.

Nommera-t-on toujours honneur de la patrie
L'homicide fléau né de la barbarie,
Cette aveugle fureur du meurtre sans remords,
Cette soif des combats, des sanglantes conquêtes,
La guerre enfin, la guerre et ses horribles fêtes,
Et ses champs tout couverts de morts ?

Est-il si loin de nous ce temps où, dans Versailles,
Massillon, flétrissant les fameuses batailles
Qui d'un roi belliqueux flattaient l'ambition,
Comparait ces hauts faits que le ciel désavoue,
Ces amas de lauriers, *à des monceaux de boue*
Et d'opprobre et d'infection?

Et toi, que tant de fois couronna la victoire,
Dis-nous, que reste-t-il de ces tributs de gloire
Que tu levas dix ans sur les peuples en deuil?
— Le triste abaissement de la France épuisée,
Les simulacres vains d'une splendeur usée,
Et le triomphe d'un cercueil... .

Mais quel enseignement est profitable aux hommes?
Quel passé nous corrige, orgueilleux que sommes,
Chantant sur nos débris notre hymne le plus fier;
Nation toujours vaine, inconstante, frivole,
Relevant aujourd'hui, demain brisant l'idole
Qu'elle foulait aux pieds hier?

Et pourquoi t'épargner, Puissance populaire?
Malheur à qui te flatte! honneur à qui t'éclaire!
Tu n'as déjà que trop de louangeurs adroits
Qui te proclament grande, illustre, orgueil des braves;
Mais, qui sauraient de toi faire un troupeau d'esclaves,
S'ils pouvaient usurper tes droits.

Si, pareil au Phénix, renaissait le despote,
On te verrait bientôt prosterné sous sa botte,
Peuple né courtisan, qu'on nomme Souverain.
Oui, jusque-là ton front pourrait encor descendre :
Que cherches-tu, courbé sur ton César de cendre?
Un autre maître? un joug d'airain?

Tu l'auras. — Oui, j'en crois tes incessants vertiges,
Tes transports délirants pour tous les vains prestiges,
Tes étranges clameurs, ton désordre exalté;
Car tu ne connais pas de sage indépendance;
Et ta bruyante fougue, habile à la licence,
Ne comprend pas la liberté.

Use un culte nouveau; vis de métamorphoses;
L'avenir te promet d'autres apothéoses :
Peut-être aura son tour la cendre d'un Sylla,
Et peut-être, plus tard, dédaignant ses reliques,
Tu salueras consul, sur les places publiques,
Le coursier d'un Caligula.

Au premier dictateur qui proscrive et qui tue,
Les chants les plus pompeux, la plus haute statue!
A l'humble bienfaiteur, le silence et l'oubli!
La gloire peut manquer aux dévouements sublimes;
Mais, de tes demi-dieux grandis sur leurs victimes,
Tout, jusqu'au crime, est ennobli.

Où donc est ce progrès dont le siècle se vante?
L'âme sur ses destins est-elle plus savante?
Le vice qui l'entraîne est-il mieux combattu?
Dans l'indigent, le riche enfin voit-il un frère?
De toute iniquité, les juges de la terre
Font-ils triompher la vertu?

L'homme est-il plus heureux? — Non; — l'an qui fuit nous laisse
Agités dans le cercle où nous tournons sans cesse;
Le temps a fait un pas, mais non l'humanité;
Et la main qui troubla Balthasar dans sa joie,
Semble ici-bas toujours tracer sur notre voie :
Erreur, démence, vanité.

—

Seigneur!... Que ta parole en prodiges féconde
Achève la conquête et le salut du monde!
L'univers sans ta loi n'est qu'un luth sans accord.
C'est de ton front voilé que nous vient la lumière;
C'est vers toi qu'à jamais doit monter la prière;
Toi seul es grand, toi seul es fort.



LA VOCATION POÉTIQUE,

ODE

Qui a obtenu une Violette réservée;

Par M. Louis DUREAU, de Narbonne,
Etudiant en Droit.

Platon voulait bannir les Poëtes de sa république; la religion chrétienne en fit ses interprètes, et leur ouvrit ses temples. Elle vint réconcilier dans l'homme l'imagination et la raison; ce que les philosophes païens n'avaient pu faire.

de Genoude.

« Oui, dans mon cœur ému palpite l'espérance;
» Oui, mon jeune désir vers la gloire s'élance,
» Comme l'abeille vers les fleurs;
» Et mon âme inquiète a besoin d'une lyre,
» Qui chante ses transports et berce son délire:
» L'âme et la lyre sont deux sœurs!

» Triompher est si doux, lorsque la foule ardente,
» Élevant une voix solennelle, éclatante,
» Que nul bruit ne peut étouffer,
» Proclame le vainqueur, s'enivre de sa gloire...
» Que Pétrarque était beau sur son char de victoire!
» Je veux chanter et triompher! »

— Mais Homère, à Sicos, pleura sur son génie,
Quand sa noble infortune, indignement bannie,
S'asseyait au bord des chemins ;
Camoëns mendia le pain de la souffrance ;
Et lorsque Alighieri gémit loin de Florence,
Florence rit sous les jasmins !

Avant que de descendre en la rude carrière
Où la palme est souvent si loin de la barrière,
Où tout est poussière et clameurs,
Où, quand cent mille bras en tonnerre applaudissent,
Plus d'un vainqueur brisé dont les genoux fléchissent,
Répond en soupirant : Je meurs...,

As-tu contre le sort aguerri ton courage ?
L'aiglon, du premier coup, n'affronte pas l'orage ;
Le frêle esquif, les grandes eaux !
Et, jeune encor, le cygne, avant d'errer sur l'onde,
A souvent retenu sa course vagabonde
Sous l'ombre courte des roseaux !

Le travail est la loi du monde !
Qu'à cette loi ton cœur réponde :
Vers la gloire tu dois marcher
Dans l'ombre et dans l'effort ; sous terre
Le saphir attend la lumière,
Et le chêne fend le rocher.

Que des veilles laborieuses,
Durant les nuits silencieuses,
Te mûrissent pour l'avenir !
Ton front pâlira dans l'étude,
Mais vers ta chaste solitude
La Muse aimera de venir.

La Muse est l'Amante Biblique ;
La belle Sara si pudique,
Mais si funeste à ses époux
Qu'un aveugle désir enflamme ;
Sois Tobie, épure ta flamme,
Et ses baisers seront bien doux ;

Et tu boiras, à pleins calices,
L'ivresse des saintes délices,
Si chère au Poëte pieux,
Lorsque dans son âme embrasée,
Dieu verse comme une rosée
Mille pensers harmonieux.

Puis, quand tu connaîtras la vie,
Aux longs sifflements de l'envie,
Aux adieux de l'amour en pleurs,
A l'égoïsme qui dérobe
Un or superflu sous sa robe,
Aux regrets, au deuil, aux douleurs,

Le front haut, et le cœur sans crainte,
T'abreuvant de miel ou d'absinthe,
Qu'importe ! sois poëte alors !
Et que dans leur marche lointaine,
Les peuples, reprenant haleine,
Se délassent à tes accords !

Que ta féconde poésie,
Dans les fanges de cette vie
Ressemble à la suave fleur
Dont l'urne recèle, ô mystère !
Une eau pure qui désaltère
L'ardente soif du voyageur (1).

Aime la paix des basiliques ;
Comme l'encens, que tes cantiques
Montent devant Adonaï ;
L'homme est si grand lorsqu'il s'incline
Devant la majesté divine,
Tel que Moïse au Sinaï.

S'il se plaît au concert sublime
Des soleils que son souffle anime
Et des vieux cèdres du Liban,

(1) J'allais chercher parmi les roseaux une plante dont la fleur contenait un verre de la plus pure rosée. Nous bénissions la Providence qui, sur la faible tige d'une fleur, avait placé cette source limpide au milieu des marais corrompus.

CHATEAUBRIAND. — *Atala.*

Et des foudres retentissantes,
Et des tempêtes bondissantes
Au sein gonflé de l'Océan;

Dieu, penché sur la vaste nue,
Prête une oreille plus émue
Aux sons d'une pieuse voix;
Et croit entendre, pur encore,
Le premier homme à son aurore,
Priant pour la première fois.

C'est par sa grâce fécondante
Que ton âme forte et prudente,
Redoutant le plaisir vanté,
Fuira l'attrait des amours folles,
Et la voix, aux cadences molles,
De l'énervante volupté!

Deux hommes, deux héros se disputaient le monde;
Rome attendait un maître en sa stupeur profonde;
Leurs pavillons rivaux s'irritaient dans les airs;
Cléopâtre apparut, belle et voluptueuse:
Séduit par sa bouche amoureuse,
Antoine dans ses bras oublia l'Univers!

Mais alors que doublant sa fatale énergie,
Au bruit des coupes d'or s'exaltait leur orgie;
Que plus de fleurs chargeaient leur front,

Que plus d'esclaves noirs mouraient sous leurs portiques (1);
On entendit des voix étranges, prophétiques,
Qui leur criaient : « Les Dieux s'en vont ! »

O Poëte, pareil au Triumvir infâme,
Au sein des voluptés si tu noyais ton âme,
Loin de ton cœur, abîme où l'ennui reste au fond,
S'envoleraient génie, amour, beauté, puissance,
Et l'invincible conscience
Te crîrait, indignée aussi : « Les Dieux s'en vont ! »

Mais non ; — Fils généreux d'une mère chérie,
Chanter des chants de gloire à sa noble Patrie,
Des chants d'espoir aux malheureux ;
D'un virginal amour embellir l'innocence,
Sourire à ses jaloux, et pour seule vengeance
Grandir encor, prier pour eux ;

Voilà ta mission et ton désir, Poëte !
Si l'orage plus tard s'amasse sur ta tête,
S'il te faut au bonheur dire un suprême adieu,
Tu ne failliras pas. — Sous le nuage sombre,
Lorsque s'épaissit l'ombre,
L'Aigle vole au soleil et le Génie à Dieu !

(1) On sait que Cléopâtre fit périr un grand nombre d'esclaves Nubiens, afin de découvrir s'il n'existait point un genre de mort agréable et voluptueux.

LES JEUX FLORAUX,

ODE

Qui a concouru pour le Prix.

> Dame Clémence, au doux sourire,
> Dame Clémence, inspire-moi!
> *Ballade du Sire de la Landelle.*

I.

Poëte, j'ai toujours aimé l'Occitanie,
L'ombre de ses forêts, les splendeurs de son ciel,
Et ses champs, comme ceux de la douce Ionie,
Parfumés de thym et de miel :
J'aime ses tièdes nuits, les brumes de ses fleuves,
Qui lui mettent un voile au front quand elle dort,
Et ses vieilles cités, nobles et tristes veuves,
Conservant leur chaste anneau d'or.

Voyez : — malgré le deuil dont sa couronne est ceinte,
Avignon, sous les nefs d'un Vatican rival,
Cache plus d'un joyau de la tiare sainte;
Orange a son arc triomphal;
Nîmes, Rome Gauloise, un cirque aux larges dalles,
Que sous leur noir ciment de pleurs, de sang humain,
N'a pu disjoindre encor la torche des Vandales,
Qui brûlait le marbre et l'airain.

Et cette autre Délos, que de la mer prochaine
Le vent oriental mollement rejeta
Sur la plage, où depuis elle a soudé la chaîne
Du navire qui l'apporta;
C'est Marseille et son golfe, où la nuit étoilée
S'emplit au loin de bruits si confus, si divers,
Qu'on dirait la rumeur souterraine et voilée
D'une Pompéïa des mers.

Arles a ses gradins où le vent se lamente,
Sombre forêt de pierre, à l'un de ses rameaux
Portant le sceau connu de Rome triomphante,
La Louve allaitant les Jumeaux.
Sous un manteau flottant de lichen et de mousse,
D'Aigues-Mortes plus loin se dressent les vingt tours,
Enigmes de granit, où le savoir s'émousse
Comme la serre des vautours.

Mais, le plus bel anneau de cette chaîne immense
Qui joint l'ère nouvelle au siècle des Césars,
C'est Toulouse;..... Toulouse a le nom de Clémence,
Et la couronne des Beaux-arts;
Elle a son ciel d'azur, ses vieilles basiliques,
Toutes pleines d'encens, d'harmonie et d'amour,
Où la pierre étincelle en fleurons symboliques,
En réseaux de dentelle à jour!

II.

Elle a ses doux essaims de Poëtes fidèles,
Qu'au printemps lui ramène, avec les hirondelles,
Des fleurs du *Gai savoir* l'attrait mystérieux ;
Car toute jeune gloire est liée à la sienne ;
Et la tombe d'Isaure est la Mecque chrétienne,
Où le Poëte accourt, pélerin glorieux.

Elle a, pour diriger les saintes caravanes,
Le chantre d'Atala, cette fleur des savanes,
L'apôtre de nos jours, l'obstiné courtisan
Des rois qui, rejetés de Caïphe à Pilate,
Ont pour tout diadème un voile d'écarlate,
Pour sceptre, un roseau méprisant ! (1)

Les beaux noms révélés par l'illustre croisade,
Ont des *sept Troubadours* fait pâlir la Pléiade ; (2)
Ange heureux de ces bords, ô Muse, dont partout
Les autels profanés s'écroulent pierre à pierre,
Tu vois l'art et la foi cimenter, double lierre,
Le plus pur d'entre ceux qui sont encor debout.

(1) M. de Chateaubriand est Maître ès Jeux Floraux.

(2) On sait que, dès le commencement du XIV.e siècle, sept gentilshommes de Toulouse s'assemblaient dans un des jardins du faubourg Saint-Étienne pour couronner les Poëtes de la Langue d'Oc.

Muse ! la lampe d'or dans nos froides ténèbres,
Que le doute épaissit de ses actes funèbres,
Est semblable à ces feux que les vieux chefs de clan
Allumaient dans les nuits de l'Ecosse brumeuse ;
Et qui, de leur révolte héroïque et pieuse,
Portaient au loin l'appel sanglant.

A tes nobles appels, à tes cris de détresse,
Plusieurs se sont émus d'une sainte tristesse ;
Mais il en est, hélas ! qui n'ont pas répondu ;
Mais il en est qui, sourds à ton chaste murmure,
O Vierge ! ont délié ta pudique ceinture,
Et t'ont fait fuir au ciel comme un ange éperdu !

Quand ils ont tout flétri, quand leur sombre délire
A fini de briser les cordes de la lyre,
Ils mêlent un blasphème à tes divins concerts ;
Abandonnés de tous, leur désespoir oublie
Que les oiseaux du ciel, sur la trace d'Elie,
Emiettaient du pain aux déserts.

Ta parole pourtant est la manne céleste
Promise à notre siècle, et dont le parfum reste
Aux cœurs, temples vivants, d'où l'on veut te bannir ;
Aux gloires d'ici-bas tu donnes leur baptême,
Le pain de chaque jour au disciple qui t'aime,
Et dont la voix ne sait que prier et bénir.

Va... laisse-toi bercer au vent de la tempête,
Qui mesure son souffle à l'aile du Poëte;
Au sein des flots amers tel un nid d'alcyons;
Tel Moïse exposé sur le vieux Nil qui gronde;
Mais, du Nil orageux, puisse encor, puisse l'onde
Tromper l'espoir des Pharaons!

III.

Un Ange tous les jours de notre ciel s'envole;
Tous les jours, un rayon de la sainte auréole
Se détache du front humain;
Mais, combien d'humbles fleurs, que dédaigne la foule,
Rendent un doux parfum sous le pied qui les foule,
Dans la poussière du chemin!

Poëtes, la vertu... c'est la fleur périssable,
Qu'il faut aller chercher sous son linceul de sable;
Dont il faut recueillir le miel;
Et parfumer vos chants, afin que dans notre âge,
On doute, si la voix qui domine l'orage,
Nous vient de la terre ou du ciel.

Rendez aux nobles cœurs leur vieille idolâtrie
Pour tous les noms sacrés : Dieu, Liberté, Patrie!...
Dans l'espoir de les déchirer,
Quand l'humaine raison s'agite dans ses langes,
En chœur répétez-lui, que les plus purs des anges
Se voilent tous pour adorer.

Autour du nom français, quand l'Europe bourdonne,
Jalouse, dans sa nuit, de l'éclat dont rayonne
Ce Phare qui veille toujours;
Poëtes! c'est à vous de lui faire comprendre
Que la France, en tombant, n'a fait que redescendre
A sa hauteur des plus beaux jours.

Ses enfants, dont l'amour est sa plus sûre enceinte,
N'attendent qu'un signal de cette guerre sainte
Pour déployer leurs bataillons;
Car, sous quelque drapeau qui pavoise ses dômes,
Son soleil a plus tôt mûri les moissons d'hommes,
Que les épis dans ses sillons...

Mais les aigles du Nord aiguiseraient leur serre,
Si, profanant, hélas! le lien qui resserre
Des devoirs le faisceau divin,
La lyre se jouait du culte de la tombe,
De la foi des serments, religion qui tombe,
Comme d'un mot sonore et vain!

Ils reviendraient ces jours de deuil et de tempête,
Où l'on ne peut pleurer, qu'en se voilant la tête,
Et refermant ses ailes d'or;
L'antique royauté des arts et du génie,
Dans quelque autre Cayenne irait, noble bannie,
Subir son dix-huit fructidor.

De la coupe des rois éloignez donc l'absinthe,
Et proclamez bien haut la fraternité sainte
Du diadème et de la croix;
Mais, proclamez aussi qu'au front serein du juste,
Le malheur peut donner un sacre plus auguste
Que la couronne au front des rois!

IV.

Notre voix sait chanter, et ne sait point maudire;
Devant l'autel brisé nous ployons les genoux;
S'il est un nom pieux que nul n'ose redire,
Un nom d'ange exilé... C'est notre Muse à nous!
Et nous gardons nos pleurs, cet arome des âmes,
Pour le Dieu qu'on blasphème, et pour l'humble proscrit,
Comme autrefois les saintes Femmes,
Leurs parfums les plus purs pour le tombeau du Christ.

Ah! pleurons surtout ceux qui, nourris d'ambroisie,
Ont abreuvé de fiel la veuve et l'orphelin;
Et qui n'ont recherché la douce poésie,
Que pour mettre une tache à sa robe de lin;
Ceux que le vent du siècle emporte sur son aile,
Et qui, se dispersant, tumultueux essaims,
Loin de la ruche maternelle,
Font orgie, ô mon Dieu, de vos dons les plus saints!

Le ciel leur révélait sa sublime Épopée ;
Ils usent leur génie en folâtres chansons ;
Tel un guerrier félon brise sa noble épée,
Pour se faire un poignard de l'un de ses tronçons :
Mais leur Muse, en voyant s'épaissir autour d'elle
Les limbes ténébreux où languit son essor,
Envie à la Muse fidèle
Le virginal éclat de sa tunique d'or.

Quand le flot envahit son doux nid d'algue verte,
Le cygne voudrait être au ciel resplendissant ;
Mais, le limon impur dont son aile est couverte,
Au milieu des roseaux le retient languissant :
Elle aussi, quand ils ont terni son aile blanche,
Se prend à regretter son nid mélodieux,
Son doux nid de fleurs sur la branche,
Et ses chastes ébats dans le ciel radieux...

O Vestale de l'art, ô Muse de Racine,
Hors du sillon divin que ta main a tracé,
Ils sèment le grain pur, et rien n'a pris racine :
Rien n'a voulu fleurir sur l'arbre au cœur blessé !
Rends ses fleurs, son murmure, à la branche sonore ;
Aux poëtes, la soif de ces fruits savoureux,
Qu'aux jardins embaumés d'Isaure,
Ton souffle créateur fait éclore pour eux.

Si tous n'atteignent pas le but qu'il leur désigne,
Tous, sur le Labarum qui jaillit d'un tombeau,
Pourront lire du moins : « Vous vaincrez par ce signe. »
Tous sauront que le bien est la source du beau ;
Que le laurier cueilli sur l'autel solitaire,
Jette un éclat plus vif et des parfums plus doux ;
Et que la gloire est solidaire,
Quand la palme d'un seul fait le bonheur de tous.

Dans la ruche il n'est pas une abeille inutile;
Chaque nom qui surgit, marqué d'un noble sceau,
Est un épi de plus dans la gerbe fertile ;
C'est la liane frêle ajoutée au faisceau.
Par les pieux combats de la lyre, ô Poëtes,
Préludez donc à ceux dont la palme est au ciel ;
Et n'oubliez pas que vous êtes
La colonne de feu dans la nuit d'Israël !



LE NOUVEAU-NÉ,

ODE

Qui a concouru pour le Prix.

Incipe, parve puer, risu cognoscere matrem.
(Virg. *Ecloga* 4.)

Laissez-moi contempler, et contempler encore
Parmi les fleurs de mai, la fleur qui vient d'éclore!
Vous accusiez l'Hymen, ce bel ange l'absout.
Le voilà dans vos bras, ce trésor de la vie,
Le seul bien qui jamais n'ait contristé l'envie,
Qu'on accueille en pleurant, et qui remplace tout.

Oh! de ses traits charmants enivrez bien votre âme.
Aura-t-il, dites-moi, cet œil de vive flamme
Qui jette tant d'éclat au front de votre époux?
Ou, né pour subjuguer bien moins que pour séduire,
Aura-t-il seulement ce gracieux sourire
Et ce regard voilé qui plaisent tant en vous?

Des dangers éclatants aimera-t-il la gloire ?
Doit-il laisser son nom aux pages de l'histoire ,
Ou chercher, loin du bruit, de plus humbles destins ?
Doit-il parer son front des palmes du Poëte ,
Et des secrets de l'âme , éloquent interprète ,
Faire couler des pleurs sous des accords divins ?

Ne lui souhaitez pas de hautes destinées.
Que ses jours soient des fleurs l'une à l'autre enchaînées ;
Qu'un peu de leur parfum s'élève jusqu'à vous.
Le soleil , dédaignant le laurier et le chêne ,
A , pour l'humble bluet qui réjouit la plaine ,
Des feux plus tempérés et des rayons plus doux.

Qu'oseriez-vous d'ailleurs appeler sur sa tête ?
— Les honneurs ? Mais , hélas ! dans nos jours de tempête ,
Combien se sont brisés sur ce fatal écueil !
Combien , pour conquérir une haute fortune ,
Prenant pour marchepied les ais de la tribune ,
Ont laissé tout souillé leur honneur sur le seuil !

Le cœur sait mieux aimer que régler sa tendresse :
Lui souhaiterez-vous le faste , la richesse ,
Et le frivole honneur d'éblouir tous les yeux ?
Non ; car vous savez trop que ce faste inutile
Rend toujours ici-bas la vertu difficile ,
Et ralentit le vol d'une âme vers les cieux.

Croyez-en du passé la sage expérience :
Souhaiter, c'est de Dieu tenter la Providence ;
Elle sait, mieux que nous, ce qu'il faut au bonheur.
L'insensé le demande aux vanités du monde ;
Mais, quand dans cet abîme on a jeté la sonde,
On n'y trouve souvent que misère et douleur.

Dès qu'à son jeune esprit votre âme douce et tendre,
O Femme ! sans effort, pourra se faire entendre,
Dites-lui que l'Amour, la douce Charité,
La Piété sa sœur, font le prix de la vie,
Qu'un bien, sans la vertu, n'est pas digne d'envie,
Et ne vaut pas un jour de sa sérénité.

Faites mieux ; que pour lui votre cœur soit un temple;
A l'appui des leçons appelez votre exemple.
Il est si doux au bien de former son enfant ;
De faire éclore en lui comme une nouvelle âme,
Et de puiser en soi la pure et chaste flamme
Qui doit jusques à Dieu l'élever triomphant !

La femme qui, vouée à ce saint ministère,
Trouve là son bonheur, sa gloire, est deux fois mère ;
Des vertus qu'elle enseigne on la croirait la sœur ;
A l'œil qui la contemple elle est bien plus que belle ;
Et le vice, timide et confus devant elle,
Craindrait, en l'approchant, de ternir sa pudeur.

Mais, est-ce bien à vous, vous si ferme et si sage,
Qu'on ose du devoir enseigner le courage ?
Un ami, je le sais, peut parler sans détour ;
Mais j'avais oublié que le cœur d'une mère,
Mieux que nous, de la vie a sondé le mystère,
Et qu'elle trouve tout au fond de son amour.

. . . .
. . . .

Silence maintenant !.... Le voilà qui s'éveille
Celui que, même en songe, écoute votre oreille.
Sans vous comprendre encore, il tend ses petits bras ;
Bientôt, il connaîtra sa mère à son sourire,
Et, dès que dans vos yeux les siens auront su lire,
Les instincts généreux ne lui manqueront pas.

Enfant ! je vous bénis, et sur votre voyage
J'appelle les zéphyrs et des cieux sans nuage.
Puisse l'Ange d'amour qui veille auprès de vous,
Vous faire de la vie un brillant jour de fête !
Mais si jamais au ciel s'amasse la tempête,
Qu'elle vous trouve calme et ferme sous ses coups.



LE COURAGE DANS L'ADVERSITÉ,

A UN AMI,

ODE

Présentée au Concours.

Certa viriliter, sustine patienter.
(*De Imit. Chr. cap.* 19, *lib.* 3.)

Ainsi, de l'amitié repoussant la prière,
Vous me fuyez; ma voix vous devient étrangère!
Je dois vous pardonner, vous êtes malheureux.
Mais, si du ciel sur moi la main appesantie
M'accablait de ces maux qui font haïr la vie,
Mon cœur pour l'amitié serait plus généreux.

Du sort qui le poursuit souvent l'homme complice
Par sa révolte même irrite son supplice.
Il faut subir le mal qu'on ne peut empêcher;
Il faut, comme au combat, présenter sa poitrine :
Le malheur est léger au cœur qui le domine,
C'est un spectre qui fuit quand on l'ose approcher.

Et vous que l'on a vu, ferme et plein de courage,
Dans des temps plus mauvais, tenir tête à l'orage,
Sous une trahison vous restez abattu;
Et, chargeant la vertu de la peine du crime,
Vous avez osé dire, imprudente victime!
« Brutus avait raison : où donc est la vertu? »

Ah! du jour où de Dieu le souffle la fit naître,
Le méchant seul encore a pu la méconnaître.
Elle est dans la douleur résignée à souffrir;
Dans l'humble qu'on opprime, et qui pourtant pardonne,
Dans le pauvre qui prie, et le riche qui donne,
Et jusque dans les pleurs touchants du repentir.

Elle est dans votre cœur, ingrat, malgré vous-même;
Rétractez, croyez-moi, cet odieux blasphème:
Accuser la vertu, c'est nier le bonheur;
C'est accuser la vie et ce qu'elle a de charmes;
Oter à la pitié la douceur de ses larmes,
Et glacer le bienfait aux mains du bienfaiteur.

Eh! qui ne porte pas son fardeau de souffrances?
Qui n'a vu s'effeuiller ses jeunes espérances?
Quel arbre, avant le temps, n'a perdu de ses fleurs?
Le rameau reverdit sous le fer qui le blesse;
Et le cœur accablé d'une vague tristesse
Se relève plus ferme, et grandit sous les pleurs.

Si ma raison de vous pouvait se faire entendre,
Je vous dirais : Venez, ensemble allons apprendre
Comment d'un mal affreux on peut faire un grand bien ;
Et je vous conduirais dans une humble mansarde,
Si haute, que jamais nul œil ne s'y hasarde,
Où nous verrions bien plus qu'un sage.... un vrai chrétien.

Cet homme, ou, si ce mot en dit trop peu, cet ange
N'était pas fait pour vivre au fond de notre fange ;
Le malheur par degrés l'a rapproché du ciel.
Il a tout supporté, mépris, honte, misère,
Haine ; mais, soutenu par la sainte prière,
Dans la coupe d'absinthe il a trouvé le miel.

Quand, de l'humble réduit de sa vie abritée,
Il promène un regard sur la foule agitée,
On aime de ses yeux l'angélique douceur.
On voit que, mieux que nous, comprenant nos souffrances,
Il voudrait vers le ciel tourner nos espérances,
Et, sans le posséder, nous donner le bonheur.

Que dis-je ? le bonheur ! il le possède encore :
Ce n'est pas ce poison qui brûle, qui dévore,
Qu'on demande à la terre et qui ferme le ciel ;
Mais ce plaisir d'une âme exempte de souillure,
Délice des élus, source féconde et pure,
Où ne tomba jamais une goutte de fiel.

Aux heures de la nuit, quand, sous un voile sombre,
Le crime et le plaisir se hasardent dans l'ombre ;
Quand s'abat sur Paris l'essaim des voluptés,
Il jouit de la sienne, et des pauvres, ses frères,
Il va secrètement soulager les misères,
Au nom du Dieu par qui tous les pleurs sont comptés.

Donner et pardonner : voilà son évangile.
Il croit que la vertu n'est jamais difficile
Alors qu'elle s'allume au feu d'un saint amour ;
Et la sienne ici-bas, céleste messagère,
Est comme ce foyer d'où descend la lumière
Et qui, sans s'épuiser, verse des flots de jour.

Moi qui, vous le savez, de faiblesse en faiblesse,
Entre mille faux pas me traîne à la vieillesse,
Après qu'il a parlé je suis moins abattu ;
Je sens que devant lui mon cœur troublé s'épure,
Le trait envenimé tombe de ma blessure,
Je tiens moins à la vie et plus à la vertu.

Voulez-vous alléger votre poids de misère?
Venez, allons le voir: plus aimable qu'austère,
Sa facile vertu pardonne à nos erreurs.
Il sait, plein de pitié pour le peu que nous sommes,
Que Dieu ne juge pas comme jugent les hommes,
Et que le plus coupable est absous par ses pleurs.

O FIANCÉE !

ODE

Présentée au Concours;

Par M.lle FÉLICIE D'AYZAC, Dame de la Maison royale de la Légion-d'Honneur, à S.t-Denis.

L'épouse est à l'époux, et la vierge est à Dieu.

QUI ? moi, pour ces atours, quitter ma serge obscure ?
Moi, des filles du monde emprunter la parure,
Et, joyeuse, à l'autel accompagner ses pas ?
Moi, la voir, pour l'hymen victime préparée,
Aux fers d'un maître altier, souriante et parée,
Présenter... Non, Seigneur ! non ! ne le permets pas !

Epouse, va sans moi ! Pars, la pompe t'appelle ;
D'autres escorteront ta marche solennelle ;
D'autres mettront, sans moi, des fleurs dans tes cheveux :
Prends les fleurs, les joyaux, la moire éblouissante,
Prends ; mais au temple saint, belle et resplendissante
Que je te suive ! Oh, non ! Je ne puis ni ne veux !

Pars seule ; va, sans nous, t'offrir à l'esclavage ;
Laisse dans le passé tes beaux jours sans nuage,
Tes plaisirs les plus vrais, tes amis d'autrefois ;
Laisse-les sans remords ; va, que rien ne t'arrête !
Va, loin de tous les tiens, humble et baissant la tête,
Dire à cet étranger : « Je veux suivre vos lois. »

Pars ! Mais ce fier tyran, qui loin de nous t'entraîne,
Ce despote orgueilleux dont tu reprends la chaîne,
Ce monde, par toi-même autrefois déserté,
Quel prix réserve-t-il à tous tes sacrifices ?
Hélas ! ses biens menteurs, ses trompeuses délices,
Valent-ils ta paisible et douce liberté ?

Oh ! tu ne sais donc pas que l'épouse nouvelle
Laisse aux bords enchantés que rasait sa nacelle,
Ses rires ingénus, ses rêves d'avenir ;
De sa flexible voix les notes virginales,
Et tout ce charme pur des heures matinales,
Doux parfum, qui s'envole et ne peut revenir !

Oh ! tu ne sais donc pas combien l'homme est parjure !
Tu ne soupçonnes pas, sous ta blanche parure,
Quel joug âpre et pesant l'hymen garde à ton front !
Quel souci désolant veille au cœur d'une mère !
Et, pour un peu de joie, et d'une paix amère,
Combien ton cœur, peut-être, et tes yeux pleureront !

Bercée au doux concert d'une éternelle fête,
Dans ce havre où jamais n'a grondé la tempête,
Aux pieds du saint Epoux tu briguas d'autres nœuds.
J'accepte avec transport ce legs sacré d'un ange.
Mais toi, dans ton exil, tu n'auras en échange
Qu'un ciel gros d'ouragans et des jours orageux !

Vers tout ce qui gémit s'élancer la première;
Vivre d'obscurité, d'amour et de prière;
Parer l'autel de fleurs, méditer au saint lieu;
De la vierge ici-bas, tel est le doux partage;
Car, diverses de vœux, de soins et d'héritage,
L'épouse est à l'époux, et la vierge est à Dieu;

A Dieu seul qui t'aimait, ô jeune Fiancée!
Quand lui-même en vainqueur régnait sur ta pensée,
Quand ton âme, après lui, jurait de n'aimer rien;
A Dieu qui t'aime encor, mondaine et fugitive;
Qui réclame, jaloux, ses droits sur sa captive,
Et qui seul peut remplir un cœur comme le tien.

Mais, ma voix t'importune et mon trouble t'offense;
Pour toi, sur d'autres mers, un horizon immense
Se déploie, et rayonne à tes ardents regards;
Ton œil vers ses splendeurs se tourne avec envie;
Loin de ce chaste asile où se cachait ta vie,
Vers le songe brillant ton cœur vole... Eh bien, pars !

Pars enivrer ton cœur d'une profane joie :
Un jour tout sera deuil et regret sur ta voie ;
Reviens alors ; ma main sait bercer les douleurs.
Au seüil où ton départ me laisse, désolée,
Tu me retrouveras heureuse et consolée,
Et prête à prendre encore une part de tes pleurs !



UN MARTYRE SOUS HENRI VIII,

POEME LYRIQUE

Qui a concouru pour le Prix :

PAR M. FIRMIN JAFFUS, Licencié ès lettres,
de Limoux (Aude).

Beati mortui qui in Domino moriuntur!
Apocalypse.

I.

Evoqué dans la mort par des voix infernales,
De sa tombe un squelette avait brisé les dalles;
Au nom de l'Ange impur Arius conjuré,
Sous les traits de Luther s'était transfiguré :
Luther, que l'homme admire et qu'il ne peut absoudre !
Fier géant, qui bravait l'anathème et la foudre !
Athlète formidable, il vint dans le saint lieu,
Et ses bras, sans trembler, étreignirent un Dieu.
Succombant sous le poids d'une force inconnue,
Sa main jeta du sang et du fiel vers la nue.
Un roi, par les démons armé contre le ciel,
S'inocula ce sang et savoura ce fiel.
Henri, tyran du Nord, aux yeux de l'Angleterre

Etalait sans pudeur un hymen adultère.
Maudit et repoussé du céleste chemin,
Il arracha les Clefs au Pontife romain.
Peu content de régner par le sceptre et l'épée,
Son front pâle ceignit la tiare usurpée.
Du nouveau sacerdoce inaugurant la loi,
Un lâche Parlement lui dit : « Sois Prêtre et Roi ! »
Sur son lit nuptial, tombeau de ses épouses,
La Mort obéissait à ses fureurs jalouses.
Du vieux culte latin hardi réformateur,
Il voulut être aussi grand Sacrificateur.
Chaque jour, son couteau qui se lève et qui tombe,
Frappait, sans s'émousser, une humaine hécatombe.
Les bourreaux s'élançaient, de carnage altérés,
Au temple du Seigneur par ce prince attirés.
Oh ! comment retracer ces effroyables scènes,
Ces blasphèmes, ces cris, ces cantiques obscènes !
Des chrétiens expirants les lamentables voix ;
Les vieillards égorgés dans les bras de la croix ;
Les enfants écrasés sur les fonts du baptême :
Les prêtres qu'on immole à l'autel de Dieu même ;
Le tabernacle saint dans la fange roulé ;
Sous des pieds teints de sang le corps du Christ foulé ;
Des vierges, que le crime, aveugle en sa furie,
Déshonore et poignarde à tes yeux, ô Marie !.....
Le monstre britannique, invoquant la terreur,
Au milieu des gibets prêchait ainsi l'erreur.
Et le peuple, frappé d'une morne épouvante,
Adorait dans son roi l'iniquité vivante.
L'Eglise d'Albion, tremblant devant César,
Livra ses vases d'or au nouveau Balthasar.
Un jour il s'écria : « Sachez que le Messie

» De la foi, dans moi seul, mit la suprématie ;
» Pontife, qui pourrait méconnaître ma loi? »
Un vieillard se leva près du trône, et dit : « Moi! »

II.

C'était Thomas Morus! nom rayonnant de gloire!
Courbez vos fronts devant cette auguste mémoire.
Saluez plus qu'un roi : saluez un martyr!
C'est trop peu d'admirer son généreux exemple :
Venez tous ; apportez une pierre à ce temple
Que l'Eglise doit lui bâtir.

Dans un âge de fer, né de la violence,
La Justice à Morus confia sa balance ;
La Loi sous son égide abrita les humains.
Jamais pour effacer une tache écarlate,
Il ne dit aux bourreaux, homicide Pilate :
« Immolez! j'ai lavé mes mains. »

Oromaze, placé près d'un autre Arhimane,
Il savait que d'en-haut toute puissance émane,
Que du ciel sur les rois descend l'autorité.
Fidèle serviteur d'un monarque farouche,
Il n'oublia jamais la patrie... et sa bouche
Parlait ta langue, ô Vérité!

Préparant à l'impie un terrible supplice,
Dieu cacha le remords, comme un cruel cilice,
Sous le manteau sanglant dont il était vêtu.

Dans son cœur ulcéré quand fermentait la rage,
Le roi voyait Morus... et son affreux visage
Pâlissait devant la vertu !

Lorsque cet ennemi du trône apostolique
Rompit, avec l'hymen, l'unité catholique,
Morus résista seul au novateur impur.
Tel ce tyran, jadis proclamé Dieu du monde,
Vit Daniel, debout, briser l'idole immonde
Qu'invoquaient les enfants d'Assur.

Pour briser du chrétien la fermeté sublime,
Henri lui dit : « Choisis le martyre ou le crime ! »
Le Juste vers la mort se tourna sans effroi :
« C'est en vain qu'au parjure ici tout me convie ;
» Je garde ma croyance et je livre ma vie,
» Mon âme à Dieu ! mon sang au roi ! »

III.

C'était l'heure où le Christ, sur la montagne sainte,
Goutte à goutte épuisant le calice d'absinthe
Qu'hier lui présenta l'Ange à Gethsemani :
Etendit ses deux bras sur une croix infâme ;
Et, délaissé, maudit, au ciel rendit son âme,
Criant : « Lamma sabacthani ! »

Dans le vaste forum du peuple Britannique
S'élève un échafaud. Une sentence inique
Promet à cet autel un sacrifice humain.

Le bourreau, pour remplir son effroyable tâche,
N'attend plus que la tête où frappera sa hache,
Et qu'on doit lui payer demain.

L'horizon est voilé de nuages funèbres.
Des éclairs menaçants sillonnent ces ténèbres;
La foudre les déchire.... et les cieux vont s'ouvrir!
Dans la grande cité tout se tait, et la foule
En flots silencieux ondule, et se déroule,
Cherchant l'homme qui va mourir.

Le voilà! — Chaque front s'incline à son passage.
Dieu! quel calme est empreint sur ce noble visage!
Vers un nouveau Calvaire il s'avance à grands pas;
On dirait un vainqueur qui, dans Rome païenne,
Voit apparaître, au bout de la voie Appienne,
Le triomphe après les combats.....

Tout à coup il s'arrête, et sur la multitude
Il attache un regard chargé d'inquiétude.
Qu'a-t-il vu?.... quelques pleurs ont coulé de ses yeux.
Pourquoi cette douleur sur ses traits répandue?
De ses enfants, que presse une mère éperdue,
Il a vu les derniers adieux.....

Va, le cœur des martyrs n'est pas un cœur de pierre.
Dieu bientôt essuira ton humide paupière.
Père, époux, sur les tiens, oh! pleure sans remord!

Tu mêleras ton sang à cette larme amère.
Jésus dans l'agonie abaissait sur sa mère
Son regard voilé par la mort.

Il monte les degrés de l'horrible théâtre,
Tel qu'un roi glorieux qui, d'un peuple idolâtre
Reçoit avec orgueil et les dons et l'encens ;
Il monte.... et le bourreau recule, tremble et pleure.
— A l'airain qui gémit, sonnant la suprême heure,
Le héros unit ses accents :

« Frères, sur mon destin ne versez point de larmes.
» Quand la vie est un mal, le trépas a des charmes :
» C'est l'échelle de l'homme à la Divinité.
» Roi, salut ! le Martyr en mourant te pardonne.
» Pour quelques jours d'exil, fardeau qu'il t'abandonne,
» Dieu lui promet l'Éternité. »

Ses lèvres ont baisé la croix ; sa tête blanche,
En invoquant le Ciel, sur le billot se penche.
La hache se dressant jette un livide éclair ;
Elle frappe... un cri part de ces masses muettes,
Comme si le couteau frappant cent mille têtes,
Cent mille cris montaient dans l'air.....

Lorsque s'accomplissait ce lamentable drame,
A travers les crénaux du palais de Saint-Jame
On dit qu'on vit paraître un visage effrayant.

Un cadavre gisait sur l'arène rougie ;
Et, dans l'antre royal, au milieu d'une orgie,
Eclatait un rire bruyant...

Et quand la nuit tomba sur ce hideux repaire,
Une vierge emportait la tête de son père,
Cachant sous son manteau ses traits ensanglantés (1).
Le temps a conservé la pieuse relique ;
Et tu la montreras, Irlande Catholique,
A tes tyrans épouvantés !

(1) Ceci est historique.



LE JOUR DES MORTS

AU CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE,

DISCOURS EN VERS

Qui a concouru pour le Prix.

Le jour paraît : le ciel, ranimé par l'aurore,
Sous son éclat douteux à demi se colore ;
Des nuages d'argent, cherchant un air plus pur,
Roulent et vont se perdre en un ciel sans azur ;
Derrière ces coteaux, que la nuit environne,
Le soleil, tout chargé des vapeurs de l'automne,
Et d'un voile de pourpre obscurcissant le jour,
Semble, avec peine, au monde accorder son retour :
C'est la Fête des Morts..... Allons, au cimetière,
En ce jour solennel, porter notre prière,
Humilier nos fronts, deviner l'avenir,
Et de ce qui n'est plus chercher le souvenir.
Allons..... Après ces fleurs que ta main va répandre,
Notre prière, aussi, pourra se faire entendre ;

La prière, seul bien qui survive au malheur,
Est comme un mot d'espoir promis à la douleur;
Entre l'homme et le ciel c'est une autre alliance :
Où la force finit, la prière commence;
Et, du néant fatal craignant la vérité,
Va chercher Dieu lui-même en son éternité.

Salut, Champ de repos! de ta demeure sainte
Le grand Louis lui-même avait marqué l'enceinte.
Tes bosquets et tes eaux attestaient sa grandeur;
Souvent, à cette époque, un pieux confesseur
Vint révéler à Dieu, sous tes vertes murailles,
Le repentir royal dont le chargeait Versailles.
De quelle autre grandeur aujourd'hui t'a paré
Cet asile de mort en ton sein préparé?
Ici règne la Mort, la Mort, souverain maître,
Que chacun connaîtra, que nul n'a pu connaître.
Quand sur l'airain fatal le timbre a tressailli,
Ici tout est douleur, si tout n'est pas oubli.
Ici, l'Égalité, de son niveau de glace,
Sous un sol déchiré, nous mesure la place,
Et vend pour un peu d'or, à nos restes flétris,
Le temps de s'y répandre en liquides débris.
O vanité de l'âme! ambitieux génie!
De nos sens limités ardeur indéfinie!
Vainement, chaque jour, à toute heure, en tous lieux,
La mort qui nous entoure et qu'évitent nos yeux,
De sa destruction étalant la menace,
Montre à tout ce qui naît, que tout meurt et s'efface;
Dans ce besoin de vivre, où notre cœur se perd,
Nous oublions l'abîme entre nos pas ouvert.....
Quand le sang est glacé, quand la vie, impuissante,

Dans des sens épuisés rappelle l'âme absente,
A de vains souvenirs, qu'un plus vain espoir suit,
Nous rattachons la vie, alors qu'elle s'enfuit ;
Nous rêvons de grandeur, de regrets ou de gloire ;
Le présent nous échappe, et, de notre mémoire
A des marbres ingrats nous confions encor,
Comme aux jours de bonheur, le fragile trésor.
Fragile, mille fois ! triste et sincère emblème
De ce peu qu'est un homme enfermé dans lui-même ;
De la douleur qu'il vaut, de ce qu'en souvenir,
Lègue la vie éteinte à la vie à venir !.....
Poussière des tombeaux ! c'est sur toi que se fonde
L'ambition de l'homme et le trouble du monde.
Quelques mots, un éloge, un marbre que les arts
Vont d'un ciseau vénal façonner aux regards :
Voilà tout notre espoir au delà de la vie !
Voilà, de quels succès notre âme poursuivie,
Au feu des passions expose, sans regrets,
Et sa puissance active, et ses penchants secrets !
O vanité de l'âme ! ô mortelle misère !.....

Mais la jeunesse oublie aussitôt qu'elle espère.
La jeunesse est, pour nous, comme une armure d'or
Qui des maux passagers neutralise l'essor.
Jeune, on a, pour lutter contre la destinée,
Tant d'heures dans un jour, tant de jours dans l'année !....
L'avenir, le présent, on trouve tout en soi ;
Dans ce séjour des morts je n'aurai point d'effroi.
J'irai, comme un enfant parcourt un sanctuaire,
Parcourir, à pas lents, la cité mortuaire ;
Interroger la tombe entr'ouverte à nos yeux ;
Entre les noms obscurs et les noms glorieux,

Chercher ce que la mort, à défaut d'espérance,
Sous le bronze ou le marbre a mis de différence ;
Et ce que le mourant, près de ce dernier pas,
Veut rattacher au monde et soustraire au trépas.....

Le cyprès jette, ici, son ombre tutélaire.
Parcourons cette allée, aujourd'hui solitaire :
Vois-tu, sur cette tombe une femme à genoux ?
Sous ces voiles de deuil elle pleure un époux :
Elle pleure. Et qui peut remplacer, dans une âme,
Ce bien de tous les jours, cette indulgente flamme,
Ce repos de l'esprit dans l'esprit qui l'entend,
Cet abandon du cœur dans le cœur qui l'attend,
Cette intime union qui, doublant l'existence,
Donne au plaisir un charme, un espoir à l'absence !
Comme on sent ce bonheur aussitôt qu'on le perd !
Qui n'a jamais prié, n'aura jamais souffert.
Celle-là peut prier !.... — Non loin de ce bocage,
Dérobant sa douleur et cachant son visage,
Vois cette jeune fille : elle passe ; ses yeux
Semblent demander grâce aux regards curieux ;
Vers un marbre inconnu, qu'aucun nom ne décore,
Elle marche à pas lents, s'arrête, marche encore ;
Poursuit, d'un pied furtif, son douloureux chemin ;
Et, dispersant les fleurs qui tremblaient dans sa main,
Vient, par un cri d'amour, au pied du mausolée,
Réveiller une autre âme à sa voix consolée.
— Plus loin, le front couvert, les yeux de pleurs noyés,
S'avancent deux vieillards, l'un sur l'autre appuyés :
Malheureux, que le sort condamna sur la terre
A porter en commun le poids de leur misère ;
Orphelins de leurs fils, et qui, dans leur douleur,

Ont d'un amour vieilli retrouvé la chaleur ;
Plus malheureux encor, le jour, où dans la vie,
L'un des deux, arrêtant sa marche appesantie,
Devra laisser à l'autre un destin plus amer,
Une autre tombe à voir et plus rien pour aimer !....
Écartez-vous de nous, trop funestes images ;
Ici, du moins, le monde a de vivants hommages ;
Ici, comme un rayon du froid soleil d'hiver,
Sans réchauffer la cendre et sans ranimer l'air,
De ce temple de marbre éclairant les portiques,
La Gloire étale encor ses grandeurs prophétiques.
Guerriers, dont la valeur illustra nos drapeaux ;
Peintres, dont la nature enrichit les pinceaux ;
Ministres éloquents, Savants dont le génie
Du monde aux yeux mortels dévoila l'harmonie ;
Voyageurs, qui, bercés d'un espoir incertain,
Avez, d'un monde à l'autre, essayé le destin ;
Artistes ou Soldats, Orateurs ou Poëtes,
Des passions de l'homme impuissants interprètes,
Votre nom planera sur le bord du tombeau
Tant que l'airain creusé par l'effort du ciseau
En lettres que, déjà, la rouille use et dévore,
Aux yeux indifférents pourra l'offrir encore.....
Préparez donc l'airain : que le bronze aux fourneaux
Emprunte, en bouillonnant, mille éléments nouveaux ;
Élevez, à grands frais, sur des tombes pressées,
De nos temples chrétiens les flèches élancées ;
Rome, Athène ou Lucqsor, de leurs vieux monuments
Vous offriront le type ennobli par les ans :
Imitez-les ; placez sur notre terre humide
De leurs climats brûlants la lourde pyramide,
Les portiques de Rome à tous les dieux ouverts,

Les temples que Balbeck admire en ses déserts :
Et, pour prix des trésors que répand la Fortune,
Vous aurez un abri contre la loi commune ;
Un souvenir plus long satisfera vos vœux.
Quand vos noms, méconnus de nos prochains neveux,
Dans un oubli complet seront prêts à descendre,
A des indifférents il pourra faire entendre
Ce nom qui, d'un tombeau reprenant son essor,
Dans le bruit de la vie ira se perdre encor......

Au pied du Capitole, et dans les murs de Rome,
Un temple s'écroulait sous sa vieillesse : un homme
Releva son autel et ses fragments épars ;
Sous ses voûtes de brique appela tous les arts ;
Ressuscita les dieux dont il refit la gloire ;
Et, pour en conserver une illustre mémoire,
Fit écrire au fronton, où son nom fut gravé :
CE QU'OUBLIAIENT LES DIEUX, CÉSAR L'A CONSERVÉ.
A la place où ces dieux éternisaient d'avance
Rome et ses souvenirs, César et sa puissance,
Trois colonnes, à peine, élèvent aujourd'hui
Leur chapiteau sans gloire, et leur fût sans appui :
Empereur, Temple, Dieux, tous sont tombés ensemble ;
Et sur le dernier bloc de son fronton qui tremble,
Le mot de CONSERVÉ, lui seul, a survécu,
Comme pour attester que César est vaincu.

Jardin de Montlouis, du haut de la colline
Qui, vers le vieux Paris, se recourbe et s'incline,
D'un spectacle aussi grand tu frappes nos regards.
On dirait que, de loin, dominant nos remparts,
Et comptant cette foule à son glaive asservie,

La Mort sourit à l'homme et voit passer la Vie.
Adieu : jusques au jour où, moi-même, en ton sein,
Je viendrai du Seigneur accomplir le dessein ;
Près de ceux que j'aimais m'endormir et renaître ;
Attendre le grand jour et le souverain Maître ;
Et du moins, oublier, dans ton asile ouvert,
Ce que me fut la vie, et combien j'ai souffert !.....

Adieu : veillez sur nous, du fond de cette enceinte,
Vous qui, déjà rentrés dans la demeure sainte,
Vous reposez du monde où l'on nous a laissés.
Nos vœux montent au ciel : qu'ils y soient exaucés !
Que la paix du Seigneur sur les tombeaux descende !
Qu'auprès de ces tombeaux le pardon nous attende !
Et que la foi du cœur nous mérite à jamais,
Après l'amour mortel, une immortelle paix !....



UNE FEMME DU SIÈCLE,

ÉPITRE

Qui a concouru pour le Prix;

Par M. NIBELLE, de Paris.

Guerre aux maris! point de maris!

Là sont posées les bases fondamentales de la morale, du dogme, et du culte saint-simonien, sur lesquelles nous avons infatigablement élevé les premières assises du temple de l'Avenir.

ENFANTIN.

Vous voulez, noble Ami, dans ce siècle où la fronde
Contre le mariage a soulevé le monde,
Dans ces lieux où d'Isaure on dispute les prix,
Que mon vers conjugal défende les maris :
Non! non! guerre aux maris! point de maris! Les femmes
D'un préjugé vulgaire affranchissant leurs âmes,
N'étouffent plus leurs cœurs trop longtemps opprimés.
Des maris!... c'est affreux!... ils seront supprimés.....
A quoi sert un mari? S'il ne dort pas, il gronde;
Il n'apporte qu'à nous sa tristesse profonde;
Il condamne un regard, un innocent désir,
Eveille le chagrin, assoupit le plaisir.

Pour lui seul indulgent , pour nous il est sévère ;
Et , le Code à la main , il veut qu'on le révère.
Il veut qu'on soit pour lui martyre de sa foi ;
Qu'on le craigne , et qu'on l'aime en vertu de la loi.
En vertu de la loi ! Dans sa toute-puissance ,
Il ne nous permet rien , rien que l'obéissance ;
Et , pesant cauchemar , éternel éteignoir ,
Un mari n'a qu'un mot , un seul mot : LE DEVOIR !
Sur le droit du plus fort créant son privilége ,
Pour mieux nous asservir, le traître nous protége.
Le mari , par nature , égoïste et jaloux ,
Veut que la femme rampe et vive à ses genoux :
A bas tous les maris !... Leur audace nous brave ;
Que le maître , à son tour, devienne notre esclave !
Nous avons nos romans , nous avons nos auteurs ,
Et Sand a démasqué d'orgueilleux imposteurs.
De Fourrier , d'Enfantin , la sainte république
Laisse , depuis longtemps , les maris sans réplique.
Aux lois de la raison l'Esprit fort s'est rendu ;
Pour lui , du ciel désert Dieu même est descendu.
Se marier encor !... Ce despotique usage ,
Dès longtemps affaibli , tombe à la voix du Sage.
Roi déchu , le mari par le diable inventé ,
N'était qu'un attentat contre la liberté.....
Des siècles ignorants secouons la poussière ;
L'univers est à nous , marchons à la lumière !
Sous le joug , nous étions des êtres incompris ,
Dont un mari jamais n'avait senti le prix.
Sur la terre exilés , loin du ciel , pauvres anges !
Il faut que d'un mari nous chantions les louanges.
Il faut que tout le jour on nous voie à son bras ;
Sans l'ombre d'un mari pouvons-nous faire un pas ?

La femme doit haïr la puissance de l'homme ;
S'il ne nous tuait pas, il nous chassait à Rome.
Un guerrier glorieux, mari peu délicat,
César, répudiait sa femme en plein sénat,
Pour un soupçon, et lui !... Que d'injures occultes !
Dans Athènes, à Sparte ; aux femmes que d'insultes !
Ulysse, après dix ans, toujours froid et rusé,
Pour surprendre sa femme arrivait déguisé.
Le traître !... Et, de nos jours, aux bords de la Tamise,
A son tyran grossier une femme soumise,
La première peut-être au milieu des valets,
Prépare le puding et le thé d'un Anglais.
Une loi des maris, et leur loi la plus chère,
La corde au cou, nous traîne et nous vend à l'enchère.
En Chine, on raccourcit nos pieds pour des magots ;
Et les Brames, pour nous, allument leurs fagots ;
Mais ils devraient brûler tous les maris ensemble ;
Car, le même en tous lieux, le mari se ressemble ;
Et le mari français est encor plus sournois
Que l'Indou, le Romain, le Grec et le Chinois.
Aux rives de la Seine et sur les bords du Tibre,
Il est temps que se montre enfin la Femme libre !
Quand sur le monde en fleurs brillaient les premiers jours,
Pour ses hôtes l'Eden n'avait que des amours.
Sous les regards de Dieu, par malheur, la jeune Eve
Dont les heures fuyaient dans un céleste rêve,
Ecouta du Serpent le perfide sermon.
Le premier mariage est l'œuvre du démon.
Adam, beau de bonheur, de jeunesse et de force,
N'employait de l'amour que l'attrayante amorce ;
D'Eve il charmait l'esprit, et le cœur, et les yeux :
Quand il devint époux, il devint ennuyeux !

C'est contre les maris que le souverain Juge,
Dans sa juste colère, envoya le déluge ;
Il dut les noyer tous pour apaiser nos cris ;
Les maux du genre humain viennent tous des maris !
A ces cruels vautours nous fûmes trop soumises ;
Autrefois, sans combat, ils nous avaient conquises ;
Et, sous un joug de fer courbant nos fronts charmants,
Ils prenaient les plaisirs, nous laissaient les tourments.
Ils gardaient le courage, ils gardaient le génie ;
Près d'eux notre existence était une agonie.
A nous, qu'impunément on ne peut offenser,
Ils avaient défendu d'écrire, de penser ;
Et Molière lui-même, à la femme savante,
En vrai mari, préfère une ignare servante.
Pour des maris, grand Dieu ! que nous descendions bas !
Et bonnes, tout au plus, à tricoter leurs bas,
Ils nous abandonnaient, comme notre partage,
Les soucis des enfants, le tracas du ménage.
Si nous osions gémir quand ils nous opprimaient,
Au bruit de nos sanglots, nos seigneurs s'endormaient ;
Et lorsque l'amitié tout bas séchait nos larmes,
On a vu des maris, poussant des cris d'alarmes,
De consoler nos cœurs accuser le voisin,
Et, comme un importun, renvoyer un cousin.
Exécrables tyrans !... Nous étions leurs victimes.
Ah ! comment des maris énumérer les crimes !.....
Sans égard pour nos pleurs, sans pitié pour nos nerfs,
On nous traite à Paris, comme à Moskou les serfs.
O honte ! que d'affronts ! Dans un concile infâme,
Des hommes ont nié que nous eussions une âme.
L'imposteur Mahomet, complice des maris,
De grâces et d'appas décorant ses houris,

A l'homme seul accorde une divine essence ;
Jusqu'en son paradis l'insolent nous offense ;
Et nous avons souffert tant d'outrages mortels !
De vandales maris ont brisé nos autels !....
La colombe timide, et reine du bocage,
N'obéit qu'à l'amour dans son nid de feuillage.
Le lion au désert, le tigre dans les bois,
A sa fière compagne a-t-il donné des lois ?
Le sylphe, amant léger qui caresse la rose,
Sans l'outrager jamais, sur son sein se repose ;
Il ne lui défend pas de parfumer les airs.....
Sous la voûte des cieux, dans l'abîme des mers,
Liberté ! liberté !.. Pour le cœur point d'entrave ;
La liberté pour tous, et la femme est esclave !.....
La femme, des humains la plus belle moitié,
Sous la chaîne d'un maître est digne de pitié !...
Un maître ! C'en est trop !... Sur tout ce qui respire,
Reines par nos attraits, reprenons notre empire ;
Qu'à jamais les maris, honteux et confondus,
De leurs pouvoirs vieillis soient par nous suspendus !
Régnons et gouvernons ! Dans le siècle où nous sommes,
C'est trop longtemps subir les sottises des hommes.
Nous jugerons s'il faut émanciper les Blancs.....
Tout est prévu par nous, et nous avons nos plans.
Saint-Simon, le prophète, annonça notre règne.
Nous voulons qu'on nous aime, et non pas qu'on nous craigne.
Sur des liens d'amour nos droits seront fondés ;
Et les secrets d'état fidèlement gardés.
Nos captifs porteront une chaîne légère.
A nos graves débats la discorde étrangère
N'osera se montrer, et nous verrons encor
Pour nos heureux sujets renaître l'âge d'or.

Nos soldats n'iront point mettre une ville en flammes ;
De brouillons orateurs , dans un sénat de femmes ,
Ne demanderont pas que nos fiers bataillons
Sur des remparts sanglants plantent nos pavillons.
Si la guerre jamais nous appelait aux armes,
Pour vaincre l'ennemi n'aurions-nous pas nos charmes ?
Belles , et d'un regard leur imposant nos lois ,
Sur nos trônes de fleurs nous braverions les rois.
Pour cent mille raisons , des pédants ennemies ,
Nous chasserions leurs vers de nos académies.
Sans travail éloquente , et mieux qu'un avocat ,
La femme éclaircirait un procès délicat.
A quoi sert d'un bavard la menteuse faconde ?
Qu'il se taise , et renonce à gouverner le monde.
Des médecins !... mon Dieu !... savent-ils nous guérir ?
Avec leurs mots savants , ils nous laissent mourir.
Nous !... Le cœur nous apprend des paroles plus sûres.
Nous avons des secrets pour toutes les blessures.
Nos philtres enivrants seront dans un souris ;
Nous ne tuerons personne , excepté les maris !
Sous de lourds arguments qu'un docteur nous écrase :
Notre empire , dit-il , s'écroule par la base.
— Les enfants ! les enfants !... Ce n'est là qu'un vain mot ;
La femme serait donc martyre d'un marmot ?
— Les enfants !... Et pourquoi songer à ces chimères ?
Nous aurons des enfants et vous aurez des mères.
Nous brisons désormais un odieux contrat ;
Et nous n'écouterons que les raisons d'état.
Parquons tous les maris !... voilà de l'indulgence.
Une femme aisément renonce à la vengeance.
Nous étions dans leurs fers, qu'ils soient sous nos verrous.
Les fourbes ! en secret , bravant notre courroux ,

Ils pensent que le cœur vainement se gendarme,
Et que, pour nous fléchir, il suffit d'une larme.
Ils viendront à nos pieds, forts dans l'art de mentir,
Parler de leur tendresse et de leur repentir;
Ils verseront des pleurs : n'écoutons pas leurs fables ;
Ils furent sans pitié, soyons inexorables...
Craignons, craignons surtout un moment d'abandon
Auprès de ces tyrans indignes de pardon:
Voyez !... les petits saints ! Nos tartufes modèles
Nous prêchent le devoir, et sont des infidèles.
Point de quartier, qu'enfin les époux soient proscrits !
Frappons !... guerre aux maris ! frappons ! plus de maris !...



PIERRE GODOLIN

A MM. les Membres de l'Académie des Jeux Floraux,

ÉPITRE

Qui a concouru pour le Prix ;

Par M. Firmin JAFFUS, Licencié ès lettres,
de Limoux (Aude).

Pierre Godolin remporta la Violette d'or aux Jeux Floraux. — En 1808, l'Académie plaça le buste de ce Poëte dans la Galerie des Illustres, et lui fit élever un monument de marbre dans l'église de la Daurade.

Cura eadem sequitur tellure repostos.
Virgile.

Aux Champs Elysées, le 1.er mai 1841.

Salut à vous, Enfants chéris d'Isaure,
Du *Gai savoir* Consistoire joyeux,
Jury sacré des poétiques Jeux !
Chers Mainteneurs, vous souvient-il encore
D'un lauréat né gascon et malin ?
Vous souvient-il de Pierre Godolin ?
Je ne crois point que votre docte Muse,
Vierge sévère, à me lire s'amuse ;

Mais, c'est par vous que sous le marbre il dort
Le vieux Rimeur; par vous, depuis six lustres,
Brille, au milieu de vos hommes illustres,
Mon buste blanc dans une niche d'or.
Encor deux jours, l'écho du Capitole
Répétera votre noble parole.
Oh! si du Styx je remontais le cours!
Si je pouvais, à ce nouveau Concours,
Venir m'asseoir! avec la foule immense
J'applaudirais l'éloge de Clémence.

Oiseaux chanteurs, Poëtes que j'aimai,
Que le zéphyr ramène au mois de mai,
Je prêterais une oreille attentive
A votre voix douce, tendre et plaintive.....
Vœux superflus! l'inflexible nocher
Du sol natal me défend d'approcher.
Mon pauvre luth qui vainement soupire,
N'a point ému le Dieu du sombre empire.
De quels présents j'ornerais ses autels,
Pour voir, un jour, les quarante Immortels!
Savant Collége, auguste Aréopage,
D'un culte antique ardents conservateurs ,
Gardiens pieux d'un pieux héritage,
Soldats armés contre ces novateurs
Qui vont brisant, de leurs mains frénétiques,
Des lois du goût les tables poétiques!

Quand les Beaux-arts, après de longs hivers,
Virent enfin germer leurs rameaux verts;

Aux feux naissants d'une tardive aurore,
On dit qu'un jour, sous l'ombrage sacré
Vint reposer dame Clémence Isaure ;
Et l'Arbre saint, d'offrandes entouré,
Sur ce front pur que la grâce décore
Laissa tomber quatre brillantes Fleurs ;
Riant bouquet, immortelle couronne,
Au doux parfum, aux splendides couleurs,
Que n'oserait flétrir la pâle Automne.
Chers Mainteneurs, trois siècles ont passé
Sur le tombeau de la Vierge-poëte ;
Et, tous les ans, pour embellir sa fête,
Naissent des fleurs sur le marbre glacé.
De nobles voix, que la Patrie admire,
Dont l'Élysée entend un faible écho ;
Fabre, Soumet, Baour, Victor Hugo,
Des legs d'Isaure ont enrichi leur lyre.
S'il est permis au rimeur ignoré
De se nommer après ce groupe illustre,
A vos honneurs j'ai dû mon plus beau lustre....
Dans ce palais à vos Jeux consacré,
Où la sculpture a gravé ma mémoire,
La Violette, au feuillage doré,
De Godolin couronna la victoire.

Alors vivait un enfant d'Apollon,
Oreste aimé dont je fus le Pylade.
Près des neuf Sœurs, dans un riant vallon,
Il cultivait l'Idylle et la Ballade.
Au Capitole, en un joyeux tournoi,
Il célébra les Dames et le Roi.

Un peuple avide écoutait... Les Quarante
A son Poëme offrirent l'Amarante.
Puis, descendu dans le séjour des morts,
Mon jeune ami charma les sombres bords
De ses concerts ; longtemps sa voix qui pleure
Fit retentir la funèbre demeure.
Enfin, pourtant, le maître des Enfers
Sentit son cœur attendri par ses vers.
Le Dieu permit à cette ombre plaintive
De repasser la formidable rive.
Hélas ! Pluton, pour des moments bien courts,
A la lumière a rendu son esclave.
Il vient frapper aux portes du conclave.
Debout ; au sein d'un glorieux concours,
Il vous lira cette Epître posthume.
La vie éteinte en son corps se rallume.
D'un siècle mort l'enfant ressuscité
Prépare un chant pour la docte Cité.
De l'Elysée accueillez le Poëte ;
Il ne veut rien qu'une humble Violette.
Que, de retour dans nos bosquets fleuris,
Du *Gai savoir* il nous montre le prix !
Accordez-lui la faveur qu'il implore
Par Godolin et par Clémence Isaure !...



SOUVENIRS D'AUTOMNE,

A UNE DAME CHRÉTIENNE,

EPITRE

Présentée au Concours

Non, l'âme ne meurt point. Ah ! l'Être tout-puissant
Qui grava dans nos cœurs cette horreur du néant,
Pourrait-il, sans pitié, nous y plonger lui-même ?
Le penser est un crime, et le dire, un blasphème.
SAINT-VICTOR, *L'Espérance.*

.... Incessamment traduire
Pour l'œil intérieur, comme pour l'œil charnel,
L'éternelle pensée en spectacle éternel.
V. HUGO, *Les Rayons et les Ombres.*

AH ! ne m'accusez plus : oui, malgré mon silence,
Souvent auprès de vous, Anna, mon cœur s'élance ;
Et, nombreux ou bornés, de votre souvenir
J'édifierai les jours que me doit l'avenir.....

Je ne sais d'où peut naître, entre la femme et l'homme,
Ce sympathique instinct qu'ici-bas rien ne nomme,
Penchant religieux que pour vous je ressens,
Chaste flamme du cœur où s'épurent les sens.
Dieu semble seul tenir la clé de ce mystère
Dont le mot est au ciel et l'énigme sur terre ;

Et qui fait que ma voix, tout bas, avec douceur,
Lorsque je pense à vous, vous appelle ma sœur.
Et pourtant, rien en moi de mondaine tendresse,
Je vous le jure, Anna, rien d'impur qui vous blesse !
Je vous aime toujours, avant, après l'adieu ;
Mais comme doit s'aimer la famille de Dieu,
Avec ce sentiment, des cœurs sublime échange,
Qui fait de l'homme un saint, et de la femme un ange.

J'aime à me souvenir quand nous foulions tous deux,
Matin et soir, au gré de nos pas hasardeux,
Les crêtes des coteaux, le versant des montagnes,
Dévorant du regard les trésors des campagnes ;
Dans ces jours que septembre, aux fils de la cité,
Prodigue, exempts de soins, dorés de liberté....
Par un besoin du cœur, comme vous, de l'automne
J'aimais le ciel blémi, sa splendeur monotone,
Son soleil triste et pâle, et ces brises du soir
Qui de nos nappes d'eau ternissaient le miroir,
Par les feuilles des bois, dont la blonde volée
Partait en tourbillons du sein de chaque allée,
Pour bruire dans l'air, ou sous nos pieds courir,
Ou bondir sur le sol, retomber et mourir....

Surtout, j'aime à penser à ces heures austères
Qu'ensemble nous passions, aux grottes solitaires,
Sur des tapis de mousse, abrités sous les pans
Des rochers assombris par les lierres rampans.
Vous souvient-il, combien nos cœurs mélancoliques,
Nourris de saints désirs et de leçons bibliques,
S'élançaient, enflammés par un chaste entretien,
Dans ces sphères d'amour que rêve le chrétien ?

Que nous aimions du soir la nature souffrante,
Alors que du soleil la lumière mourante
Allumait la verdure, ou glissait sur les eaux,
Pour s'éteindre, ondoyante, aux flancs de nos coteaux !
En ce moment suprême où, de chaque merveille,
L'anéantissement s'emparait : à la veille
De voir se transformer ce splendide horizon
En atmosphère morne, en inerte saison :
En ce moment où tout hâtait son agonie,
Où l'herbe était sans fleurs, le bois sans harmonie,
La montagne sans voix, la brise sans parfum.....
Tous les desseins de Dieu nous venaient un par un.
Partout et vie et mort, disions-nous, gloire et chute :
Et la nature et l'homme aux changements en butte :
En tous lieux, et toujours, ce grand mot : « Vous mourrez ! »
A cet autre, mêlé : « Vous ressusciterez ! »

Et puis, quel mince atome, ou quel vivant symbole
Ne nous disait bien haut : Tout naît, souffre, s'immole ;
Chaque fleur du vallon, chaque nid des hameaux,
Comme l'insecte, l'homme, et l'arbuste ont leurs maux....
Le trépas est partout, dans la mer, sur la plage ;
Il bruit dans la feuille, il gronde dans l'orage ;
Il veille au temple saint, il tourbillonne au bal,
Il frappe auprès de l'Arche, il met en deuil Baal....
Sous ces rayons dorés qui sur nos fronts ondoient
En flots purs, embaumés, où mille oiseaux se noient,
Entendez-vous gémir ?... Voyez sur ce gazon,
Dépouillant ses rameaux, orgueil de la saison,
Feuille à feuille, à l'hiver, comment l'arbre se livre ?
Tombant, comme les jours, quand on cesse de vivre,

Et qui fait que ma voix, tout bas, ave [illegible] néan,
Lorsque je pense à vous, vous appel[illegible] ns du néant.
Et pourtant, rien en moi de monde [illegible] ur bat plus vite
Je vous le jure, Anna, rien d'im [illegible] ressuscite !
Je vous aime toujours, avant,
Mais comme doit s'aimer la [illegible] nit :
Avec ce sentiment, des cœ[illegible]
Qui fait de l'homme un [illegible]

J'aime à me souv[illegible]
Matin et soir, au [illegible]
Les crêtes des c[illegible]
Dévorant du r[illegible]
Dans ces jo[illegible]
Prodigue [illegible] a clémence,
Par un [illegible] a vengeance ;
J'aim[illegible] foudre en courroux,
Sor[illegible] les rayons les plus doux....
O[illegible]
[illegible] on, je ne mourrai pas tout entier : non, mon âme,
Au seul nom de matière, est comme cette flamme
Que le vent en fureur veut éteindre et poursuit ;
Mais qui s'irrite, et lutte, et s'échappe avec bruit ;
Et qui, plus on croit vaincre ou dompter sa puissance,
En bonds plus véhéments jusques au ciel s'élance :
Non, car lorsque l'Athée invoque le néant,
Ma Foi d'un pauvre atome alors fait un géant !

Aussi, d'un saint orgueil comme vous je m'enflamme,
Quand un mystique instinct et m'inspire et proclame
A mon esprit superbe, à ma fière raison,
Que pour l'homme la terre a trop peu d'horizon.

Toutes ces facult
Le pouvoir de cr
Le siége où de n
Trône d'où la p
Ose, s'affranchis
ns les champs
r explorer, s
ue monde
rdeur,
que de
rer u
tes-

ues aux cieux p
, d'un orbe à l'autre, en scrutant
Avides conquérants, plongèrent leur flambeau
Dans les flancs de la terre, afin de dire au monde :
« Incrédules, allez !... partout jetez la sonde,
» Partout vous trouverez ce que notre œil trouva ;
» Du fossile au soleil vous lirez : Jéhova ! »
Ces esprits, ai-je dit, ces essences divines
Subiraient de leurs corps les mortelles ruines,
Et Képler, et Buklan, et Cuvier, et Newton
N'auraient fait parmi nous que le bruit d'un vain nom !...

Oui, j'en crois le remords, voix de ma conscience,
Et mon soutien d'exil, l'ange de l'espérance ;
J'en crois, surtout, j'en crois ces noms tendres, si doux,
Les noms d'ami, d'enfant, et de mère et d'époux,
Le culte des aïeux, leur respect pour leur cendre,
Qu'aux cités, aux déserts, toute âme sait comprendre,
Et qui fait qu'un chrétien, priant sur un tombeau,

Ces débris vont sur l'onde, au sein de l'Océan,
Se perdre, ainsi que l'homme, aux gouffres du néant.
Du néant !... Qu'ai-je dit ?... Mais mon cœur bat plus vite
Pour me dire : En tous lieux, Mortel, tout ressuscite !
Notre immortalité, soit le jour, soit la nuit,
Au firmament, sur terre, en emblèmes nous luit :
Dans l'épi qui renaît, dans l'étoile qui brille,
Dans le torrent grossi, dans le feu qui pétille,
Dans la vapeur flottante à l'horizon du soir,
Majestueux suaire où, du ciel, semble choir
L'astre né le matin, qui ne s'éteint, ne tombe,
Que pour se relever plus brillant de sa tombe.
Admirable spectacle, enseignement muet
Qui de notre destin révèle le secret !
Saint avertissement qu'un Dieu, dans sa clémence,
Inventa pour tromper l'arrêt de sa vengeance ;
Mêlant ainsi toujours à sa foudre en courroux,
De l'étoile d'amour les rayons les plus doux....

Non, je ne mourrai pas tout entier : non, mon âme,
Au seul nom de matière, est comme cette flamme
Que le vent en fureur veut éteindre et poursuit ;
Mais qui s'irrite, et lutte, et s'échappe avec bruit ;
Et qui, plus on croit vaincre ou dompter sa puissance,
En bonds plus véhéments jusques au ciel s'élance :
Non, car lorsque l'Athée invoque le néant,
Ma Foi d'un pauvre atome alors fait un géant !

Aussi, d'un saint orgueil comme vous je m'enflamme,
Quand un mystique instinct et m'inspire et proclame
A mon esprit superbe, à ma fière raison,
Que pour l'homme la terre a trop peu d'horizon.

Toutes ces facultés, le don d'aimer, de croire,
Le pouvoir de créer, l'ardent besoin de gloire,
Le siége où de nos sens sont les ressorts divers,
Trône d'où la pensée, embrassant l'univers,
Ose, s'affranchissant des barrières charnelles,
Dans les champs infinis aventurer ses ailes
Pour explorer, sonder, dérober en tout lieu
Quelque monde inconnu, quelque secret de Dieu :
Tant d'ardeur, de génie et d'audace sublime
Qui fait que de la nue on descend dans l'abîme,
Pour illustrer un nom au prix de mille morts,
Tout cela, dites-moi, mourrait avec le corps?....
Eh quoi ! ces grands esprits dont la science altière
Voulut jusques aux cieux poursuivre le mystère;
Et qui, d'un orbe à l'autre, en scrutant tout lambeau,
Avides conquérants, plongèrent leur flambeau
Dans les flancs de la terre, afin de dire au monde :
« Incrédules, allez !... partout jetez la sonde,
» Partout vous trouverez ce que notre œil trouva;
» Du fossile au soleil vous lirez : Jéhova ! »
Ces esprits, ai-je dit, ces essences divines
Subiraient de leurs corps les mortelles ruines,
Et Képler, et Buklan, et Cuvier, et Newton
N'auraient fait parmi nous que le bruit d'un vain nom !...

Oui, j'en crois le remords, voix de ma conscience,
Et mon soutien d'exil, l'ange de l'espérance;
J'en crois, surtout, j'en crois ces noms tendres, si doux,
Les noms d'ami, d'enfant, et de mère et d'époux,
Le culte des aïeux, leur respect pour leur cendre,
Qu'aux cités, aux déserts, toute âme sait comprendre,
Et qui fait qu'un chrétien, priant sur un tombeau,

Consolé du passé, voit l'avenir si beau,
Quand la foi lui révèle, en rêvant de famille,
Au sein de l'Éternel, mère, enfant, père et fille !

Gloire donc, gloire à Dieu ! Près de l'arrêt fatal
Sa clémence, plaçant un remède à tout mal,
A l'œil de l'ignorant multiplia l'emblème,
Pour faire de la vie un facile problème.
Ah ! déjà je le sens en regardant les cieux,
Tout voile symbolique a fui loin de mes yeux;
Et, vibrant de bonheur dans sa prison d'argile,
J'entends mon âme, enfin, fille de l'Évangile,
Chanter avec transport : « Jamais je ne mourrai;
» Le Ciel fut ma patrie, un jour j'y rentrerai ! »



UNE AME SELON DIEU,

A UNE MÈRE,

EPITRE

Présentée au Concours.

Benedicta tu in mulieribus.

D'un compagnon d'enfance il vous souvient peut-être,
Peut-être ! — Car, vain mot dans l'espace perdu,
Mon nom est-il de ceux qui, prononcés, font naître
D'un bonheur éclipsé le charme inattendu ?

Et ce doute fait mal... Oh ! dites-moi, de grâce,
Dût par un mot cruel mon cœur être brisé,
Mon souvenir, en vous, laissa-t-il plus de trace
Que l'oiseau sur la branche où son vol s'est posé ?

Vos doux rêves, berçant votre âme repliée
Loin d'un siècle stérile où chacun vit en soi,
Vous parlent-ils des jeux de l'enfance oubliée,
De vos amis d'alors... et quelquefois de moi ?

De moi... qui, dans mon âme où s'épaissit tant d'ombre,
Vous ai gardé toujours un souvenir plus pur
Que l'étoile qui luit à l'heure la plus sombre,
Ou qu'en son lit de sable une perle d'azur?

Je n'ose l'espérer... Votre vie est un livre
Où le nom familier d'un enfant, d'un époux,
Revient à chaque page.... Oh! n'est-ce pas, que vivre,
Quand on vit dans un autre, est un bonheur bien doux?

Oh! n'est-ce pas, que mère, inquiète et jalouse,
Dans la nuit bien des fois, pieds nus, cœur haletant,
Saintement infidèle à vos devoirs d'épouse,
Vous désertez la couche où l'hymen vous attend;

Et, laissant ruisseler sur votre épaule blanche
Vos cheveux délivrés de leur prison du jour,
Sur un berceau chéri votre tête se penche,
Rayonnante d'orgueil et malade d'amour?

Vous priez. — La prière est le parfum de l'âme;
C'est l'anneau d'or qui joint à Dieu l'humble mortel;
Du paisible foyer c'est la plus pure flamme;
C'est le vase de fleurs qu'on pose sur l'autel.

« Comme tu dors, enfant, âme qu'au ciel j'ai prise,
» Dans sa couche embaumée on dirait un ramier;
» Oh! dors; mais, que des mots sur ta lèvre indécise
» Au reveil entendus, mon nom soit le premier!

» Que l'Ange de la nuit te visite, et soutienne
» Ton front pur encadré dans tes cheveux soyeux ;
» Et que sa douce voix, sollicitant la tienne,
» Egare ta pensée en des rêves joyeux. »

Ainsi vous exhalez votre tendresse amère
En prière, en soupirs, en longs baisers d'adieu,
Sublimes voluptés dont s'enivre une mère,
Et qui sont un secret entre une mère et Dieu !

Comme un cœur maternel vibre mieux que la lyre!
Dans le langage humain il est des mots bien doux;
Mais, les plus doux seraient impuissants pour traduire
Le Poëme d'amour qui s'improvise en vous.

O le cœur d'une mère! ô vase d'où s'épanche
Un arome si pur, qu'un ange aux ailes d'or,
Chaque soir vers la terre en souriant se penche,
Pour rapporter à Dieu ce précieux trésor !

Pour moi, comme l'abeille avide d'ambroisie,
Qui sur toutes les fleurs va butinant son miel,
Je cueille à votre insu la chaste Poésie,
Qui fleurit sur vos pas, à tous les vents du ciel.

Vous aussi vous aviez tous les dons du Poëte !
Ce culte glorieux, l'avez-vous délaissé?
Mais je n'ose accuser votre lyre muette ;
Pour que le cygne chante, il faut qu'il soit blessé.

N'avez-vous pas d'ailleurs cette foi vive et tendre,
Qui nous met sur la lèvre un cantique sans fin ;
Un cantique d'amour, que Dieu seul peut entendre,
Mais qu'il trouve plus doux qu'un chant de séraphin ?

Puis n'est-ce pas assez, ô femme noble et sainte !
D'un cœur pour y verser vos hymnes de bonheur,
Assez de vos vertus pour parfumer l'enceinte
Où s'écoulent vos jours dans la paix du Seigneur ?

Oui, vous êtes bénie entre toutes les femmes !
Proposant votre exemple aux méchants, aux jaloux,
Oui, Dieu vous a commise à la garde des âmes,
Sacerdoce modeste et pieux entre tous !...

Votre âme, sous le poids des trésors qu'elle épanche,
Jusqu'à nous par moments incline son essor ;
Mais, telle on voit soudain se redresser la branche
Qui vient d'abandonner au gazon ses fruits d'or.

Vous pouvez reposer partout vos ailes d'ange
Sans les souiller à rien ; mais pouvez-vous au fond
De l'océan humain, plein d'écume et de fange,
Regarder sans frémir, à le voir si profond ?

Vous nous plaignez d'avoir tant d'amertume à l'âme,
De ne rien contempler sous le côté divin ;
De voir le ver au fruit, la cendre sous la flamme,
Et dans le bonheur même, un funeste levain.

Vous plaignez surtout ceux dont la bouche blasphème
Pour l'unique plaisir d'un blasphème impuissant ;
Et qui, faisant le mal, pour le mal en lui-même,
Jettent à chaque autel un outrage en passant.

Et j'étais de ceux-là !... le souffle amer du doute
Dévastant des trésors d'amour et de ferveur,
Comme un vent meurtrier, n'a laissé sur ma route
Que des fleurs sans parfums, et des fruits sans saveur.

J'ai semé, pauvre cygne égaré dans le monde,
Ma plume la plus blanche aux dards des buissons verts :
Je n'ai vu sous mes pieds qu'un abîme qui gronde,
Oh ! montrez-moi les cieux sur ma tête entr'ouverts !

Rendez-moi, rendez-moi mes croyances taries,
Et faites reverdir sur ma jeunesse en deuil,
La grâce et le bonheur, ces deux tiges fleuries
Dont les chastes rameaux ombragent votre seuil !

Ainsi qu'un fil obscur à la splendide trame,
Mon destin fut au vôtre uni dès le berceau ;
Faites-moi digne encor de lire dans votre âme,
Dans ce livre du ciel, dont, enfant, j'eus le sceau.

Loin de ces purs reflets ma foi s'est altérée ;
Cette rose céleste au vent qui l'effleura
A vu se disperser sa poussière dorée ;
Mais, au fond du calice, un parfum demeura....

Comme aux jours les meilleurs, j'éprouve un charme étrange
En voyant sur un front les couronnes pleuvoir ;
Mais, si j'entends le bruit de la chute d'un ange,
Je détourne toujours les yeux pour ne point voir.

J'honore tous les noms dont le siècle s'honore ;
Mais le nom des méchants, qui m'abreuvent de fiel,
Je ne le sais pas plus, que l'abeille sonore
Ne sait celui des fleurs dont elle boit le miel.

Laissez donc à vos pieds, oh ! laissez-moi répandre
Ce reste de parfum qui commence à s'aigrir ;
Laissez à votre seuil l'humble lierre suspendre
Le seul de ses anneaux qu'il ait vu refleurir....

Pardonnez à ma voix de troubler le silence
Qui se fait alentour du foyer maternel,
Ce sanctuaire pur, d'où tour-à-tour s'élance
Un soupir vers la terre, une espérance au ciel.

Pardonnez !.... mais toujours, lorsque par la pensée,
Des souvenirs d'enfance envolés à jamais,
Je renoue à plaisir la chaîne dispersée,
Votre nom se retrouve entre ceux que j'aimais.

Et mon cœur en ressent une douceur secrète,
Comme lorsqu'on revoit, au retour du chemin,
L'arbre qui nous couvrit de son ombre discrète,
La source où l'on a bu dans le creux de la main....

CONSOLATION,

ÉLÉGIE

Qui a concouru pour le Prix ;

Par M.lle Pauline FLAUGERGUES,
de Rodez (Aveyron).

« Et le Dieu qui console entendit ma prière. »

Belem, *de la terrasse de Quinta-Real*, 11 *heures du soir*, 15 *mai* 1836.

Le silence descend sur la cité rieuse ;
Des chars retentissants cesse le bruit lointain.
A cette heure, il est doux de contempler, rêveuse,
Le ciel bleu, le vieux cloître, et l'océan sans fin ;
Et du phare éloigné la tremblante lumière,
Et le mont que les feux et l'onde ont sillonné,
Et la tour, sur les eaux dressant sa tête altière,
Ainsi qu'un noir Géant de foudres couronné.

Il est doux pour un cœur, que tout froisse ou délaisse,
De s'écouter lui-même au sein calme des nuits ;
D'entendre cette voix qui nous flatte sans cesse,
Et dont l'accent magique endort tous les ennuis.
Cette voix, c'est la tienne, ô céleste Espérance !
Ange à l'aile brillante, aux yeux toujours sereins !
Souris-moi, comme aux jours de mon heureuse enfance,
Et console mon âme, injuste en ses chagrins !

Terre des orangers, à ma Muse exilée,
Longtemps tu n'as paru qu'un sauvage désert !
Sur tes bords inconnus je marchais désolée ;
Des langueurs du trépas mon front déjà couvert
Etait comme la fleur que ton soleil dévore ;
Ton jour blessait mes yeux, ton air brûlait mon cœur ;
Les brises de la nuit, le souffle de l'aurore,
Ne m'apportaient jamais ni parfums, ni fraîcheur.

A mes seuls souvenirs je trouvais quelques charmes.....
O Tage poétique ! en voguant sur tes eaux,
Je me sentais mourir. Mes yeux, troublés de larmes,
Parcouraient sans plaisir mille mouvants tableaux.
Mais si mon regard triste, au loin dans tes campagnes,
Parmi les verts lauriers, les citronniers en fleur,
Trouvait un chêne tel que ceux de nos montagnes,
Je sentais tout mon sang remonter vers mon cœur.....

Ah ! j'avais ce long mal qui ne se peut décrire,
Ce besoin incessant des lieux où l'on n'est pas ;
Poids qui brise et meurtrit, dard brûlant qui déchire,
Fantôme qui poursuit, lent et cruel trépas,
Ce long mal de l'exil.... indicible martyre.....
Et cet ennui fatal, je le cachais à tous !
Et ma bouche mourante essayait de sourire !
Et nul ne me disait : « Vous souffrez ! Qu'avez-vous ? »

Je n'avais nul ami. Mais au Dieu qui console
Je contai ma douleur, et dis en soupirant :
« O mon Dieu ! soutiens-moi ! Je suis comme le saule
» Que l'orage arracha, qu'emporte le torrent.
» Je n'espère qu'en toi ; c'est toi seul que j'implore ;
» Seul, tu connais ma peine. Adoucis, ô Seigneur !
» Ce chagrin renfermé dans mon cœur qu'il dévore,
» Comme au sein de la rose un insecte rongeur. »

Et le Dieu qui console entendit ma prière.
A ce brûlant calice où je puisais le fiel,
Il donna la vertu d'un baume salutaire ;
Sa grâce y fit tomber une goutte de miel.
Et de force et de foi je me sentis armée ;
Ma faiblesse eut l'appui d'une invisible main.
Si d'épines encor ma route était semée,
Un frais gazon parfois veloutait le chemin....

La fièvre s'éloigna de ma tempe brûlante ;
Un songe heureux parfois visita mon sommeil ;
Et le saint souvenir de la patrie absente
Vint, moins triste et plus doux, saluer mon réveil :
Je vis encor la fleur s'ouvrir sur la verdure,
L'astre briller aux cieux, l'oiseau fendre les airs ;
Ma voix se ranima pour chanter la nature,
Et mon cœur pour bénir le Dieu de l'univers.

Et j'aime maintenant à laisser sur l'arène
La trace de mes pas..... Des vents brumeux du soir
J'aspire avec bonheur l'humide et fraîche haleine ;
Au pied du cloître antique il m'est doux de m'asseoir.
J'aime à voir les zéphyrs enfler les blanches voiles
Du navire endormi par le flot caressant ;
J'aime à voir ce ciel pur, tout scintillant d'étoiles,
S'arrondir sur ma tête en dôme éblouissant.

Terre des orangers ! beau fleuve ! et toi, Lisbonne,
Qu'il presse avec amour de ses flots azurés,
De ses bords enchantés, gracieuse couronne !
Collines, sombres tours, temples, palais dorés,
Frais jardins, oliviers au vert mélancolique,
Port superbe et couvert de vaisseaux orgueilleux,
Ah ! qui n'admirerait votre aspect fantastique,
Qu'éclaire de la nuit l'astre mystérieux ?



LA CATHÉDRALE DE RODEZ,

A MA MÈRE,

ÉLÉGIE

Présentée au Concours;

Par M.lle Pauline FLAUGERGUES,
de Rodez (Aveyron).

Ailleurs m'attend la paix du grand sommeil.

Je vous salue, auguste Basilique,
Où, jeune enfant, j'invoquais le Seigneur!
Mon pied tremblant franchit donc ce portique?
Mon cœur ému frémit d'un saint bonheur.
Je vous salue, auguste Basilique,
Où, jeune enfant, j'invoquais le Seigneur!

Combien de fois, vieux temple de mes pères,
Des bords lointains, vers vous, j'ai soupiré!
Combien de fois, aux terres étrangères,
Comme un ami, mes yeux vous ont pleuré!

Combien de fois, dans un soudain mirage,
J'ai cru revoir cette imposante tour,
Comme on croit voir glissant dans le nuage
L'âme envolée au bienheureux séjour!

Combien de fois, belle et mystérieuse,
La grande nef, sur l'océan d'azur
M'est apparue, à la clarté douteuse
Du jour qui fuit en voilant son front pur !

J'aimais à dire à ceux d'une autre plage
Mon doux pays, ma natale cité ;
Mais du vieux temple, amour de mon jeune âge,
J'aimais surtout à dire la beauté.

Je leur disais sa noble architecture,
Ses noirs piliers, sa mystique lueur,
Sa vaste enceinte où la brise murmure
Comme l'écho d'une intime douleur.

Je leur disais, au lever de l'aurore,
Les beaux fleurons de ses feux éclairés ;
Le bruit des pas sur la dalle sonore,
L'orgue éveillée au son des chants sacrés ;

Et cette tour hardie et gracieuse
Qui semble fuir loin du regard surpris :
— Des anciens jours œuvre miraculeuse,
Qui vous orna de ces cordons fleuris ?

Qui décora la quadruple tourelle ?
Si près des cieux, quelle main suspendit
Votre escalier, magnifique dentelle,
Léger réseau de marbre et de granit ?

Si l'on en croit nos légendes antiques,
Le Ciel prit part à ces heureux travaux ;
Ils grandissaient sous des mains angéliques,
Quand l'ouvrier se livrait au repos.

Au sein des nuits, des lueurs inconnues
Illuminaient parfois ces murs naissants ;
On s'étonnait d'entendre, dans les nues,
Des saints marteaux les coups retentissants....

Qu'avec transport je revois ce portique !
Ici mon cœur frémit d'un saint bonheur ;
Je vous salue, auguste Basilique,
Où, jeune enfant, j'invoquais le Seigneur !

Celui qui vient, lassé d'un long voyage,
Mourir aux lieux qui furent son berceau,
Aime à revoir son rustique héritage ;
L'étroit jardin, l'humble toit sous l'ormeau,

L'entrée obscure et la salle voûtée,
L'âtre où jadis s'assemblaient les aïeux,
Au vieux lambris la grande croix sculptée ;
Tout l'attendrit, et tout charme ses yeux.

Ici, bercé dans les bras d'une mère,
Petit enfant, souvent il s'endormit ;
Ce fer rouillé fut porté par son père ;
Là, de l'aïeul le portrait lui sourit.

Moi, je reviens aux lieux où je suis née,
Mais je n'ai point de chaumine au hameau;
Je n'ai pas même, au soir de ma journée,
Pour m'abriter, un fragile rameau!

De ce penser trop souvent accablée,
Je viens à vous, temple majestueux;
Je viens à vous, et je suis consolée :
Je crois revoir un toit de mes aïeux.

Oui, tout à Dieu, sous cette voûte antique,
Mon cœur ému frémit d'un saint bonheur.
Je vous salue, auguste Basilique,
Où, jeune enfant, j'invoquais le Seigneur!

Et cependant, d'un coup prochain atteinte,
Quand au soleil se fermeront mes yeux,
L'écho sacré qui pleure en cette enceinte
Ne dira point un chant doux et pieux.

Ce n'est point là que ma cendre ignorée
Doit reposer jusqu'au jour du réveil :
D'avance ailleurs ma place est préparée;
Ailleurs m'attend la paix du grand sommeil.

Ailleurs mon cœur implore une humble pierre,
L'adieu des morts, de saintes oraisons;
La terre ailleurs me sera plus légère :
Il n'est point là celui que nous pleurons.

Il n'est point là ; sa dépouille chérie
Repose, hélas ! dans un obscur hameau.
En vain sa gloire illustra sa patrie,
Un froid oubli pèse sur son tombeau.

Aucune voix sur l'humble mausolée
N'a prononcé de civiques adieux ;
Ses enfants seuls, sa veuve désolée,
Vont visiter l'enclos silencieux.

L'amitié seule et sa triste famille
Mouillent de pleurs le funèbre gazon.
D'un pur éclat, tel un astre qui brille,
Trop vite éteint, se perd dans l'horizon.

Mais le jour vient où, déchirant la nue,
L'astre éclipsé, plus brillant, reparaît ;
Pleurant enfin la vertu méconnue,
Un peuple entier s'unit dans un regret.....

Mais qui dira sa bonté paternelle,
Dans les revers sa stoïque vertu,
Ce cœur si tendre et cette âme si belle,
Ce vaste esprit de grâces revêtu ?

Oh ! qui dira ce bienveillant sourire,
Ce doux regard sur nous toujours tourné,
Ce son de voix vibrant comme une lyre,
De cheveux blancs ce beau front couronné ?

J'entends encor cet entraînant langage,
Je vois ces traits, ce regard plein d'amour :
J'ai dans mon cœur sa noble et sainte image ;
Elle y vivra jusqu'à mon dernier jour.

Déjà pourtant le declin de l'année
A ramené le jour de nos douleurs,
Et l'humble fleur dont sa tombe est ornée
Attend encor le tribut de nos pleurs.

L'église en deuil, ni l'enclos solitaire,
N'ont point revu ses enfants à genoux
Prier ensemble au triste anniversaire.......
Un sort fatal les a dispersés tous !....

Un seul a pu de la pompe annuelle
Renouveler l'appareil douloureux.
Un seul a pu, dans la sombre chapelle,
Au nom de tous, offrir de tristes vœux.

Moi, cependant, par le ciel rappelée,
Je vais revoir le marbre révéré :
Ma bouche avide, à la pierre collée,
Croira toucher ce front cher et sacré.

Pour bien longtemps, adieu, voûte gothique ;
Je porte ailleurs mes pas et ma douleur :
Adieu, vieux temple, auguste Basilique,
Où, jeune enfant, j'invoquais le Seigneur !

Rodez, 8 décembre 1840.

LE JEUNE MOURANT,

ÉLÉGIE

Présentée au Concours;

Par M. BOULAY-PATY, de Paris.

Souriez à ma mort; venez, que je vous voie!
DESBORDES-VALMORE.

POURQUOI dans vos regards essayer un sourire,
Amis? Pourquoi toujours parler du lendemain?
Vous vantez les plaisirs, et votre voix soupire!
Vous voulez sous des fleurs me cacher mon destin.

Ah! ne me bercez plus par de riants mensonges!
Gardez que votre voix m'endorme dans vos bras!
Car, sans vous dire adieu, de mes aimables songes
Je passerais peut-être au sommeil du trépas...

Amis, conduisez-moi sous ces tilleuls paisibles
Où nous nous plaisions tant aux doux épanchements;
Où nous allions le soir, cœurs rêveurs et sensibles,
Ecouter des rameaux les légers tremblements!

Nous aimions cette haie en pâles chèvrefeuilles ;
Les champêtres parfums échappés de leur fleur ;
Les insectes du soir bourdonnant dans les feuilles ;
Les derniers bêlements des troupeaux du pasteur.

Nous aimions à sentir sur nos fronts taciturnes
La lune prolonger ses rayons vaporeux ;
Nous aimions le silence , et les brises nocturnes
Avec leurs doux soupirs effleurant nos cheveux.

Conduisez-moi là-bas dans la verte clairière ,
Où près d'elle j'appris la chaste volupté.
Qu'elle était belle alors ! Amis !.. une poussière ,
Un souvenir , voilà ce qu'il en est resté !

Que de fois , au lever de la première étoile ,
Lorsque déjà du soir murmuraient les doux bruits ,
Je vis en plis légers flotter au loin son voile !
Je me disais : Est-ce elle ? est-ce un ange des nuits ?

— Oh bien !... Asseyez-moi sous l'amandier sauvage ,
Où ses derniers baisers n'eurent point de retour !...
Les rayons du soleil glissent sur le feuillage ,
Et j'aime tant à voir le coucher d'un beau jour !

Là-bas à l'horizon le pâle jour qui tombe
En souriant encor s'arrête sur le seuil ;
Comme un jeune malade incliné vers la tombe ,
Et qui sourit encore à ses amis en deuil.

De ces timides fleurs quel parfum s'évapore !
Leur sein demi-fermé commence à s'entr'ouvrir.
Ce soir leur douce odeur est bien plus douce encore !..
Ou, l'air est-il plus doux pour qui se sent mourir ?

Ne pleurez pas, Amis, ou cachez-moi vos larmes !
Repassez avec moi les biens que j'ai connus ;
Ces plaisirs, ces douceurs, parfums remplis de charmes ;
Souvenirs ravissants, et que j'ai retenus !

Que j'aime les pensers, seuls restes d'un autre âge !...
Le passé laisse au cœur un souvenir chéri !
Il fuit comme l'oiseau gagnant une autre plage,
Dont l'ombre flotte encor sur un gazon flétri !

Pâle un peu, revêtu d'une forme angélique,
Le rêve gracieux de mes premiers beaux ans
A passé devant moi, triste et mélancolique,
Murmurant à mon cœur des souvenirs touchants.

— Mais, un léger rayon de la lune argentée
Jusqu'à moi s'est glissé dans les rameaux des bois ;
N'est-ce pas son regard ?... Sous la feuille agitée
Ce soupir faible et doux, oh ! n'est-ce pas sa voix ?

C'est elle ! ah ! qu'elle est pâle ! et pourtant qu'elle est belle !
Sans l'agiter, sa voix s'échappe de son sein ;
Sa lèvre est immobile, et, fixe, sa prunelle
Ne lance sans éclat qu'un regard incertain.

Elle parle tout bas de céleste patrie
Où, pour toujours unis, on goûte les vrais biens !
De vos bras où bientôt va s'endormir ma vie,
O mes Amis, j'irai m'éveiller dans les siens !

Vous viendrez vers ma tombe errer à la nuit sombre ;
Les pleurs s'échapperont de vos yeux égarés ;
Et la brise du soir que vous croirez mon ombre,
Portera jusqu'à moi vos accents adorés.....



UNE HEURE A NAZARETH,

OU

LA FÊTE DE MARIE [1],

IDYLLE SACRÉE

Qui a remporté le Prix;

Par M. Firmin JAFFUS, Licencié ès lettres,
de Limoux (Aude).

Et multi in nativitate ejus gaudebunt. — S. Luc.

I.

L'été mourait; les feux d'un soleil attiédi
Mûrissaient le nectar des vignes d'Engaddi;
Les jours naissaient plus doux, précurseurs de l'automne.
Sur un tapis orné de splendides couleurs,
Les champs Galiléens, mêlant les fruits aux fleurs,
Étalaient leur riche couronne.

Comme un nid que l'oiseau suspend dans un bosquet,
Les myrtes, les palmiers, magnifique bouquet,
Entouraient Nazareth de parfums et d'ombrage.
Au milieu des sanglots des peuples expirants,
Ville heureuse, cachée au regard des tyrans,
De Rome elle bravait l'outrage.

(1) L'Église célèbre, le 8 septembre, la Nativité de la sainte Vierge.

Asile de la paix ! image de l'Eden !
Là, sous un humble toit, près d'un riant jardin,
Une famille obscure aime, console et prie.
Qui pourrait en ces lieux t'alarmer, ô César !
Une pauvre chaumière, un enfant, un vieillard,
Une femme ayant nom Marie ?....

Et, cependant, le Ciel est là ! — Ce faible enfant,
C'est le Verbe incarné, le Fils du Dieu vivant.
Ce vieillard, de Jacob éclipsera la gloire.
Cette femme, à ses pieds verra les nations;
Dans des siècles sans fin, les générations
Rediront sa divine histoire....

II.

Et le temps ramenait l'anniversaire heureux
De ce jour qu'Isaïe annonçait aux Hébreux,
Où naquit en Juda la Vierge immaculée :
Ame pure, échappée au crime originel,
Héritière des rois, fille de l'Éternel,
Au trône du monde appelée.

L'Aurore souriait en répandant des pleurs ;
Et la mère du Christ allait, parmi les fleurs,
Bénir celui dont l'œil a lancé la lumière.
Et les vents étouffaient leurs murmures plaintifs ;
Les oiseaux se taisaient, et les cieux attentifs
Ecoutaient la sainte prière ;

Quand deux enfants, pareils à deux anges jumeaux,
D'un sycomore antique écartant les rameaux,
Accoururent, joyeux, dans les bras de Marie.
Du jour tant désiré le retour annuel
Réunissait Jésus, céleste Emmanuel,
Et Jean, le fils de Zacharie.

Oui, moins touchante était la voix de Gabriel,
Moins pure est la rosée et moins doux est le miel
Que les vœux innocents de leur bouche naïve.
Jean à la Vierge aimée offrit son bel agneau;
Jésus un nid de mousse où, près d'un jeune oiseau,
Veillait une mère craintive.

Marie !... Oh ! saints transports ! chastes ravissements !
Ses baisers maternels, ses longs embrassements,
Enfants, tel fut le prix de vos pieux hommages.
Et des larmes pourtant s'échappaient de ses yeux;
Et son regard montait, attristé, vers les cieux,
Repoussant d'affreuses images.....

Sa pensée avait lu dans l'avenir obscur.
Jésus, elle voyait, hélas ! ton front si pur,
D'épines couronné sur une croix rougie.
Elle voyait, ô Jean! ta tête aux blonds cheveux,
Salaire qu'un Roi donne à d'impudiques feux,
Rouler au milieu d'une orgie !....

Mais le soleil brillait à l'horizon lointain.
Dans les airs embaumés les brises du matin
Jetaient des sons confus, indécise harmonie.
Et les anges glissaient sur les rayons naissants ;
Et, parmi les soupirs des palmiers frémissants,
Chantaient l'auguste litanie :

III.

Salut, Étoile du matin,
Vase choisi, Rose mystique,
Colombe des bords du Jourdain,
Chaste Epouse du saint cantique ;
Arche nouvelle, Maison d'or,
Tour que protégent nos phalanges ;
De justice immense Trésor,
Porte du ciel, Reine des anges !

Alma d'où naît Emmanuel (1),
Beau lis qui dans l'ombre se cache ;
Temple où repose l'Eternel,
Espoir du monde, Ève sans tache ;
Tendre Rachel, noble Judith,
Terreur de l'infernal abîme ;
Rameau de Jessé tant prédit,
De l'Homme-Dieu Mère sublime !

(1) *Alma* est un mot hébreu qui signifie *vierge*. C'est sous ce nom qu'Isaïe désigne la Mère du Rédempteur. « Voilà qu'Alma concevra, » et elle enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel. »

A toi l'encens, à toi les fleurs,
A toi l'empire, Vierge sainte !
Mais, hélas ! à toi les douleurs,
A toi le calice d'absinthe !
Pour te fêter en ce séjour,
Nous avons quitté la patrie.
Au ciel nous fêterons, un jour,
Ta gloire immortelle, ô Marie !....

Salut, Étoile du matin,
Vase choisi, Rose mystique,
Colombe des bords du Jourdain,
Chaste Épouse du saint cantique;
Arche nouvelle, Maison d'or,
Tour que protégent nos phalanges;
De justice immense Trésor,
Porte du ciel, Reine des anges !

IV.

C'est ainsi que chantaient les séraphiques voix;
Les Echos réveillés sur les eaux, dans les bois,
Murmuraient l'Hymne tendre avec sa plainte amère.
Jean et l'agneau jouaient sous les feuillages verts;
Et Jésus, de la main montrant les cieux ouverts,
Disait : « Ne pleurez point, ma mère ! »



L'ENFANCE,

IDYLLE

Qui a concouru pour le Prix.

Mens blanda in corpore blando.

Oh ! qu'elle s'est vite effeuillée
Mon enfance toute émaillée
D'amour, de rêves et de fleurs ;
Ma belle enfance, pur mirage
De rayons vermeils dans l'orage,
De frais sourires dans les pleurs !....

Qui me dira si l'hirondelle
Revient tous les ans, plus fidèle,
A mon vieux toit abandonné,
Et si des sapins on voit l'ombre
Etendre encore un rideau sombre
Sur la montagne où je suis né ?...

Qui me rendra l'humble village,
Où le soleil dans le feuillage
Se joue en lumineux réseaux ;
Et l'âge heureux, où l'on implore
Le mois riant qui fait éclore
Les roses et les nids d'oiseaux ?

Le Printemps emplit ses corbeilles
Pour les enfants et les abeilles ;
Qui, tour-à-tour, joyeux essaims,
Se dispersent dans les prairies,
Où toutes les tiges fleuries
S'inclinent sous leurs doux larcins.

C'est au printemps que je m'élance
Dans les verts sentiers en silence,
Où ma main furtive se plaît
A dérober aux tourterelles
Leurs œufs si transparents, si frêles,
Dont je compose un chapelet.

Puis à ma sœur qui, déjà grande,
Ne peut imaginer d'offrande
Plus méritoire à déposer
Au cou de sa vieille Madone ;
Mon beau chapelet, je le donne
Pour une fleur, pour un baiser.

Ma sœur est si bonne et si douce !
Lorsque dans leur berceau de mousse
J'ai surpris deux bouvreuils plaintifs ;
De ses soyeuses tresses blondes ,
Je lui demande quelques ondes
Pour la rançon de mes captifs.

Tremblante comme une gazelle ,
Elle voit dans l'or qui ruisselle
Ma main habile à cet affront ,
Choisir une tresse arrosée
Des doux parfums de la rosée ,
Qui nous met ses perles au front.

Je n'ai pas besoin de vous dire
Qu'il n'est qu'une voix pour maudire
Mes goûts malfaisants et pervers ;
Que le voisin est ma victime ,
Que son verger me doit la dîme
De ses plus beaux fruits encor verts.

Mais , en éludant sa poursuite ,
Que je rencontre dans ma fuite
Un vieil aveugle au coin du bois ;
De son guide la main tendue
Reçoit l'aumône inattendue
De mes épargnes d'un grand mois.

L'enfant prodigue est sans excuse
Près de sa mère qui l'accuse;
Bonne mère, elle a dans mes yeux!
Lu mon secret, et sa tendresse
Ne trouve plus qu'une caresse
Pour me punir d'un tort pieux.

Trop heureux l'enfant dont la vie
S'écoule ainsi, sans autre envie,
Que de poursuivre dans les prés
Les papillons, ces fleurs vivantes,
Ces émeraudes éclatantes,
Dont il les voit tout diaprés!

Mais plus heureux ceux-là peut-être,
Qui rentrent au ciel sans connaître
La terre où Dieu les exilait;
Ceux qui dans cette vie amère,
N'ont pris qu'un baiser de leur mère,
Et quelques gouttes de son lait!.....



LES FILLES DE CHARLEMAGNE[1],

BALLADE

Présentée au Concours ;

Par M. Louis DUREAU, de Narbonne,
Etudiant en Droit.

Il s'arrêta longtemps à contempler leurs jeux ;
Puis reprenant sa route et les suivant des yeux,
Dit : « Baisez, baisez-vous, colombes innocentes ;
» Vos cœurs sont doux et purs, et vos voix caressantes.

André Chénier.

L'air était doux et plein de senteurs enivrantes ;
Leurs beaux corps se jouaient sur les eaux transparentes,
Comme des nénuphars que balance un vent pur ;
A les voir, en riant dresser leurs fronts humides,
On eût dit un essaim de blanches Néréides
Sortant de leur grotte d'azur.

(1) Les quatre filles de Charlemagne étaient, Rosamonde, Emma, Berthe et Rotrude ; l'une d'elles, Emma, était amoureuse d'Eginhard, qui, ayant accompagné Charlemagne à Rome, en avait rapporté quelques ouvrages d'Ovide, de Properce, d'Horace et de Tibulle ; l'on peut donc sans invraisemblance lui prêter le chant d'amour de la Ballade.

Mais ayant savouré le bain tiède et folâtre,
Elles vinrent s'asseoir sur les degrés d'albâtre,
Dont le cercle brillant entoure le bassin (1);
Et comme des oiseaux se cachent sous les saules,
Sous leurs cheveux épars se voilaient leurs épaules,
Se voilait l'éclat de leur sein.

Elles se plaisaient là, jeunes, aimantes, belles,
A conter les secrets de leurs amours fidèles;
Que de propos naïfs ! que de soupirs sans art !
« Mes sœurs, disait Emma, de bonheur rougissante,
» Eginhard fit hier des vers à son amante,
» Ecoutez les vers d'Eginhard. »

NUIT D'ÉTÉ

« Sur le fleuve, aux ondes limpides,
A la ceinture de roseaux,
Je vois, ainsi que des oiseaux,
Glisser des nacelles rapides.

» Au pâle et tremblant demi-jour
Que versent les faibles étoiles,
J'écoute et j'entends sous les voiles
Des soupirs, des hymnes d'amour.

(1) Le bassin dont il est parlé dans cette pièce est mentionné par Alcuin, et faisait partie du palais de Charlemagne à Aix-la-Chapelle : « Il en jaillissait, dit M. de Marchangy, des gerbes d'une onde » échauffée en de secrets canaux, et cent personnes pouvaient y » goûter à la fois le plaisir du bain et nager ensemble sans s'approcher. » Au-dessus de ce lac artificiel, une voûte élégante faisait rayonner le » jour par un grand nombre d'étroites ouvertures et semblait ré- » pandre une pluie d'étoiles sur ces flots. »

» Aux genoux de sa belle amante,
Et dénouant ses blonds cheveux,
J'entends un amant gracieux
Disant d'une voix caressante :

« Vole sur les flots assouplis,
» Brise fraîche, brise embaumée ;
» Viens caresser ma bien-aimée,
» Toi qui te plais au sein des lis.

» Blanches colombes de la rive,
» Abandonnez vos nids si doux ;
» Chantez, chantez et suivez-nous
» Dans notre course fugitive.

» Penchez vos flexibles rameaux,
» Saules, ébéniers, chèvrefeuille ;
» Et versez vos fleurs et vos feuilles,
» Pluie odorante, sur les eaux.

» Nuit d'amour, aux vagues murmures,
» Nuit sereine, aux molles lueurs,
» En donnant la rosée aux fleurs,
» Donne l'espoir aux âmes pures.

» Et toi, sur les flots assouplis,
» Vole, vole, brise embaumée ;
» Viens caresser ma bien-aimée,
» Toi qui te plais au sein des lis.

» Mais lève ton front qui s'incline,
» Vierge, sur ton sein agité.
» Contemple l'éclat velouté
» Dont la nuit revêt la colline.

» Vois-tu ces deux cygnes, là-bas ?
» Traçant un rapide sillage,
» Ils vont, sous un paisible ombrage
» Abriter leurs joyeux ébats.

» Ecoute... au loin, dans la prairie,
» L'oiseau, sous les rameaux naissants,
» Module d'amoureux accents
» Près de sa compagne chérie.

» Et toi, sur les flots assouplis,
» Vole toujours, brise embaumée ;
» Caresse encor ma bien-aimée,
» Toi qui te plais au sein des lis.

» Seigneur, vous qui fîtes éclore
» Dans mon cœur le pudique amour,
» Mon cœur vous bénit tour à tour,
» Quand vient la nuit, quand vient l'aurore.

» Comme le parfum de la fleur,
» Don du soleil qui la colore,
» Remonte quand il s'évapore,
» Mon amour monte à vous, Seigneur ! »

» Il disait ; mais bien loin des saules
Son esquif léger s'enfuyait ;
Et l'écho seul me renvoyait
Vaguement ces douces paroles :

» Vole sur les flots assouplis,
Brise fraîche, brise embaumée ;
Viens caresser ma bien-aimée,
Toi qui te plais au sein des lis. »

La voix d'Emma tremblait ; ses paupières baissées
Voilèrent le miroir de ses tendres pensées :
Et ses sœurs partageaient son doux ravissement ;
Et, mêlant à l'envi leur joie et leurs caresses,
Ces royales Beautés, ces naïves Princesses
S'enlaçaient en groupe charmant.

Et puis ?... — L'air était plein de senteurs enivrantes ;
Leurs beaux corps se jouaient sur les eaux transparentes,
Comme des nénuphars que balance un vent pur ;
A les voir, en riant dresser leurs fronts humides,
On eût dit un essaim de blanches Néréides
Sortant de leur grotte d'azur.



MAB,

OU

LA REINE DES SONGES,

BALLADE

Présentée au Concours,

Par M. WAINS-DESFONTAINES, Régent
au Collége de Villeneuve-sur-Lot.

« Mab ! — la messagère
» Fluette et légère. »
Em. Deschamps.

I.

Il est, ô mes Enfants ! des êtres invisibles,
Hôtes aériens, Esprits mystérieux,
Qui, lorsque le jour meurt, au sein des nuits paisibles,
Aiment à se jouer dans l'espace des cieux ;
Amis de l'homme, on dit qu'au doux bruit de leurs ailes,
Ils viennent endormir nos souffrances mortelles ;
— Qu'à l'heure où le sommeil nous verse ses pavots,
Ils répandent sur nous les songes les plus beaux ;

— Que leur reine a nom Mab ; et puis, que cette reine
De son beau char de nacre aime aussi quelquefois
A descendre, et puis, seule, au bord d'une fontaine,
Assise sur la mousse ou bien au fond des bois,
A livrer aux échos les charmes de sa voix.
— On le dit, et pourtant nul mortel ne l'a vue ;
Mais, en retour, sa voix nous est, à tous, connue ;
Moi-même, — enfant alors, — un soir ! je l'entendis...
— C'était un soir de mai !.. . — Les zéphyrs endormis
Sommeillaient dans les fleurs ; la feuille printanière
A peine soupirait sous la brise légère ;
Tout dormait sur la terre, — au ciel tout se taisait.
Or, voici, mes Amis ! ce que la voix disait :

II.

« Nuit ! prends ta robe d'étoiles ;
» — Que tes voiles
» Resplendissent de clartés !
» Voix du ciel et de la terre,
» Faites taire
» Vos doux soupirs... — Ecoutez !

» Je suis la reine des Songes ;
» Mab ! — dont les riants mensonges
» Des mortels sèchent les pleurs ;
» Et répandent dans leur âme
» Le dictame
» Qui soulage les douleurs.
» — Aussi, lorsque la nuit sombre,
» De son ombre

» Vient envelopper les cieux,
» — Pour consoler la souffrance,
» Je m'élance
» Sur mon char mystérieux.....

» Du jeune enfant qui sommeille
» Parmi les fleurs, où l'abeille
» Le prendrait pour une fleur,
» — Si, par hasard, quelqu'alarme
» D'une larme
» Vient attrister le bonheur;
» — De mon aile enchanteresse
» Je caresse
» Son front, et, pour l'apaiser,
» Je prends les traits de sa mère,
» Qui, légère,
» Lui sourit dans un baiser....

» — Nuit! prends ta robe d'étoiles;
» — Que tes voiles
» Resplendissent de clartés!
» Voix du ciel et de la terre,
» Faites taire
» Vos doux soupirs... — Ecoutez!

» A l'épouse inconsolable,
» Que la mort inexorable
» D'un tendre époux sépara,
» J'offre, dans un doux mirage,
» Le visage
» De celui qu'elle adora...;

» — Puis au proscrit, — sur la terre
» Etrangère,
» Regrettant le sol natal,
» Je parle de la patrie
» Si chérie,
» D'où l'exile un sort fatal!

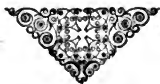
» Vous tous qui, dans cette vie,
» Souffrez... — Je suis votre amie...
» — Riches, — pauvres, — jeunes, — vieux,
» Mortels, lorsque la nuit sombre
» De son ombre
» Vient envelopper les cieux,
» — Reine des riants mensonges,
» Mes doux songes
» Dans vos yeux sèchent les pleurs;
» Et répandent dans votre âme
» Le dictame
» Qui soulage les douleurs!

» — Nuit! prends ta robe d'étoiles,
» — Que tes voiles
» Resplendissent de clartés!
» — Voix du ciel et de la terre,
» Faites taire
» Vos doux soupirs... — Ecoutez!...

III.

La voix disait toujours, et mon âme bercée
Par ce chant doux et pur, s'assoupit mollement;
Et puis un songe d'or caressa ma pensée :

— Les étoiles dansaient dans le bleu firmament ;
Couché dans un jardin , sous un berceau de roses ,
Je rêvais qu'un bel Ange , assis à mes côtés ,
Effeuillait sur mon front leurs pétales mi-closes.
— Oh ! que j'étais heureux dans ces lieux enchantés ! !
Tout à coup, je sentis la bouche parfumée
De l'Ange qui semblait sourire à mon sommeil...
Je m'éveillai..... C'était ma mère bien-aimée,
Ma mère qui venait, sur ma couche embaumée,
Me donner, en riant, le baiser du réveil ! !



L'ODALISQUE CHRÉTIENNE,

HYMNE A LA VIERGE

Présentée au Concours;

Par M. Louis DUREAU, de Narbonne,
Étudiant en Droit.

In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda.
Malach. Prophet. c. 1, ℣. 11.

Voici l'heure où liant sa gerbe blonde et mûre,
Ruth revenait des champs avec les moissonneurs;
Où Rebecca versait aux troupeaux une eau pure;
Où de Tobie absent, la mère qui murmure,
Montait sur les hauteurs....

C'est l'heure où, s'enfuyant dans une allée ombreuse
De sycomores verts et d'aloès en fleurs,
Une Odalisque vint, solitaire et pieuse,
Tandis qu'au loin tournait la danse gracieuse,
Soupirer ses malheurs :

« O Marie ! ô sainte Madone
Dont le cœur jamais n'abandonne
Ceux qui pleurent à vos genoux,
Je suis faible, je suis captive,
Ma voix est mourante et plaintive :
Vierge, m'abandonnerez-vous ?

» Des forbans m'ont prise à ma mère,
Et sous la croix du cimetière
A peine on descendait ma sœur...
Que ne suis-je morte comme elle !
Nul ne dirait que je suis belle,
Et d'autres mots qui me font peur.

» Vierge, rendez-moi ma patrie,
Rendez-moi ma douce Italie,
Beaux lieux où, dans de saints transports,
J'aimais tant tresser des guirlandes,
A votre amour simples offrandes,
Oh ! j'étais trop heureuse alors !...

» Sans doute aussi dans l'esclavage,
Sur les bords d'un lointain rivage,
Pleuraient les filles d'Israël ;
Mais leur tristesse avait des charmes,
Elles pouvaient verser leurs larmes,
Vierge, dans le sein maternel !

» Et moi, je suis seule, et ma mère
Gémit sous son toit solitaire,
Hélas ! et ses cheveux sont blancs ;
Sa démarche est pénible et lente ;
De sa vieillesse chancelante
J'aurais guidé les pas tremblants...

» O Marie ! ô sainte Madone
Dont le cœur jamais n'abandonne
Ceux qui pleurent à vos genoux,
Je suis faible, je suis captive,
Ma voix est mourante et plaintive :
Vierge, m'abandonnerez-vous ?...

» Ils m'ont dit : « Sous les frais platanes,
» O Perle des jeunes Sultanes,
» T'attendent les bains parfumés ;
» Au lieu de guirlandes fleuries,
» Des guirlandes de pierreries
» Luiront à tes regards charmés !

» A toi les longs voiles de gaze
» Aux plis émaillés de topaze ;
» A toi, Reine, au superbe port,
» Le velours ondoyant du trône,
» Le cercle d'or d'une couronne... »
Je leur ai dit : « — A moi, la mort !

» A moi, la palme du martyre,
A moi, l'ineffable sourire,
Qui les accueillait dans les cieux,
Lorsque, de ce globe de fange,
Les Martyrs sur des ailes d'ange,
S'envolaient, le front radieux....

» Mais ils ont ri de mes paroles,
Et dit, en ornant mes épaules
De tissus aux riches couleurs :
« Le poignard respecte la rose... »
Et sur la couche où je repose
Ils ont effeuillé plus de fleurs !

» O Marie ! ô sainte Madone
Dont le cœur jamais n'abandonne
Ceux qui pleurent à vos genoux,
Je suis belle, je suis captive,
Ma voix est mourante et plaintive :
Vierge, m'abandonnerez-vous ?.... »

Elle dit : Comme un son de lyre Eolienne
Sa plainte harmonieuse a caressé les airs :
Sèche tes pleurs, souris, ô jeune Italienne,
Marie entend tes vœux : de la Cité chrétienne
Un Prêtre est accouru qui va briser tes fers (1) !

(1) Le sujet de ce petit Poëme est historique : l'auteur a eu en vue cette personne étonnante (Aïfa), que M. l'Evêque Dupuch, à son arrivée de Rome, a eu le bonheur de rendre à la liberté et à la religion.

LE MOIS DE MARIE,

SONNET

Qui a remporté le Prix;

PAR M. ALEXANDRE-EMILE LEFRANC, de Mantes (Seine-et-Oise), Homme de lettres.

Douce fleur des jardins du ciel.
TORQUETY.

Voici le mois des Fleurs et le mois de Marie :
L'un aux champs de la terre et l'autre aux champs du ciel ;
Tous deux ont des parfums qui distillent le miel
A la lèvre qui chante, à la lèvre qui prie.

Pour que le miel te vienne en la saison fleurie,
Prie et chante, ô ma lèvre ! et, comme Gabriel,
Disons : « Rose mystique, éclose en Israël,
» Salut, et béni soit le sol qui t'a nourrie.

» Laisse de ta corolle épancher sur mes vers
» Un peu de tes parfums aux Poëtes si chers,
» Ces parfums de la Foi que le vulgaire ignore :

» Donne encore à mes vers un peu de tes couleurs ;
» Et qu'on dise pour eux aux murs chéris d'Isaure :
» Le doux mois de Marie est le doux mois des Fleurs. »



DISCOURS

Qui a obtenu une Violette réservée ;

Par M. Auguste ALBERT fils, de Toulouse,
Avocat ;

SUR CETTE QUESTION PROPOSÉE PAR L'ACADÉMIE :

QUELLE A ÉTÉ L'INFLUENCE DES CROISADES SUR LA LITTÉRATURE PROVENÇALE (1), ET SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE ?

C'est de l'Orient que nous vient la lumière.

Étudier le développement progressif de l'intelligence sur le globe, ses travaux et ses conquêtes ; demander compte aux œuvres de la raison des faits matériels dont elle offre le reflet et souvent la lumière ; embrasser d'un coup d'œil l'admirable carrière où rayonnent des âges si brillants, où se pressent tant de noms illustres : c'est entreprendre l'histoire la plus merveilleuse et le monument le plus magnifique que l'homme puisse consacrer à la gloire des lettres, à sa propre grandeur, à la moralité des nations. Cette généalogie de l'esprit humain, impérissable à jamais sous les mille vicissitudes et les transformations successives qui le régénèrent, nous apparaît comme une sublime épopée, où tous les peuples, apportant leur tribut, sont

(1) Par les mots *Littérature provençale*, l'on doit entendre la *Littérature des provinces du Midi de la France*.

venus accomplir une pensée divine. Dans cet échange perpétuel d'idées, qui depuis quatre mille ans sert à l'éducation intellectuelle de l'humanité, chaque race a communiqué son génie aux races voisines ou lointaines, amies ou ennemies; partout et à toutes les époques, les lettres portent l'empreinte d'une filiation étrangère. Si nous remontons l'échelle lumineuse qui, d'intelligence en intelligence, s'élève jusqu'à Dieu, nous découvrons la pensée littéraire, à travers les ombres mystérieuses qui voilent la splendeur de ses origines, naissant près de l'aurore, au berceau même de la civilisation. Sur la terre de prodiges, dont le poids accumulé des empires éteints fatigue le sol, l'homme reçut et la vie et le dépôt immortel du savoir. Éclairée la première, l'Inde prêta ses clartés à la Grèce; et les disciples ingénieux ne tardèrent pas à surpasser leurs maîtres. Rome, en subjuguant l'Hellénie, hérita des dépouilles des vaincus, pour transformer à son tour les destins littéraires du monde policé.

L'immuable Asie, mère des beaux-arts aux jours primitifs de la nature, a conservé la tradition de ses antiques influences. On dirait qu'elle garde sur la cime de ses monts inaccessibles, cette arche sainte d'alliance entre les temps anciens et les nouveaux. A l'époque la plus héroïque du moyen âge, elle aidait puissamment à donner l'impulsion au monde des idées, dans ce grand mouvement qui, durant deux siècles, plaça l'Occident et l'Orient en face l'un de l'autre, et qui fut, aussi bien que la Croisade du glaive, la Croisade de la science. De là, comme de son sanctuaire, s'est envolée l'étincelle sacrée qui éveilla le génie moderne, quand l'Europe découvrit au soleil l'hémisphère qu'avait obscurci la longue nuit des invasions barbares. Ce jour une fois levé, l'esprit humain se remit en marche; et, fort d'un repos de plusieurs siècles, il prit

un nouvel essor vers de nouveaux triomphes. C'est de la seconde moisson, plus riche encore que la première, que nous sommes appelés à recueillir les trésors.

Féconde même dans ses ruines, la vieille langue du peuple-roi, dont la décadence avait amené les ténèbres du moyen âge, enfanta les langues de l'Europe moderne, lorsque déjà les débris du colosse romain en avaient fondé les monarchies. Les Gaules venaient de modifier leur existence sociale : elles devaient modifier aussi leur langage; il suit toujours la fortune des états. Il fallait à la multitude, pour exprimer la rudesse et la vivacité de ses passions, un idiome plus simple que les périodes savantes et les ornements elliptiques de Rome ancienne. De cette latinité diversement corrompue, et différemment mêlée aux parlers indigènes, à quelques mots de la conquête, il se forma bientôt dans chaque province un jargon particulier, qui fut la phrase usuelle, la parole du peuple, jusqu'à ce que tous ces idiomes rustiques vinssent à la longue se fondre et se régulariser dans une double syntaxe. La Gaule se partagea alors en deux langues empreintes d'un caractère aussi distinct que si la mer eût roulé entre elles : elle fut par ses littératures, comme par ses mœurs, française jusqu'à la Loire, provençale au delà de ce fleuve.

Cependant le latin avait trouvé un asile au sein de l'Eglise : il s'y épurait en cessant d'être vulgaire; et, pour consolation, quand il perdait l'empire, il gagnait en pureté ce qui lui manquait en étendue. Aussi menaçait-il, malgré sa défaite, de prolonger l'enfance des langues nationales, peut-être même de les étouffer au berceau. Leurs laborieux commencements et leurs faibles ébauches attestent l'inégalité de cette lutte : indécises dans l'expression, flottantes dans les formes, ces langues sont l'image fidèle de la société gauloise, gravitant de son côté avec lenteur vers l'unité politique.

Mais un siècle d'ébranlements si féconds que sa mission a été de tout renouveler, un siècle à la faveur duquel chevalerie, croisades, communes, lettres, architecture, semblent, par un accord secret, sortir à la fois du chaos, composa enfin du mélange de tant d'éléments divers, un tout uniforme, plein de vie, de force et d'éclat. L'école française, arrivant ainsi à l'unité précieuse d'idées, se divise en deux branches dont les racines se confondent, et qui eurent néanmoins à part leur croissance, leurs progrès, leur déclin. Les Croisades éclatèrent au moment incomparable de ce réveil de la pensée, après le sommeil léthargique que Charlemagne n'interrompit qu'un jour. Elles ne venaient pas opérer seulement une révolution politique et religieuse : la Providence, renfermant d'immenses effets dans une seule cause, les destinait encore à signaler une ère importante dans l'histoire de l'entendement humain. Si le bienfait d'une renaissance préparée par le travail des âges antérieurs, ne leur est pas dû en entier, il est juste de leur faire honneur d'une partie de cette gloire : elles en furent au moins la cause occasionnelle la plus efficace et l'auxiliaire le plus puissant, en donnant le signal d'une grande migration des sciences, en accélérant vers l'Europe le retour des lumières profanes. Eh ! ne serait-ce point un phénomène inouï, qu'un drame aussi poétique, dont les luttes longues, vives et variées eurent pour théâtre l'Asie Mineure, la Grèce, l'Egypte, les lieux de la terre les plus célèbres, où se sont rencontrées cent nations différentes d'origine, de mœurs et de langage, qu'un pareil événement se fût accompli sans jeter son nom à la postérité par la voix des Muses, ne laissant derrière lui que des ruines et des sépulcres ? Comment la pensée resterait-elle inerte, tandis que rien autour d'elle ne résiste à ce feu créateur ? Une société nouvelle ne ressuscite pas, sans agiter d'une manière quelcon-

que les imaginations humaines. L'enthousiasme de la religion, le besoin de liberté, le culte de l'honneur, l'amour de la patrie, ces nobles sentiments qui soulèvent en masse les générations, parce qu'ils reposent sur la foi, doivent exercer leur influence sur le monde moral.

Interrogeons la France du moyen âge, où ces révolutions eurent le plus de retentissement : elle nous dira que ses littératures puisèrent leurs natives inspirations aux sources ouvertes par la Croisade, qu'elles se sont nourries de l'ardeur de ses croyances, et qu'elles ont longtemps vécu sous le charme de ses souvenirs. Cherchons à déterminer quelles furent pour notre patrie la limite des emprunts et la mesure du génie original. Il sera touchant d'assister à la solennelle entrevue de deux civilisations, et de les voir admirer, l'une presque éteinte et pourtant belle encore, la verte vigueur de celle qui lui succède; l'autre, née de la veille et un peu sauvage, la languissante grâce de celle qui l'a devancée. Dans l'ordre de ces recherches, la France du Midi se présente d'abord à notre attention : la primauté lui appartient et par droit de génie et par droit d'ancienneté. Sa langue, fille aînée du latin, créa la plus illustre des langues romanes (1), le bel idiome français, source de tant de chefs-d'œuvre : sa poésie, trop longtemps ignorée, est le premier organe de la civilisation moderne. Assise pendant deux cents ans sur le trône du savoir, notre Provence, nation souveraine et modèle des peuples, peut se glorifier de n'avoir jamais laissé le flambeau de l'intelligence briller entre ses mains inutilement pour l'humanité. Pourquoi faut-il déplorer que la lit-

(1) « Ce lui est de l'honneur d'estre comme le cep d'où s'est provignée ceste belle langue françoise. » — Estienne Pasquier, Recherches sur la France, liv. III, ch. IV.

térature provençale ait caché plus de trésors qu'elle ne nous en a livré ! Ces pertes sont irréparables sans doute ; mais les pages échappées au néant, suffiront à sa renommée, et sa part sera assez belle, ses titres assez nombreux, pour que ses enfants la célèbrent avec toute la joie de l'orgueil national. Puisse encore cette faible, trop faible esquisse, s'en inspirer comme un écho lointain, comme un prélude des plus harmonieux concerts !

I.

A la naissance des Croisades, la Provence resplendit seule en Occident d'une auréole de civilisation. Les populations méridionales ont reçu en partage un esprit mobile et ardent : sous le beau ciel de l'Occitanie, le génie poétique semble un présent de la nature. Le voisinage de l'Espagne et l'exemple des Arabes contribuèrent d'ailleurs à fortifier cet instinct. Les sectateurs de l'Islam n'avaient pas fui si vite devant les armées des Ducs d'Aquitaine, qu'ils n'eussent laissé tomber au pouvoir des vainqueurs les secrets du plus noble des arts, que les fondateurs de l'Alhambra et les califes de Cordoue cultivaient avec talent au sein de leurs écoles. Toutefois, l'enfance d'une langue qui venait d'éclore, trahissait les prémices de la Muse romane ; et la défaveur que subit l'emploi de l'idiome vulgaire, tant qu'on le crut destiné à passer, empêchait ses essais de se produire ouvertement. Aussi les premiers Poëtes confièrent-ils surtout leurs vers à la mémoire et à la tradition, qui plus d'une fois leur furent infidèles. C'étaient de pieuses hagiographies (car l'esprit religieux est partout la première inspiration des lettres), des fictions romanesques, quelques fables héroïques, dont la lutte des Chrétiens et des Maures sur la frontière des Pyrénées, fournissait

le thème favori (1) : les jongleurs ambulants ; ces rhapsodes du moyen âge, allaient de ville en ville et de castel en castel, charmer, par le récit ou le chant des légendes populaires, les loisirs de nos bons aïeux.

Mais l'uniformité inhérente aux mœurs féodales, pénétrant les productions de l'intelligence, captivait son génie, et privait d'étendue la sphère poétique. Au dixième siècle, la société s'était ensevelie vivante, comme dans un silencieux obituaire, entre la pierre et le fer des châteaux : elle vivait et mourait à l'ombre des donjons et des monastères. Les glorieuses expéditions de Palestine vinrent tout à la fois rompre cette molle oisiveté, entraîner les générations loin du clocher natal, les retremper dans une existence plus active, reculer les horizons de la vie, et par cela même élargir le cercle étroit de leurs pensées.

Ce n'était point une nouveauté pour le Midi que de voir deux religions se prendre corps à corps, deux races d'hommes se ranger en bataille sous la croix et l'étendard du Prophète, au nom du Christ et de Mahomet. Le mouvement des Croisades y fut général et profond. La puissante maison de Toulouse ouvrit et ferma la carrière où ses Comtes se sont acquis, par leur valeur héréditaire, un renom immortel. Raymond de Saint-Gilles renonça le premier aux magnifiques aleuds de ses ancêtres, pour se fixer en Syrie. Trois de ses successeurs (2), préférant comme lui aux rives occitaniques, à la plus belle moitié de la France, les campagnes stériles qui ont bu le sang du Sauveur, firent revivre, sur le trône chrétien des Comtes de Tripoli, les exploits et les sacrifices de ce héros magnanime. Au dé-

(1) Il ne nous reste que trois documents des légendes provençales, antérieurs à la période des Troubadours.

(2) Pons, le conquérant de Tyr ; son fils, Raymond I.er, assassiné par les émissaires du Vieux de la Montagne ; et Raymond II, vainqueur d'abord de Noureddin en bataille rangée.

clin de la nationalité méridionale, leur unique héritière, oublieuse de tant de malheurs, montra qu'il était indigne d'une pieuse princesse d'être lasse des fatigues de ses pères; Jeanne accepta leurs affections avec une persévérance héroïque (1). Pendant tout le cours de ces mémorables luttes, le cri d'armes, parti du cœur de la Langue d'Oc, de Clermont d'Auvergne, où il fut proclamé pour la première fois, retentit jusqu'à la fin du grand moyen âge, avec la même exaltation religieuse et une égale ardeur chevaleresque dans ses nombreux manoirs, qui vont de l'Océan aux Alpes, de la Loire aux Pyrénées. Les terres et les mers sont pleines de l'exil des Barons de Provence : l'on voit cette brave noblesse, l'honneur des familles, couvrir son pays de gloire, l'islamisme de deuil, et porter de nouveau, dans les promenades guerrières du siècle le plus poétique de nos annales et de toutes les histoires peut-être, l'illustration du Midi, jusqu'aux confins de l'Asie Mineure.

Les Chroniques, qui retraçaient ces souvenirs, durent être un des premiers produits du rhythme patriotique. Assez épuré pour recevoir de hautes pensées, mûr pour l'enfantement des grandes choses, il s'était déjà élevé à la dignité de langage écrit; sorti flexible, agréable et abondant d'un idiome né obscurément parmi le peuple, il arrivait dans la littérature, quand la nation arrivait de concert dans l'histoire. Il y eut plusieurs tentatives en provençal pour éterniser sur le vélin les guerriers des Croisades. Tandis que Raymond d'Agiles, dans sa Chronique latine, redit aux clercs érudits les vertus de Saint-Gilles, son maître, un frère d'armes de Raymond IV, moins dédaigneux du jargon rustique que le crédule chapelain, sent le besoin de s'adresser au peuple, et lui décrit, en face des événements, les belles scènes de

(1) M. Marturé, Histoire des Comtes de Toulouse; Castres, 1827.

l'expédition (1). C'est aussi par un récit en vers dans la langue maternelle, qu'un preux chevalier annonce à la foule le fait solennel qui ouvre le douzième siècle, la prise miraculeuse de Jérusalem (2). La poésie est l'histoire originelle des peuples, parce qu'elle consacre mieux leurs triomphes, parce que la cadence et la rime viennent au secours de leur mémoire. Pareil à celui de l'enfant, le berceau des nations est salué de chants et charmé d'harmonie : Dieu, les ancêtres, la gloire présente, rien alors ne s'apprend sans la lyre. Quel aimable conteur devait être le seigneur Guillaume, dont le gentil ramage fut avidement écouté dans les châtellenies d'Aquitaine ! Au retour du désastreux pélerinage d'outre-mer, où il allait chercher des indulgences pour ses aventures passées et de nouvelles aventures, le Comte de Poitiers, ce Poëte royal et le roi des Poëtes de son temps, vaillant et courtois, mais trompeur et volage, dépeint gaîment, en tirades monorimes, les disgrâces de sa traversée, les périls de sa vie en Palestine, et les tempêtes qui l'avaient poursuivi sur la Méditerranée (3). D'autres Poëtes, tenant au peuple par leur origine, aux lettres par leur esprit, écrivirent isolément les incidents les plus mémorables des saintes entreprises. Telle fut la Chronique d'Antioche : les allusions des romanciers nous ont révélé son existence (4) ; le siége y était entremêlé

(1) *La Canso de San Gili*, dont M. du Mège annonce la publication dans ses Additions à l'Histoire de Languedoc.

(2) Il se nommait Grégoire de Béchade, et il était natif du château de Las Tours, en Limousin. Son ouvrage, qu'il mit douze années à composer (1112), ne s'est malheureusement pas retrouvé. Voici en quels termes un contemporain, le Prieur de Vigeois, l'a mentionné dans son intéressante Chronique : « *Maternâ linguâ rhythmo vulgari, ut populus pleniter intelligeret, ingens volumen decenter composuit....* » (*Chronica Gaufredi, Prioris Vosiensis cœnobii.—Ap. Labbe, Biblioth. nov. manuscriptor.*, t. II, p. 296.)

(3) De Rochegude, Parnasse occitanien ; Toulouse, 1819.

(4) M. Fauriel, Origine de l'Epopée chevaleresque du moyen âge ; Revue des Deux-Mondes, année 1832.

de fables et de circonstances merveilleuses, qui offrent plutôt les vives couleurs de la Légende que le ton relevé de l'Histoire. Exceptez, en effet, le poëme bien postérieur des Albigeois au style rapide, animé, fortement marqué des sentiments personnels du narrateur (1), nos récits du vieil âge, simples, naïfs et dévotement superstitieux, annoncent, par une versification inculte et leur barbarie gauloise, l'enfance de l'art : ils laissent beaucoup à désirer au lecteur philosophe, qui compte pour peu de chose les événements, lorsqu'il ne peut se rendre raison de leurs causes. Ce ne sont là d'ailleurs que des fragments épars et des pages purement épisodiques. Il a manqué un Homère chrétien pour en former un chef-d'œuvre qui devienne le legs éternel de l'intelligence humaine, une Iliade. Les acteurs et les témoins de ces prodiges n'en comprirent point le vaste ensemble : impuissants à tracer, d'une manière complète, le tableau des Croisades, ils se rattachèrent à quelques-uns de ses détails infinis. Dante lui-même eût échoué devant cette épopée religieuse, au-dessus de l'imagination des hommes, qui tenait en suspens l'humanité entière. Il n'y avait que Dieu qui pût dignement raconter son œuvre.

Mais notre langue devait-elle produire tous les miracles à la fois ? Son génie, qui se distingue plutôt par le nombre et la richesse que par la logique et la netteté, était en quelque sorte rebelle aux enseignements de l'histoire. La gravité du genre narratif convenait peu à nos Poëtes, plus ingénieux que profonds ; aussi est-il permis de croire qu'il fut celui dont les progrès eurent chez eux le moins de réalité. Une littérature, qu'un

(1) Histoire de la Croisade contre les hérétiques Albigeois, écrite en vers provençaux, par un Poëte contemporain, traduite et publiée par M. Fauriel, 1837.

souffle de chevalerie avait animée, devait se trouver dans d'autres compositions plus en rapport avec le merveilleux des Croisades. Elle reproduisait bien mieux cette vie singulière, conforme aux idées du temps ; elle était l'image fidèle des mœurs romantiques, que tout tendait à développer dans un pays favorisé du ciel. Dépouillée des langes qui avaient emprisonné son enfance, la poésie provençale rejeta de bonne heure ses vêtements purement religieux ; elle se fit contemporaine, et c'est là le trait dominant de sa physionomie littéraire. Les Troubadours parurent. Ces chantres de la galanterie, créateurs d'un nouvel art poétique, modulèrent sans fin l'ivresse et les peines de leurs molles émotions ; ils semblèrent ne respirer d'abord que la voluptueuse vie des sens. Qu'ils excellaient à *bien trouver*, et quelle variété d'accords pour célébrer les impressions amoureuses ! L'amour est le mobile de leurs vers. Il prodigue galants Triolets, Tensons courtoises ; il dicte les gracieux couplets de la Pastourelle, la Ballade et les Rondes qui embellissent la danse des jouvencelles, et ces Cansos dont une douce voix, la voix d'un amant, relève la mélodie, et ces Sonnets qui volent, légers et faciles, sur un luth harmonieux, le luth d'un Troubadour ; il éveille au point du jour la joyeuse Aubade, salut de l'étoile matinale rafraichi par l'aurore, dont chaque note est un soupir du cœur ; à la nuit tombante, pour fêter le retour du soir, il inspire la Sérénade, dernier regard du soleil, dont chaque vers est le fruit d'un sentiment.

On entend les chanteurs de la Langue d'Oc dans un autre sujet que ces vers érotiques ; le Troubadour a plusieurs cordes à sa lyre. S'il s'abandonne à l'agréable souvenance du plaisir, des souvenirs d'honneur le sollicitent à leur tour ; si ce langage divin fournit à l'amour son idiome le plus tendre, il sera la plus puissante expression de la gloire. Le signal des Croisades

est pour eux le réveil du génie. A peine ce grand projet fut-il connu des Gaules, qu'il excita l'émulation de cette foule de Poëtes qui peuplaient alors la Provence. Le dévouement à la cause sainte trouva un culte fervent au milieu d'eux : leur voix se mêla sans cesse à celle des orateurs sacrés, pour préconiser l'œuvre apostolique ; on les vit s'associer avec l'Eglise, et contribuer, autant que les missionnaires dans leurs sermons, les papes dans leurs bulles, les princes dans leurs chartes, au succès du pélerinage. Les hymnes qu'ils nous ont laissés respirent la guerre et la victoire ; ils semblent échappés à la harpe des Scaldes. La pensée y devient énergique, violente ; et pleine du mouvement qui échauffait tous les cœurs, elle arrive à de nobles inspirations ; le rhythme s'élève sur des ailes plus fortes à de mâles accents. Il ne s'agit pas seulement de recouvrer le fief chrétien de Palestine : la foi, Dieu lui-même, sont mis en péril par les succès des mécréants (1). Ce ne sont plus ces héros de tourelle et de luth, qui soupiraient nuit et jour de mélodieuses romances sous le balcon de la bien-aimée. La passion les a rendus Poëtes de simples rimeurs qu'ils étaient ; ils grandissent de la hauteur du sujet, qui élevait les âmes à des contemplations plus dignes, en rappelant le regard vers Jérusalem et les esprits vers le ciel d'où descend toute inspiration.

Ecoutez ce vaillant seigneur de fiefs opulents qui, dès la première expédition, célèbre son zèle pour la délivrance du saint Sépulcre. Son nom, aussi cher à la poésie qu'à l'amour, doit retentir souvent dans les monuments de la Croisade : il la prêche le premier, et sa pieuse chanson invite ses vassaux à le suivre en Orient. A la

(1) Cette idée revient fréquemment dans les vingt-cinq pièces sur les Croisades, dont Raynouard a composé le tom. IV de sa première publication.

veille d'entreprendre sa course aventureuse, Guillaume d'Aquitaine rime le testament où il fait un long adieu aux brillants tournois, aux délices de ses cours, aux belles dames de ses domaines, à tout ce qu'il a tant chéri. Quel est cet autre soldat de la foi qui accorde sur un mode plaintif sa lyre dévouée au Sirvente religieux ? Cruellement éprouvé par la perte de celle que le damoisel a chastement aimée, Pons de Capdueil oublie ses vers gracieux aujourd'hui qu'Azalaïs n'est plus ; sa joie s'est flétrie avec son bonheur. Mais, fidèle à la Muse, sa fiancée céleste, quand toutes ses illusions sont déçues, il va porter en Asie ses chants et ses douleurs. Gavaudan le Vieux, Folquet de Romans, Pierre d'Auvergne, et beaucoup d'autres encore dont les noms plus obscurs furent cependant illustres, exhortent les princes et les peuples à se croiser. Ces légions de Poëtes sortent de terre, comme les armées qui, aux temps des Raymond de Saint-Gilles, des Adhémar de Monteil, s'ébranlent sur les voies de Sion, en répétant de belliqueux refrains et des cantiques sacrés.

De tous les événements de l'histoire du monde, en fut-il jamais un plus hautement poétique ? La pompe militaire déployée au départ, les casques des chevaliers ornés d'aigrettes flamboyantes, leurs armes resplendissant aux rayons du soleil, les panaches flottant dans l'air, et les bannières volant au vent de Palestine, le son des fanfares, ces préparatifs d'une nation entière pour la guerre, l'agitation et le bruit qui les accompagnent, produisaient un spectacle saisissant et populaire. Il y avait dans cet enthousiasme de bravoure et cette ivresse martiale je ne sais quelle source d'émotions, je ne sais quel charme inspirateur, que tant d'objets divers et l'ardeur des nouvelles entreprises renouvelaient sans cesse. Tout devait être un sujet d'allégresse et de chansons pour nos Provençaux qui marchaient à la con-

quête de l'Orient, environnés de mille séductions, bercés par des rêves beaux comme l'espérance, infinis comme l'avenir. L'imagination pouvait s'égarer à l'aise dans ces régions lointaines ; une vaste carrière était ouverte devant elle, et les visions les plus romanesques venaient dorer ses songes d'images fantastiques. C'est pour avoir trop ardemment respiré cette atmosphère de gloire, que Pierre Vidal, l'insensé Troubadour, la croix sur la poitrine, traîne sa démence par monts et par vaux, à la poursuite chimérique de son empire d'Orient. Rien n'égale l'exaltation de ses vers, qui font, au nom du Christ, un appel aux sympathies chevaleresques d'une génération batailleuse : il prône d'avance l'orgueil du triomphe et la grandeur de ses exploits guerriers.

Et pourtant, cette passion dominante, universelle, n'a pu absorber tous les autres intérêts. Les affaires de la Croisade se trouvent ici même confondues avec les idées de galanterie, tant celle-ci était l'âme de la société. Par ce mélange naïf de tendresse profane et de piété mystique, assez naturel chez nos pères qui imploraient de Dieu le succès de leurs folles amours, leur poésie ressemble à l'étrange architecture de ces temples gothiques, moitié arabes, moitié chrétiens, qu'ils construisirent eux-mêmes. Témoin la Tenson de Peyrols (1), où le spirituel Troubadour, sur le point de partir pour la troisième Croisade, retrace avec délicatesse une lutte piquante entre les deux religions de son cœur. L'amour lui reproche d'avoir renoncé au service de la duchesse de Mercœur : mais le Poëte défend sa croyance, et persiste sagement dans son ingratitude. Les femmes, voulant aussi épouser ces querelles qui leur parais-

(1) L'abbé Millot, histoire littéraire des Troubadours, tom. I, page 331.

saient dignes d'elles, réservèrent leurs sourires aux héros revenus de l'Orient : il n'y eut de véritable gloire à leurs yeux que celle qui s'acquérait contre les mécréants sur les bords de l'Oronte, du Jourdain et du Nil. On dit que la haine de ces ennemis redoutables, haine peu chrétienne, mais fort poétique, faisait dédaigner à la plus jolie dame du Limousin, l'hommage d'un chevalier qui n'avait point encore rompu des lances avec un émir de Saladin : martyr de sa fanatique tendresse, Gaucelm Faidit court soudain obtenir en Syrie un peu de gloire, beaucoup de pardons, et surtout l'amour de sa mie. Honneur à la châtelaine de Ventadour! Ses rigueurs nous ont valu un langoureux chant de départie.

Les prédications pathétiques qui entraînaient une nombreuse chevalerie aux lieux saints, la Langue d'Oc les tira de ses propres entrailles; elle ne les dut qu'à la fermentation qui, agitant ses peuples, envoya dix générations successives guerroyer au loin. L'influence des Croisades fut plus directe sur d'autres pensers; la littérature Lémosine porte ailleurs l'empreinte de ces mémorables événements. Car les Troubadours ne les ont pas chantés seulement le jour du départ, mais pendant le combat et au retour : s'ils visitaient la Palestine avec le bourdon et l'épée, ils y sont allés aussi en Poëtes. Il fallait parcourir de vastes contrées, avant de saluer le saint Sépulcre. Tantôt, partant à pied de la Provence, d'immenses populations passaient les Alpes, s'embarquaient à Gênes ou à Venise, qui leur vendaient des galères, et traversaient les mers sans bornes à l'horizon. Tantôt elles prenaient une autre voie, se dirigeaient vers la Judée, à travers l'Allemagne, la Hongrie, les terres de l'empire de Constantinople, chantant de village en village les noëls appris dans le chemin. Plusieurs fois, à la vue des grandes villes d'Europe

ou d'Orient, les petits enfants, las de marcher, demandaient naïvement à leur mère : « N'est-ce pas là Jérusalem la sainte que nous allons chercher ? » Il y avait bien des nations diverses sur cette longue route : la superbe Italie, toujours parée au milieu des débris qui la couvrent ; la Grèce aux rivages sonores, la Palestine, théâtre sacré du drame divin de l'Evangile, et la Syrie, champ-clos chevaleresque, où les Francs et les Turcs infidèles échangèrent leurs plus terribles coups de lance. Comment les pèlerins qui ont visité tant de contrées, étudié tant de coutumes, comparé tant de mœurs, n'auraient-ils pas beaucoup appris et beaucoup retenu dans leur Odyssée chrétienne ! Ils durent éprouver des sensations nouvelles ; ils reçurent des émotions profondes d'admiration et de joie, en face des magnifiques cités qui leur apparaissaient avec des beautés inconnues et des formes éblouissantes. C'était pour eux une seconde révélation de la nature et de l'art, que Pise et Gênes, rivalisant alors de puissance ; Rome, la ville éternelle des papes, devenue métropole et maîtresse de l'univers catholique ; la république de Saint-Marc, célèbre, à la façon de Carthage et de Tyr, par son commerce, par son luxe, lançant sur l'Adriatique des flottes de deux cents vaisseaux. Ils retrouvaient un monde perdu, en voyant sortir du Bosphore la capitale aux deux mers, non moins illustre que Rome, voluptueuse comme Babylone, aussi savante que Bagdad, Byzance, où un rhéteur amolli commandait à un peuple de beaux-parleurs impuissants ; et Nicée, remplie des souvenirs de l'Eglise primitive ; et Antioche, où les oracles païens frémissaient sous chaque feuille dans les bosquets de Daphné. Quel spectacle pour ébranler fortement l'imagination ! quel abîme pour la pensée ! Qui peut calculer ce que la vue, même rapide, de tant de climats, ce que l'échange inévitable des formes, des tra-

ditions, sont capables de produire d'inventions et d'effets? Tous les sentiments que suggérait la fortune de ces lieux auront trouvé tôt ou tard leur expression littéraire.

Sans aucun doute, les lettres multiplièrent leurs richesses, à la faveur du commerce intime qu'elles eurent avec l'Orient, où les plaisirs de l'esprit comptaient au nombre des plus vives jouissances. Le fanatisme, l'ignorance, la différence de culte et de langue, les préventions nationales, avaient mis d'abord de grands obstacles à la communication des idées : longtemps toutes les relations furent hostiles. Mais quand on se fut connu, ces préjugés s'effacèrent; le farouche mépris de l'islamisme disparut surtout, alors que, l'énergie religieuse s'affaissant à la longue, les intérêts positifs conspirèrent contre la foi. On cite d'éclatants exemples de fraternité entre les soldats des deux camps: ils se rencontrent dans la mêlée des batailles sans passion haineuse, sans inimitié; ils semblent ne combattre que pour obéir aux lois de la religion, pour ne pas forfaire à l'honneur. Deux héros qui s'estiment, l'un croisé et l'autre païen, échangent leurs armes au moment où ils vont se frapper. Et de l'aveu de nos chroniqueurs eux-mêmes, les vertus chevaleresques de Saladin luttèrent souvent de courtoisie avec celles des guerriers de la croix. Notre poésie ne pouvait sortir tout-à-fait pure de ces relations intelligentes. S'il existe pour les peuples des rapports généreux et féconds, ce sont ceux qui reposent sur les œuvres de la pensée; ils n'ont pas entre eux de point de contact plus sensible. La Muse provençale rentra dans ses foyers, ornée de vêtements étrangers, fière des dépouilles opimes, le fruit de ses triomphes, belle du butin de l'Asie que ses enfants venaient de vaincre.

Les Troubadours prirent en effet une glorieuse part au tournoi de deux siècles qui devait finir sous les murs

de Tunis. La Terre sainte les attirait comme eût fait une patrie (1). Placés au front des armées dont leurs harangues militaires relevaient l'ardeur, ils lançaient contre l'ennemi des odes sublimes comme autant de flèches acérées : les phalanges chrétiennes, exaltées par ces chants, couraient à la victoire, et nos Bardes décidaient ainsi du sort de plusieurs batailles. C'est Frédéric Barberousse qui, dans les plaines de Laodicée et à la brèche d'Iconium, salua Raymond le Preux de son noble surnom. Pierre Vidal fit merveille à coups de lance et d'épée sur les pas victorieux du roi Richard; le Poëte toulousain bandait son arc avec la corde de sa lyre. A l'assaut de Constantinople, Rambaud de Vaqueiras burinait les exploits de Montferrat à ses côtés, avec la pointe de la dague, qui lui gagna autant de fiefs que ses vers lui acquirent d'honneur. Blacas, ce héros dont le panégyriste voudrait partager le cœur entre tous les monarques de la chrétienté, afin de leur rendre quelque énergie guerrière, Blacas a laissé en Syrie une de ces renommées, où l'éclat des aventures rehausse celui du courage. Oublierai-je Richard d'Angleterre, l'honneur de ce siècle, dont l'ombre terrible épouvantait les Sarrasins : amoureux de notre littérature, son cœur de lion lui emprunte le Sirvente pour endormir les douleurs d'une captivité, que rompra bientôt la chanson provençale du fidèle Blondel. Combien ils tressaillirent d'orgueil en eux-mêmes et de foi en leur Dieu, tous ces Poëtes-chevaliers qui accouraient se baigner dans les eaux du Jourdain, et cueillir aux palmiers de Jéricho la branche du voyage ! Leurs yeux ravis pouvaient-ils se lasser d'admirer le luxe de la nature et les magnificences de l'art que déployait autour d'eux le paradis de

(1) Adoncs volriam quascus aver cobrat
La vera crotz e'l sieu sanh monimen.
FOLQUET DE ROMANS.

l'Orient : cette terre, illustrée par toutes les civilisations du monde ancien et du monde moderne, semblait n'avoir rien perdu de ses grandeurs passées. Ils pouvaient contempler d'un côté les déserts de Palmyre, de l'autre la chaîne du Liban qu'ombragent des forêts de cèdres, et qui ne porte sur sa tête neigeuse que le ciel étoilé. A leurs pieds, l'Euphrate et son rival le fleuve Tigre, deux enfants des montagnes, se disputaient les plaines qu'ils arrosent ; et Damas, reine du pays, fleurissait au milieu des lauriers-rose dont la brise apportait les suaves parfums. Puis nos pélerins parcouraient la fameuse contrée où, onze siècles auparavant, le Rédempteur avait vécu, et les villes de l'Ecriture depuis Hébron jusqu'à Génézareth, sanctifiées par ses miracles : ils suivaient pas à pas ses traces dans les asiles qui l'ont recueilli depuis la crèche indigente de Bethléem où s'arrêta la blanche étoile des Mages, jusque sur les monts où il a erré du Golgotha au Thábor, et ils achevaient leur pélerinage au sentier sanglant du tombeau.

Mais que sont devenues les peintures ravissantes que le sentiment profond de ces beautés leur inspirait ? Où donc décrivirent-ils les campagnes de l'Idumée, la vallée du Jourdain, les coteaux du Sina, les rochers du Calvaire et les murs de la sainte Cité, qu'ils embellissaient sous leur plume en écoutant la sublime harmonie de ces cieux ? Si l'on se bornait à considérer les œuvres que les cendres du passé n'ont pas ensevelies, on conclurait que ces inspirations n'existèrent jamais chez nos ancêtres. Mais ils nous ont laissé des monuments poétiques d'une assez grande perfection relative, pour que l'on puisse supposer sans témérité qu'ils ont produit davantage. Quoi ! il y avait au fond de la nation provençale une piété tellement enthousiaste, tant de sensibilité dans son organisation musicale ; son esprit exalté s'ouvrait si ardemment

aux impressions romanesques, et la Muse des Troubadours se serait endormie dans les lieux les plus favorables aux méditations et à la poésie! Ah! conjecturons plutôt que le temps a entraîné leurs chansons dans le gouffre de l'oubli. Faisons pour elles ce que le peuple d'Athènes et d'Olympie faisait à l'égard de ses dieux inconnus : dressons-leur un autel dans notre mémoire, et que nos regrets les consacrent.

Cependant on ne peut nier que plus d'une fois l'inspiration religieuse ne fut oubliée, ainsi que le but du voyage lui-même, et qu'un souvenir de galanterie ne vint jamais distraire les poursuivants de l'amour divin. Au sein des périls d'une lointaine guerre, ils n'avaient pas perdu l'espérance de revoir les beaux châteaux et les nobles dames des cours plénières, d'assister encore aux parlements de chevalerie. Les poésies romanes écrites en Terre sainte déplorent l'amertume d'un long exil, regrettent la patrie absente, et trouvent délicieux l'air qui vient de Provence (1) : elles envient les nuages errants en liberté vers les bords maternels qui leur furent si chers, elles s'adressent aux flots qui vont baiser l'autre rivage comme à des messagers de leurs souhaits. Dans le tumulte des camps, un Troubadour soupire après le manoir qui renferme sa maîtresse adorée, cette moitié de lui-même, dont son courage trop généreux l'a séparé. Sous le fer de l'ennemi, Pierre Raimond envoie de Palestine des chants d'amour à sa belle Jausserande. Un autre, assis au bord des fleuves qui virent autrefois fleurir Babylone, sent ses yeux se remplir de larmes; mais ce sont celles des désirs : il demande au ciel bon

(1) Ab l'alen tir vas me l'aire
Qu'ieu sen venir de Proensa.

PIERRE VIDAL.

navire, mer favorable, brise légère, pilote habile, et le port de Marseille (1).

Tous nos Poëtes d'ailleurs n'avaient point prêché d'exemple. Le plus grand nombre se laissait retenir sous le soleil du Midi par les engagements de l'amour; il s'étourdissait dans les délices des carrousels et le bruit des pas d'armes. De là, la Muse belliqueuse de Bertram de Born s'éveille aux combats, et s'adresse à l'Europe qu'il veut rendre individuelle, solidaire, chrétienne : il attaque la lenteur des barons, condamne les jalousies des rois, et les ajourne en Asie ; il exprime l'indignation que lui causent les retards des Croisés, peu empressés à tenir leurs serments, dans des sirventes amers dont le mordant s'allie avec le rhythme patriotique des chansons de gestes. Le plus souvent, sans quitter la Provence, la vielle des Ménestrels sert d'interprète aux cruelles infortunes de Sion, la royale fiancée du Christ, l'antique reine de Judée. Jamais leur talent élégiaque ne s'éleva à des accents plus solennels que dans les complaintes d'outre-mer. Tendres comme un soupir d'amour, plaintives comme une voix de deuil, elles excitent une sympathie rêveuse dans l'âme du lecteur par le charme de l'expression et la mélancolie du sentiment : on peut les appeler les larmes des Troubadours. Ils ont étendu un voile lugubre sur ces hymnes qui déplorent les revers de la Croix et les envahissements des Sarrasins ; ils ont trouvé de touchantes paroles pour dénoncer la captivité des rois de Jérusalem et les profanations du saint Sépulcre. Leur imagination est pleine de tristesse, quand ils redisent les désastres

(1) Ara ns don Dieus bona vi'e bon ven,
E bona nau e bos governadors,
Qu'a Marcelha m'en vuelh tornar de cors.

PEYROLS.

des armées chrétiennes qu'un sol dévorant moissonnait sans relâche ; et leurs vers contre ce colosse d'orgueil qui menaçait d'envahir l'Univers entier atteignent une haute éloquence. Alors que le Chevalier du Temple, désespéré des pertes que les Latins éprouvent coup sur coup, redemande au victorieux Soudan la forteresse d'Assur, le sang de Césarée, ses autels transformés en mosquées, et que dans sa colère il accuse le sommeil de Dieu (1), on croirait entendre une lamentation de Jérémie pleurée sous les remparts croulants et les ruines fumantes de la cité de Jéhovah.

On aurait une idée bien incomplète des inspirations qui animèrent les Troubadours, si l'on ne recherchait les traces de l'Orient que dans leurs ouvrages historiques qui parlent des Croisades. Arnauld Daniel, Bernard de Ventadour, Marveil, tous ces grands maîtres en l'art d'aimer, dont le talent fut d'un faible secours aux guerres saintes, ont subi les mêmes influences, à leur insu et presque malgré eux, dans les chansons galantes qui semblent n'avoir d'autre but que d'ébranler le cœur. Le souvenir des Divans arabes, que les Provençaux avaient appris à connaître en Espagne, et qu'ils étaient capables d'apprécier en Asie, échauffe visiblement ces pièces lyriques et fournit à leur verve son coloris le plus pur. Ainsi, dit-on, il suffit à Raphaël d'un regard furtif jeté sur les fresques de la chapelle Sixtine, pour troubler, par ses magnifiques peintures du Vatican, le sommeil de Michel-Ange. Les Croisades ont apporté des changements si notables au génie de la littérature occitanique, qu'on peut dater de leur époque une ère nouvelle, la plus glorieuse pour nos Poëtes. Grâce en partie à l'exemple des chants mau-

(1) Raynouard, Choix des poésies originales des Troubadours, t. IV, 20.e pièce sur les Croisades : *Ira e dolor*.....

resques, ils l'ont marquée par des monuments dont le système poétique s'éloigne autant des produits primitifs, que diffère de la langue naissante l'idiome souple et fleuri qui arrachait un cri d'admiration au savant empereur Frédéric d'Allemagne (1). Comment l'Orient n'aurait-il pas dirigé le développement de nos formes littéraires, lorsqu'il se révélait aux yeux de nos pères animé d'une double existence. L'un de ses foyers éclairait un coin de l'Europe entre l'Océan et la Méditerranée : l'autre, plus éclatant, plus splendide, inondait de ses gerbes lumineuses l'Arabie et la Perse ; et tous deux ne brillèrent pas en vain. L'esprit pouvait-il ne recevoir aucune secousse dans le choc des opinions renouvelé sans cesse durant deux cents longues années ? Des images et des fictions inconnues vinrent, sous le patronage des Croisés, répandre, comme l'air et la lumière, les germes qui plus tard se sont épanouis en Élégies, en Tensons, en Pastourelles ; ces deux veines d'or coulèrent dans les filons de notre littérature, où chaque genre conduit à l'imitation des Arabes, de même qu'on arrive à la mer par tous les fleuves.

La poésie orientale se prêtait admirablement aux vœux du Troubadour. Célèbre-t-il les attraits de sa dame ou les heureux chagrins du mal d'amour, il trouvera de voluptueux modèles dans Hafiz dont les sérails de la Perse chantent les suaves Ghazelles ; il respirera un parfum d'élégie dans la Casside du mélancolique

(1) En 1154, Raimond Berlinghieri, Comte de Barcelone et de Provence, accompagné de plusieurs Troubadours, alla rendre visite à Frédéric I.er, qui se trouvait à Turin. L'Empereur fut si ravi de leurs joyeux talents, qu'après les avoir comblés de présents, il improvisa en leur honneur et dans leur langue ce dizain bien connu :

Plas mi.....................
Lou cantaz provençales....

Envery que l'on module à l'ombre des sycomores sous un ciel énervé. Si ces premiers souvenirs conviennent à la Romance, il en est chez Ferdoussy, l'Homère persan, qui ont des retentissements épiques (1). Il existe par là une étroite affinité entre l'Orient et la Provence. Ce qui leur est commun, c'est une langue mélodieuse et chantante, qui elle seule fait des Poëtes, riche de descriptions, d'allégories et de mots figurés presque aussi puissants que la pensée ; c'est une poésie qui, mieux qu'aucune autre, réunit les deux arts les plus beaux, la peinture par les images et la musique par les sons. D'après l'ensemble de leurs œuvres connues, l'une et l'autre nous paraissent les littératures des faciles plaisirs : le côté érotique y domine, l'inspiration roule avant tout sur des lieux communs de grâce et de galanterie (2).

Tous les Poëtes du cœur ont senti le charme inépuisable des scènes paisibles de la nature. La Chanson provençale en peint aussi les douces beautés : elle commence toujours par un tableau riant de la verdure et des fleurs ; elle se compose d'une pensée d'amour et d'une image du printemps. C'est ce joli temps de primevert, la saison où la rose brille, où la première violette fleurit dans le verger, qu'elle se plaît à décrire. On dirait que chaque jeune cœur devient poëte au renouveau. Cette communication intime de l'âme avec

(1) Le Schâh-Nameh ou Livre des Rois, d'Aboulnasim Firdousi (publié, traduit et commenté par M. Jules Mohl), est un Poëme épique du X.e siècle de notre ère, qui contient, en soixante mille distiques, l'histoire de la Perse depuis la fondation de la monarchie jusqu'à sa destruction par les Arabes ; son héros est Rustem, l'Hercule persan.

(2) La littérature arabe présente quelque chose d'analogue à l'amour chevaleresque : Antar, dans le conte qui porte son nom, est un véritable Troubadour du désert.

les objets extérieurs est un trait asiatique. Regardez les arbres se parer de leur feuillage de mai, la pelouse s'émailler de blanches marguerites, et les plantes aux larges corolles, aux vermeilles couleurs, semer de mille étoiles les bancs de gazon. Ecoutez gazouiller en toute joie les gais oisillons. Que les astres sont beaux, que le cristal des ondes murmure doucement! que l'air du soir est frais à respirer!... Mais gardons-nous de toucher aux armes de Roland! N'essayons pas d'enlever à ces poésies l'harmonie du langage qui rendait si bien celle du cœur. Il y a dans l'éclat de leur style éblouissant je ne sais quoi de fugitif, d'insaisissable, qui échappe à la traduction. Le sentiment et la naïveté ne veulent briller que sur le sol où la main de Dieu les a mis. Tout le parfum de ces suaves romances s'évapore, comme vole au plus léger souffle la poussière diaprée qui dore l'aile du papillon, comme s'effeuille la fleur délicate que l'on détache de sa tige maternelle.

Ce fut encore des Arabes, qui voyaient dans ce cortége lyrique l'essence de l'art des vers, que les Provençaux prirent leur goût pour la poésie accompagnée de chants et d'instruments sur des airs expressifs. Les mélodies que les jongleurs appliquent sont d'une nature grave et simple : l'uniformité presque monotone des sons de la viole et du psaltérion émeut d'une mélancolie indéfinissable, pareille à celle des vagues qui gémissent sur la grève, du vent qui se plaint au fond des forêts ou qui le soir s'alanguit sous la ramée. Ces accords font un appel au souvenir, et réveillent une sensation passée : ils rehaussent des paroles tour à tour sensibles, retentissantes, pleines de langueur, dont la rime était le fondement. La rime est d'origine orientale (1). Les

(1) M. Francisque Mandet, Histoire de la Langue Romane, p. 142; 1840. — Sismondi, tome I, page 108.

Troubadours, l'adoptant de bonne heure avec passion, s'en servirent en maîtres. Tantôt ils la répètent sans relâche, et tantôt ils la redoublent, la croisent, l'entrelacent de mille manières : ils se soumettent de plein gré à la gêne d'une versification contrainte, ils inventent à plaisir des retours de mots qui entravent l'idée. L'esprit humain est d'autant mieux disposé à se donner des chaînes, qu'il a plus de vigueur. C'est une habile torture de la langue, un jeu superficiel, un caprice mélodieux de la pensée ; et ces productions légères coûtent à nos aïeux tant de réflexions, qu'ils méditent gravement leurs plus vives folies. Ces petites recherches, ces combinaisons variées valurent la fortune à Giraud Riquier ; elles firent la renommée d'Arnauld Daniel. La Retroensa et les Sixtines des deux Poëtes sont les formes de chanson les plus ingénieuses et le mieux travaillées. Telle fut leur facilité à se jouer de la mesure, que Dante et Pétrarque les admiraient en désespérant de les atteindre.

Fille d'un ciel étincelant où la terre n'étale que mollesse et jouissances, colorée comme un ardent mirage aux reflets d'une lumière qui ne se tempère jamais, l'imagination arabe prête à la nature entière le sentiment, la pensée; l'expression vient bientôt d'elle-même. La vie sous toutes les formes scintille sur sa tête et bruit à ses pieds. Pour elle, les oiseaux gazouillent dans une langue humaine, les forêts ont une voix, le torrent et la source un langage, le pré verdoyant, la fleur sous l'herbe un sourire qui s'adresse au cœur. Il nous est venu du Levant, patrie originaire des plus belles plantes, le bouquet allégorique des sentiments secrets par les chiffres, les nœuds et les fleurs, qui sert de voile au Troubadour pour oser dire tout haut sa tendresse. L'allégorie cache à demi sa passion ; car il ne parle de sa dame que sous des noms supposés, et il en-

veloppe d'un nuage l'objet qu'il craint de nommer. Cette discrétion chevaleresque ajoute l'attrait piquant du mystère, en même temps qu'elle trompe les rivalités jalouses. Un grand nombre de chansons provençales finissent par un Envoi. C'était aussi chez les Arabes un usage général de terminer les pièces galantes par cette apostrophe. Le Troubadour adresse la parole à ses vers, au jongleur qui doit les chanter, à la dame qui les inspira, au messager qui les lui porte (1). Presque toujours, ces doux messages sont confiés à un oiseau revêtu de riches couleurs. Pierre d'Auvergne choisit pour interprète un rossignol qui se rend auprès de la beauté qu'il aime, lui parle en son nom, et vole à tire-d'aile rapporter la réponse (2). Peut-être connaissait-il le Divan d'Hafiz, où reviennent à chaque vers les amours charmantes de la rose et du bengali, où la rose charge le zéphyr de baisers pour son bel ami, où le bengali célèbre à son tour les appas de la rose.

Est-ce là s'exagérer l'importance dans notre littérature des emprunts faits à l'Orient (3)? La plupart de ces influences, il est vrai, ne portent pas sur le fond : seule la forme nous fut imposée par des Poëtes plus précoces, plus industrieux dans le mécanisme de l'art. Mais c'est principalement à la forme que la poésie provençale doit sa valeur et son charme. Si nous avons

(1) Chanzoneta, ves mi Dons vai corren... (Raimond de Miravals.)
Chanzoneta, selh cuy es Monpesliers..... (Arnauld de Marveil.)
Ugonet, cantatz ma canson à la Reyna... (Bernard de Ventadour.)

(2) Rossinhol en son repaire
M'iras ma Domna vezer,
E ilh diguas lo mieu afaire,
E ilh digua t del sieu ver.....
Peire d'Auvergne.

(3) Ginguené, Histoire littéraire d'Italie, t. I, p. 2{1 à 335.

beaucoup reçu, nous avons fourni beaucoup. Nous avons donné la trame du tissu ; les Arabes y ont jeté un voile éblouissant de broderies. L'imitation ne fut point pour nos pères un plagiat froid et mort : au lieu de s'en laisser dominer, ils ajoutèrent à leurs importations par une métamorphose pleine d'individualité et d'indépendance. Le diamant s'est poli entre les mains du lapidaire. Les Troubadours ne durent qu'à leur propre génie, à l'organisation la plus heureuse, ces tours vifs et pressés, cette nombreuse série de mots sonores, qu'au lieu d'emprunter aux voisins qui les possédaient déjà, ils créèrent à mesure qu'ils s'occupaient de nouveaux objets.

Dans toutes les grandes influences il y a un mélange de bien et de mal : puisque l'histoire littéraire doit donner ses leçons aussi bien que l'histoire politique, il est utile d'en apprendre les erreurs et les bienfaits. La poésie de l'Orient était une mine de Golconde, où l'or, les pierreries se trouvaient à côté de métaux encore bruts. Ce qui caractérise le goût asiatique, c'est un luxe de couleurs, une exubérance de sève qui débordent. On voit ainsi avec surprise une brillante imagination répandue sur le champ austère des questions métaphysiques, et l'on s'étonne de trouver la poésie où l'on n'attendait que la science (1). Féconds en images efflorescentes, en figures hardies, ces Poëtes s'attachent surtout aux richesses de style, à l'emphase de l'esprit, pour déguiser par là leur pauvreté d'idées ; ils prodiguent l'hyperbole, les comparaisons, les antithèses que la pensée ne peut saisir ; ils sèment avec profusion les ornements les plus étudiés, ils entassent des

(1) On peut en juger par le titre élégant que donne Massudi à ses découvertes géographiques : *La prairie dorée et les mines de pierres précieuses.* (Morouge-Alzeheb.)

métaphores qui s'évanouissent à la réflexion. Voilà le péché mignon de nos tendres complaintes. Gâtées par la recherche, elles ont poussé la fécondité à l'excès, la délicatesse jusqu'au raffinement. L'enflure et l'affectation suivent de si près la naïveté et le naturel ! Elles offrent beaucoup d'écarts d'une imagination vagabonde qui ne sait ni choisir sa route ni s'arrêter au penchant de l'abîme. Tout est éclairs ; comme l'aurore boréale, ils éblouissent sans réchauffer. Ne dirait-on pas que l'exagération dans les rapports sociaux, trait dominant de l'époque, est passé du caractère national à la littérature contemporaine ? Dans ce dédale de subtilités amoureuses, patiemment développées et savamment nuancées, la passion méridionale et l'expression forcée de sentiments outrés nous rappellent ces martyrs de l'amour chevaleresque qui portaient leurs peines et leurs joies jusqu'à l'extravagance : Guillaume de la Tour, veuf de toutes les espérances d'un monde désenchanté pour lui, dont la vie s'éteint dans le deuil, et qui expire de désespoir sur la tombe de son amante ; Geoffroy Rudel, le troubadour de Blaye, cinglant vers Tripoli, et mourant par trop d'amour pour la princesse Mélisende qu'il n'avait jamais vue (1). Mais les acquisitions compensent largement les pertes, quelque graves d'ailleurs qu'elles soient : la littérature occitanique oppose d'amples dédommagements aux défauts qui pourraient nous frapper. Si parfois elle se perd en éloges alambiqués, si des jeux d'esprit déparent ses effusions érotiques, plus souvent la finesse et la concision, la simplicité la plus aimable et les suavités d'harmonie éclatent ensemble dans ses vers. Il fallait

(1) Gianfré Rudel che uso la vela e il remo
A cercar la sua morte.....

PETRARQ., *Trionfo d'Amore*, cap. IV.

que notre poésie fût déjà bien avancée. L'abus fréquent des images, une manière volontairement exagérée, des inversions prétentieuses, toutes ces taches brillantes laissent entrevoir les vestiges d'un accroissement trop prompt, et d'une culture excessive. En littérature, de même qu'en morale, la perfection touche aux défauts. L'alliance du goût et du génie ne s'opère que par de longs efforts; on ne peut y arriver, ainsi qu'à la sagesse, qu'après de nombreuses méprises.

Quelque certaine que soit dans leurs ouvrages la prépondérance des genres lyriques, les Troubadours eurent aussi des compositions narratives. Sans nul doute, les pèlerins du moyen âge et les conteurs d'Arabie aidèrent à leur grand développement; l'imitation charmante d'une nature étrangère s'y fait sentir. Le Fabliau est un fruit des Croisades. Mais, d'après le goût du temps, nos Poëtes ont fondu avec les fictions orientales l'esprit de la chevalerie et la métaphysique d'amour. Les Novelles romantiques, parvenues jusqu'à nous, retracent des anecdotes galantes dont, sous le voile de l'allégorie, les seigneurs et les dames sont les héros. Suivant un penchant naturel à l'humanité, elles traduisent les doctrines populaires en une mythologie qui en est l'expression symbolique. Ces fables ne sont point empruntées à l'antiquité païenne; l'invention tout entière appartient à une autre époque. L'Orient en a fourni le germe aux Provençaux, et elles portent le costume du siècle féodal où elles ont paru. Tel le chevalier Amour, dont les domaines étaient alors si étendus, et les feudataires si dévoués à sa bannière : il n'a de commun que son incomparable beauté avec le fils de Vénus. La pourpre, les saphirs et les roses étincellent sur ses vêtements; il chevauche à travers la merveilleuse contrée des songes sur un blanc palefroi, aussi bien dressé que le Bayard de

Renaud, non moins habile à la parade que le Glorifier monté par Seghelin de Jérusalem. Sa suite est composée des vertus chevaleresques : on y admire dame Merci, damoiselle Pudeur, et un fidèle écuyer Loyauté, qui personnifient les idées de galanterie. En lisant cet élégant Poëme, on reconnaît qu'il n'a pu être écrit avant que les Croisades enrichissent les Troubadours des trésors de l'Asie. Pour donner ainsi un corps aux rêves de son imagination capricieuse, Pierre Vidal a voyagé sur de fantastiques coursiers ; un rayon du soleil levant est venu l'éblouir, et le génie des contes arabes le conduire dans son excursion. C'est encore aux pays des langoureux refrains, à la molle patrie des Bayadères et des Almées, qu'a puisé ses couleurs et ses prestiges un autre Noellaire (1), qui fait assiéger le cœur d'une châtelaine par un bel oiseau au plumage d'azur et d'émeraude. Messager d'un fils de roi, le séduisant perroquet prodigue en vain sa science anacréontique. Pour vaincre la fierté de la dame, il faut que l'auteur appelle au secours d'Antiphanor un terrible élément, et que le feu grégeois, ce dragon sifflant dont la queue lumineuse l'avait peut-être effrayé lui-même sous les remparts des villes orientales, tombe sur le manoir et le réduise en cendres. Ces contes ingénieux plaisaient aux grands, amusaient le peuple ; ils sont d'une versification facile, d'un rhythme mélodieux, remplis de traits piquants, d'intérêt et de délicatesse. Evidemment, le peu qui nous reste de ces productions légères révèle une longue culture du genre.

(1) Arnaud de Carcassès. — M. Fauriel cite comme très-agréable une troisième Novelle qu'il attribue à Raimond Vidal de Besaudun, Troubadour qui vivait intellectuellement de 1260 à 1280. On peut rattacher au même genre le conte satirique de Pierre Cardinal, qui a pour titre : *La Faula de la pluya.*

Enhardis par le succès, les Troubadours tentèrent la voie des inspirations épiques ; ils donnèrent à leurs contes les proportions majestueuses de l'Epopée. Les Chansons de Gestes se régularisèrent alors dans des œuvres plus parfaites (1). La Provence se laissait charmer par ces fictions d'une étendue et aussi d'un intérêt immenses ; elle prêtait une croyance sérieuse aux merveilles dont ces Poëmes enchantaient sa crédulité. Hélas, le temps nous les a enviés ; ils se sont évanouis avec leur langue ; excepté leurs noms, nous ignorons presque tous leurs titres à la gloire ! Seulement les allusions des chansonniers, qui s'instruisaient à cette lecture, nous apprennent qu'ils ont été. Ceux qui surnagent en petit nombre, après le naufrage des autres (2), montrent qu'ils étaient destinés à célébrer les pieuses victoires des chrétiens sur les musulmans.

Un autre caractère de ces poésies romanes fut la nationalité. Le Troubadour ne connaît ni Alexandre ni César, comme le Trouvère : trop occupé du présent pour songer au passé, il ne nomme jamais Homère ou Ovide ; il n'invoque nulle part les Grecs ou les Romains (3). Son

(1) Ç'a été une grave question de savoir quelle fut la racine de ces Poëmes. Les savantes leçons de M. Fauriel à la Sorbonne (cours de 1832, analysé dans la Revue des Deux-Mondes), ne permettent guère de douter aujourd'hui que les Provençaux n'aient créé l'Epopée chevaleresque. Ce qui suffirait presque pour justifier son origine occitanique, c'est que le théâtre habituel de ces fictions est placé dans les Pyrénées.

(2) *Philomena* est le titre du seul roman en prose qui nous reste. Mais nous avons conservé les huit mille vers de *Gérard de Roussillon*, les dix mille de *Jaufre fils de Dovon*, le texte à peu près entier de *Ferabras* et de *Blandin de Cornouailles*; sans parler de la vie de saint Honorat, fondateur du monastère de Lérins, mise en vers de huit syllabes, par Raimond Feraut à la fin du XIII.e siècle, ni de huit autres Poëmes moraux que Raynouard a publiés à la suite de son Lexique roman.

(3) M. l'Abbé de la Rue, Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères, 1834.

érudition est puisée à des sources plus modernes ; il fait vibrer au souvenir des actions contemporaines la fibre patriotique dans les âmes provençales. Nos romans adoptent pour personnages de prédilection des chefs particuliers au vieux marquisat de Gothie. C'est habituellement avec les Sarrasins d'Espagne ou de Syrie qu'ils mettent aux prises Aymeric de Narbonne, Arnaut de Berlande, Renaud de Montauban, et surtout Guillaume au court nez, le fameux duc Guillaume, aussi populaire dans le Midi que Roland lui-même. Conquérir des villes et gagner des batailles sur les mécréants, exterminer des croyants en Mahomet, voilà les affections de nos chevaliers, le but de leurs courses, de leurs épreuves, de leurs combats. Tout seigneur opulent trouvait un Poëte qui rattachait son lignage à l'un des héros qui s'acquirent jadis une renommée populaire de bravoure contre les infidèles. A la brillante cour d'Ermengarde, dont le noble aïeul marquant d'une croix sa cotte d'armes s'était acheminé vers Jérusalem, les Troubadours imaginèrent, pour rehausser cette gloire, les exploits du chef de sa maison. Aymeric a gagné le titre de Grand en servant la vengeance de Charlemagne contre les Arabes, et celui d'Invincible à la prise de Tolède dont le roi Aygolan, selon le fabuleux récit d'Honorat de Lérins, avait longtemps retenu l'illustre fils de Pepin prisonnier dans les fers (1). Ailleurs les prouesses d'Aiol de Saint-Gilles rappelaient aux comtes de Toulouse la mémoire du plus valeureux de leurs ancêtres. Les échos d'Antioche renvoyèrent aux romanciers du Roussillon le beau nom de Gérard : en apprenant dans ce Poëme comment son suzerain épousa une princesse byzantine,

(1) Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, t. XXI ; examen critique par l'Abbé Lebeuf de trois histoires fabuleuses dont Charlemagne est le sujet.

on songeait au mariage romanesque dont Montpellier fut témoin entre Guillaume VIII et Eudoxie Comnène (1). Mais rien n'égalait en célébrité l'aventure de Golfier des Tours et de son lion (2), Golfier, un des braves chevaliers qui plantèrent sur le Thabor la croix victorieuse. L'origine et l'intention de pareils récits ne sauraient être douteuses. Le mérite qui les a rendus populaires, n'est pas leur beauté d'art, celle du moins qui tient à la régularité de la marche ou à la perfection de l'ensemble; car on ne peut les mettre au rang des modèles d'un âge savant et cultivé. C'est plutôt parce qu'ils étaient en harmonie avec les sentiments de foi, et qu'ils s'identifiaient aux désirs de conquête de la société; c'est parce qu'ils chantaient des héros dont elle avait déjà le type au fond du cœur, qu'ils furent répandus par les jongleurs dans tous les castels de Provence, et que le peuple en conserva le souvenir.

La Légende, qui fut d'abord la source unique où s'inspira le génie des conteurs, la Légende abandonne les images de tristesse dont la sombre ignorance du dixième siècle l'avait empreinte; interprète des idées de la foule, elle revêt une physionomie nouvelle. Plus de sinistres récits de châtelain félon, qui le soir épouvantent à l'entour du foyer; plus d'ogres ou de sorcières qui troublent les veillées par d'horribles visions; les âmes en peine reviennent moins souvent de leur tombe effrayer à l'heure des fantômes le sommeil des vivants avec leur pâle suaire. Le douzième siècle de-

(1) L'an 1174. Voir Gariel, qui parle aussi d'un roman provençal sur les hauts faits de Guillaume VI devant Almérie.

(2) Aissi 'l serai fis ses fals ' entresenha,
Cum fo' l Leos a'n Golfier de Las Tors,
Quan l'ac guerit de sos guerriers peiors.
GAUCELM FAIDIT, *Chant e deport.*

vait rêver sur des fables plus consolantes. On dirait, tant sa mythologie est joyeuse, qu'il déroba en Orient la lampe merveilleuse d'Aladdin pour évoquer les esprits. Ses superstitions attrayantes et ses génies ailés ont volé en effet jusqu'à nous. Elles arrivent de ces lointaines plages les Fées, déesses fantastiques, qui frôlent l'herbe et sèment les guirlandes de roses sous leurs danses aériennes. Voici l'essaim de leurs alliés, lutins et farfadets, qui murmurent à l'oreille des chants harmonieux; et les sylphes légers, heureux enfants d'une brillante imagination, tout humides encore du baiser maternel des fleurs de l'Inde, prennent à nos yeux le mouvement et la vie. On retrouve dans les coutumes locales de nos contrées quelques débris des antiques croyances (1), dont les Croisades favorisèrent le goût. Toulouse jurait alors par la quenouille de Pédauque, la reine aux pieds d'oie (2); et ce n'était pas là sa seule histoire. Douée d'une mâle énergie, cette génération a cependant la crédulité de l'enfant : semblable au sauvage qui se prosterne frappé d'admiration devant le fétiche, ouvrage de ses mains, elle se soumet à l'influence des êtres mystérieux qu'elle fait apparaître; elle garde en toute chose l'ingénuité de sa foi.

Les Vies des Saints n'étaient pas d'une imagination moins joyeuse que les mythes profanes (3). On a ou-

(1) M. Alex. du Mège, Statistique générale des départements Pyrénéens, t. II.

(2) La popularité de cette curieuse tradition dans le Languedoc est attestée par trois auteurs Toulousains : Nicolas Bertrand, auteur d'une histoire latine de Toulouse (1515); Antoine Noguier, qui la publia en français l'an 1559; et le curé Chabanel, dans ses Antiquités de l'Eglise de la Daurade (1621). Rabelais, et les Contes d'Eutrapel, imprimés en 1587, en font également mention.

(3) Il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à parcourir celles que les Bollandistes ont recueillies dans la *Legenda aurea sanctorum*, que Jacques de Varase, plus connu sous le nom de Voragine (gouffre de science), écrivit durant la grande ferveur des Croisades.

blié les souvenirs ascétiques des catacombes; la chronique funèbre de l'ermite, creusant au fond des bois sa fosse de mort, trouve peu de lecteurs. Mais le légendaire consacre plusieurs pages à peindre ses joies ineffables dans le paradis, et les miracles accomplis par ses reliques. C'est le temps où pendant la nuit de célestes clartés révèlent parmi les buissons le tombeau d'une sainte. Pour la première fois, la pensée religieuse se pare d'une forme mondaine, prend un ton moqueur et un air enjoué. La religion de la Vierge reçut alors son bel épanouissement (1). Reine de la poétique hiérarchie des cieux, elle semble dans son assomption radieuse la figure de la tendresse élevée jusqu'au culte que l'on rendait aux femmes. Le chevalier implore avec une dévotion également fervente Notre-Dame et sa maîtresse. N'est-elle pas aussi la souveraine de sa destinée, elle qui l'aime, le protége, et qui porta un jour, dit-on, le dévouement jusqu'à prendre la place au tournoi d'un pieux baron qui s'était oublié au pied de ses autels. Le Midi de la Gaule répéta avec un respect mêlé d'attendrissement la légende ingénieuse de saint Nicolas de Barri : patron des nautonniers, il poussait les navires croisés au vent propice, et détournait leur proue des écueils. Le peuple sut les aventures romanesques d'un seigneur du Bousquet, qui avait dû à sainte Foy, martyre d'Agen, son salut chez les Arabes (2). Quand il n'avait pas

(1) Le premier recueil de Raynouard renferme sept pièces en son honneur :

Oi! Maire, filla de Dieu.....
Oi! dels Angels regina.....
Domna doussa e bona,
Humil, de bon aire.....
Vera vergena Maria.....

(2) Dom Vaissette, Histoire générale de Languedoc, t. II, p. 144.

apostasié, l'Albigeois honorait une jeune vierge, qui, accomplissant son vœu de chasteté, fuyait la violence amoureuse du sire de Châteauvieux, sous la conduite d'un ange et la bénédiction d'un évêque d'Afrique (1). Qu'étaient ces miracles eux-mêmes auprès des prodiges qui, sur le sol ébranlé de la Palestine, rassuraient les soldats des Croisades contre tout abattement, en leur montrant les milices du ciel armées au milieu d'eux, et la croix du Christ étincelante dans les nues!

Alors que ces riantes idées viennent à son esprit, l'impression du bonheur doit entrer dans le cœur de l'homme. La Provence est heureuse en effet, et les jours de tristesse ont fui bien loin d'elle. Relevez par la pensée, à l'aide de nos chansons, ses ruines féodales. Ce n'est plus la société tremblante du dixième siècle, qui courbait le front sous l'agonie de la mort. Affranchie de la crainte d'assister aux funérailles prochaines du genre humain, elle se remettait à respirer librement; et sa nouvelle jeunesse, comme celle de la vie, était belle des illusions que l'expérience décolore, riche des plaisirs que le temps emporte avec lui. Qui donc a ainsi enchanté la terre de la barbarie? Ce changement dans les mœurs, qui l'a produit? Ce progrès vers une civilisation plus grande, qui l'a préparé? Nos Provençaux, sortis de leur pays pour entrer en contact avec de savantes populations, ont rapporté au Midi, de leurs voyages, ces éléments de gloire, de prospérité et de développement scientifique. Les Croisades avaient imprimé une activité prodigieuse au littoral méditerranéen. Les villes méridionales étaient le lieu de départ et d'arrivée, où pélerins et marchands se ren-

(1) Dom Vaissette (notes du t. I, p. 662), rapporte au XII.e siècle la légende de sainte Carissime.

daient par terre et par mer : les influences civilisatrices sont venues à leur suite seconder les produits de l'intelligence et ceux de l'industrie. Marseille n'avait jamais cessé de tourner ses regards vers sa patrie d'origine. Aigues-Mortes naissait à cette époque sous les pas des Croisés. La riche commune de Montpellier envoyait ses vaisseaux dans tout l'Orient, et ils lui rendaient en échange les arts étrangers. On commence à voir l'imitation du faste asiatique au milieu des fêtes seigneuriales que donnent à l'envi Alphonse de Castille, Eléonore d'Aquitaine, les comtes de Toulouse et les ducs de Narbonne. Il fallait au baron des mantes de pourpre et d'hermine, une aigrette flottante, un coursier magnifiquement harnaché ; il fallait à la châtelaine, sa gentille dame, la fine émeraude et les feux de l'escarboucle. Les étoffes sorties des ateliers de Tripoli ou de Constantinople, les précieux tissus de Biblos et de Laodicée, les gazes parfumées de Golconde, les rubis de la vallée arabique brillent à éblouir dans la parure de nos belles et de nos chevaliers. Une race toute voyageuse se complaît dans le concours solennel des tournois et la pompe des joûtes ; elle multiplie ces nobles délassements, et n'interrompt que par ses vers la monotonie des jeux guerriers. C'est un monde poétique, où l'amour répand son ivresse, ses séductions et sa mélancolie, où l'on ne vit que par lui et pour lui.

Principe suprême de toute vertu dans le sens provençal, la science amoureuse fut perfectionnée en Langue d'Oc : elle y eut ses tribunaux, ses lois, sa jurisprudence et ses arrêts partout respectés. Les cours galantes de Pierrefeu, de Romans, d'Avignon, qu'avait instituées la Tenson, venue elle-même d'Arabie (1),

(1) M. Simonde de Sismondi, de la Littérature du Midi de l'Europe, t. I.

réunirent les dames les plus illustres par leur rang, leur figure et leur esprit. Elles cultivaient le *Gai savoir* avec ardeur, et le talent des vers était recherché presque à l'égal de leur beauté. Chantez-nous vos plaintes passionnées, belle amante de Rambaud d'Orange qui, comme Sapho, n'avez reçu du coupable Phaon que des froideurs ou des infidélités. Claire d'Anduze exprime avec une admirable franchise, une vivacité d'abandon, une vérité exquise, les tourments d'un cœur malade et blessé d'amour : jamais Floris n'eut pour Blanchefleur la passion qui la consume. Adélaïde de Porçairagues aime le seigneur de Montpellier, encore plus que Seguin n'aima Valence. Phanette de Gantelme garde aussi au fond de l'âme tendre vouloir et secrets pensers. Et cent autres au séduisant visage, dont je voudrais savoir les noms pour les redire! Mais il faut du temps avant de reconnaître au firmament les étoiles de cette voie lactée. Pendant ces solennités, les Troubadours devisent à leur retour de Palestine dans tous les dialectes du Midi sur les mille aventures du pélerinage, sur ce qu'ils ont ouï, sur les exploits qu'ils ont vus ou qu'ils ont cru voir. Aimés des grands dont ils célébraient les louanges, chéris des belles dont ils charmaient la douce oisiveté, forts de la faveur populaire et de la protection des rois, accueillis avec distinction et généreusement récompensés, nos chanteurs de mémoire éphémère, dont la langue devait être presque ignorée de l'avenir, crurent peut-être que la renommée des dames sauverait les refrains de leur Muse. Mais les ballades, qu'ils laissaient avec les lambeaux de leur cœur dans les manoirs dont ils étaient les hôtes aimables, ont passé la plupart aussi fragiles que ces beautés. On les entendit chanter à Narbonne aux pieds d'Ermengarde; à Toulouse, on les vit se grouper autour du *bon*

Comte (1). Cette savante et religieuse cité, devenue sous ses Raymonds le centre politique du Midi, en fut alors la capitale littéraire. Telle était sa position, que chaque progrès de la Provence fut un bonheur pour elle (2). Séjour du pouvoir et de la fortune, elle tenait école d'honneur, de bravoure, de courtoisie. Ville des arts, féconde en Poëtes (3), elle passait pour l'arbitre du beau parler (4). Son château Narbonnais, rendez-vous des Ménestrels, vécut d'une vie enchantée de délices; toutes les fêtes d'armes et d'amour s'y succédaient. La poésie dominait tous les esprits, de même qu'une passion ardente occupait tous les cœurs. Heureux les Troubadours! car la patrie était assez éclairée pour les connaître et les apprécier. Dans leur âge héroïque, lorsque de fortes images parviennent à les émouvoir, les nations se réveillent poëtes.

Hélas! le génie provençal grandissait pour le malheur. Pareil aux beaux moments des littératures antiques, son âge d'or fut un jour d'espérance qui n'eut pas de lendemain. Deux siècles le virent naître, briller

(1) *Lou boun counte Ramoun*, dit Guillaume de Puylaurens.

(2) Sa réputation ne saurait être mieux comparée qu'à celle dont jouissait parmi les Tronvères la ville d'Arras, où un auteur inconnu fait descendre Dieu le Père pour apprendre l'art des chansons.

(3) Elle donna le jour à Pierre Vidal, Pierre Raimond, Aymeric de Péguilhan, Guillaume Figuera, Geraud le Roux, Guillem Montanagol, Guiraud d'Espagne, Pierre Guillem, Nat de Mons.....

(4) Pierre Cardinal lui adresse ces éloges :

Toloza, quan m'albire
Vostre fay valen,
Et vostre parlar gen,
Autrats ciutats azire
De bel captenemen.

et mourir moissonné dans sa fleur, tant le poids de sa renommée lui fut lourd à porter. La destinée toujours incomplète de notre patrie ne ressemble à aucune autre dans l'éternelle vicissitude des choses humaines. Pourquoi donc la liberté, la civilisation n'ont-elles jamais pu y atteindre leur entier développement? Pourquoi tant de faiblesse, d'impuissance et de splendeur à la fois? Ah! ne soyons pas trop sévères envers elle! Son nom remplirait nos fastes, si les années ne lui eussent manqué : le fruit n'a pu mûrir sur la branche où seule la fleur s'est épanouie. Une commotion religieuse, allumant l'esprit de ses enfants, avait fécondé ses germes poétiques; une révolution nouvelle détruisit ses hymnes et brisa son théorbe. Les héros des Croisades furent victimes de la plus fatale de toutes, qui ne fit aucun mal aux Sarrasins, mais qui ruina le Midi en portant un coup mortel à sa littérature. L'hérésie foudroyée dans les sillons fertiles de Toulouse, Nîmes et Béziers, avait sa source en Orient. Pauvre Provence! elle s'immolait pour la foi, et disputait sur le dogme. On connaît ses disgrâces : assoupie au chant de ses Poëtes, elle se réveilla aux cris des Albigeois. L'on ne marcha plus bientôt qu'à la lueur des bûchers sur cette noble terre qui avait été si longtemps l'asile de l'indépendance, ce qu'un peuple a de plus précieux au monde après la religion. Etonnez-vous que les horreurs de cette guerre monstrueuse aient déchaîné la Satire, un des derniers soupirs de la lyre Lémosine, contre l'ambition farouche de Montfort, la luxure et l'hypocrisie des persécuteurs! L'excellence de la satire de mœurs dépend moins du talent des Poëtes que de la perversité des temps. Si la veine médisante de Pierre Cardinal fut virulente et féconde, la voix du sang versé dans sa famille prête une excuse aux colères vengeresses de notre Juvénal.

La Provence eut l'énergie de ses défenseurs : elle mourut debout, les armes à la main.

Les Troubadours ne sont plus ; et ils ont emporté avec eux la gloire fugitive de leur beau langage. A ce moment s'est trahie la tyrannie d'une habile politique, qui étouffa chez les vaincus toute velléité menaçante pour l'unité de son pouvoir, en leur imposant l'esclavage de la pensée. Déchus de nos grandeurs, mais non pas de la gloire, nous vîmes briller au ciel provençal, pour nous consoler de ce déclin, une constellation poétique, la sainte Pléiade Toulousaine, le noble collége des sept Mainteneurs de la *Gaie science*, dont les illustres Jeux valurent encore une longue renommée à la Langue d'Oc; empêchant nos titres littéraires de se prescrire, ils firent reverdir dans la Cité palladienne le laurier des anciens Troubadours (1). Hélas! les jours de la Provence étaient comptés, son rôle intellectuel accompli, et sa puissance proscrite sans retour. Car la liberté est pour les lettres ce que furent à l'âtre païen les pénates domestiques, qu'on ne pouvait enlever, sans que le foyer lui-même s'éteignît ravagé ou détruit. Aussi sont-ils restés vains tous les efforts de Jeanne de Naples au quatorzième siècle, et du roi René au quinzième, pour relever notre nationalité expirée. Aujourd'hui, malgré le zèle louable de ceux qui, gardant sous le joug l'impérissable amour de la patrie, protestent contre son abaissement, le triomphe éclatant de la Langue d'Oil, les dédains des vainqueurs, l'oubli des vaincus leurs complices, laissent notre vieil idiome se déformer et mourir dans la bouche du peuple.

Bien autre fut le sort de la Littérature française.

(1) Cazeneuve, origine des Jeux Floraux de Toulouse.

II.

Plus lentes à éclore, plus faibles à se développer qu'au Midi, les fleurs du savoir ne furent dans le Nord ni moins belles ni moins vigoureuses. La France peut considérer sans regret sa rivale sur le trône : sa littérature sera vivace et conquérante, et l'avenir qui l'attend est promis à la gloire. L'instinct poétique s'y fit également sentir, parce que les besoins de l'imagination sollicitent tous les peuples, et que leur génie éternel n'a de bornes ni dans l'espace ni dans le temps. Mais il balbutia d'abord, sans oser rien inventer : il lui manquait la foi pour s'inspirer, l'action pour grandir, et une langue assez cultivée pour exprimer ses inventions. Cette langue, on peut dire que les Croisades l'ont créée, tant elles en ont favorisé l'essor ; et voilà sans contredit le résultat le plus important et le plus littéraire de leur influence sur les esprits. Le premier emploi puissamment populaire des idiomes modernes se rattache aux expéditions de Palestine. Elles confondirent dans un seul langage véritablement national les patois grossiers qui, dans chaque province aussi nombreux que les différentes classes de citoyens, perdaient tous les jours le souvenir de leur commune origine, et nuisaient à une fusion rendue déjà si difficile par la diversité des mœurs. Muette jusqu'alors, la langue du moyen âge fut miraculeusement déliée. C'était à la fois un siècle de mouvement et un siècle de pensée, où l'émancipation intellectuelle présageait l'affranchissement des communes. Grand artisan de la parole, il défricha le roman wallon, pendant que toutes les parties du discours profitaient des relations avec l'Asie, pour faire nombre d'emprunts aux idiomes étran-

gers (1) ; et, comme il n'est pas pour l'esprit humain d'efforts entièrement frivoles, ses tâtonnements laborieux ont mis dans les voies qui lui ont valu l'empire cette langue admirable de précision et de clarté, que les sublimes écrivains des derniers temps élevèrent jusqu'au génie. La France sort enfin de son obscurité : elle brûle d'entrer en partage de l'illustration que la Provence devait aux Troubadours. Toutes deux ont la même mère; c'est la querelle de deux sœurs qui, fières de leur beauté, luttent ensemble de grâce et d'élégance.

Singularité remarquable! la langue française commençait à peine à se former, que ses prémices servirent aux développements de l'éloquence, le plus souvent production tardive des littératures. Vive, animée, pleine d'émotions et de larmes, quoique rude encore et imparfaite, elle reçut des prédications religieuses, nées sous l'influence des guerres saintes, les éléments de la netteté et de la souplesse qui furent ses apanages naturels et son plus éminent mérite. Cette époque préparatoire est le règne de la parole. Quel pouvoir n'avait-elle pas, lorsqu'elle descendait, ardente, impétueuse, au fond des âmes profondément émues, et qu'elle remportait des triomphes aussi spontanés, aussi rapides, qu'un grand capitaine à la tête d'une armée ! Les Croisades ont introduit ce genre nouveau d'éloquence. Dans l'enfance de la société, il fallait, pour susciter des orateurs, une forte passion ; elles leur ont donné pour mission la volonté

(1) Beaucoup de mots rapportés des Croisades subsistent encore dans notre langue. Les Français prirent entre autres aux Arabes : *amiral, assassin, avanie, besan, café, chiffre, foison, jarre, magasin, mosquée, tambour, truchement*..... — Voy. Roquefort, Glossaire de la langue romane. — Quelques croisés surent profiter de leur séjour en Orient, pour apprendre les langues asiatiques : au XIII.e siècle, on les enseignait dans plusieurs écoles; et Guillaume de Tyr écrivit l'histoire des dynasties musulmanes d'après les historiens originaux.

divine ; il fallait à cette voix naissante les multitudes à haranguer, et elles lui ont ouvert une tribune plus haute que celle de Démosthène, puisqu'elle a pour auditeur l'univers chrétien tout entier.

Voulez-vous connaître quels sont les intérêts qui agitent la France, quelles croyances dominent les esprits? Courons vers la place publique ; transportons-nous sur ce nouveau forum : aucun édifice n'est assez vaste pour contenir la foule qui accourt, avide de recueillir la parole inculte de Pierre l'ermite. A peine le pauvre cénobite a-t-il terminé son homélie sur les malheurs de Jérusalem et les opprobres des lieux saints, que le cri de Croisade a retenti : tous applaudissent à l'entreprise dans une pieuse indignation ; Pierre a fait jaillir la flamme d'un incendie qui de la France doit embraser les autres parties de la terre. C'est souvent en pleine rue, au milieu des campagnes, que tonne la voix énergique de Jacques de Vitry, ranimant le zèle assoupi des bourgeois et des serfs couverts de bure, qu'il appelle la nation de Dieu : toujours en face des masses, il emprunte leur vivacité, il s'échauffe de leur vie ; pour agir sur elles, son langage, ses mouvements, ses idées doivent sortir de leur sein. Si les premières Croisades avaient été proclamées dans les conciles présidés par des papes, ou dans les parlements tenus en présence des souverains, d'autres le furent entre la barrière des combattants et les galeries des dames, réunis en tournois. Combien est touchant ce Curé de Neuilly qui puise ses élans dans la foi, et le génie dans ses convictions ! Il électrise la cour de Champagne par ses prédications ferventes ; et ces vaillants chevaliers de le suivre, oublieux de leurs joûtes profanes, vers un tombeau, l'objet de tous les regrets et le but de tous les désirs. Tournons nos regards du côté de ces temples, où la chaire évangélique s'élève aux accents inspirés de saint Bernard. Hors du cloître et des réunions de clercs,

quand le peuple se pressait pour l'entendre, ce foudre d'éloquence, l'oracle de la chrétienté, savait, comme Elisée, s'abaisser pour les petits, il parlait la langue vulgaire (1). Sa pensée ne perd rien sous le costume national : l'idiome dont il fait usage paraît au contraire grandir avec elle, et sur les ailes de l'inspiration monter vers les cieux. N'a-t-il pas été assez orné pour tracer le terrible tableau du dernier jugement, où Jésus armé de sa croix, entouré de ses anges, reproche à l'empereur Conrad le crime d'ingratitude? Sa simplicité ne relevait-elle pas la véhémente apostrophe que Jérusalem, menacée du désastre d'Edesse, vint elle-même jeter comme un défi à la chevalerie d'Europe : « Soldat du Christ, » prends son drapeau, et meurs pour celui qui mourut » pour toi ! » Les signes de l'orateur et ses gestes muets produisaient l'impression souveraine de l'éloquence; il lui suffisait du visage et de la voix pour émouvoir en Allemagne d'immenses assemblées qui ne comprenaient rien au sens de ses discours. L'abbé de Clairvaux semblait alors porter sur le front quelque auréole de sainteté, la langue de feu des apôtres.

La tradition attribue des prodiges à l'enthousiasme indicible qu'excitèrent ces humbles moines, promoteurs du pélerinage d'outre-mer, la corde au cou, le cilice aux reins : ils faisaient battre le cœur du vieillard, ils épouvantaient celui de la jeune fille. Par malheur, peu de monuments de leurs harangues populaires sont parvenus jusqu'à nous; de ces vigoureuses prédications, il ne nous reste presque rien. Dans un siècle où la langue était à peine ébauchée, ces victoires fugitives de la parole disparaissaient avec les circonstances qui les avaient enfantées.

Le langage d'Oil, forgé à cette âpre fournaise, conserva

(1) De Pastoret, Histoire littéraire de la France, t. XIII, p. 194.

l'empreinte de ses origines. Bref de sa nature, encore embarrassé, il marche pesamment comme un chevalier bardé de fer. Rebelle aux molles cadences de la poésie lyrique, il bégaya d'abord ses lais d'amour, et déploya au temps de ses splendeurs plus d'art que de véritable inspiration. Les Trouvères suivent ici et de loin les chanteurs de Provence : leur rhythme, plus rude que celui du Midi, trahit parfois cette indigence et ce défaut de flexibilité ; leur imagination moins vive et leurs passions moins ardentes gardent l'image fidèle des traits nationaux. Il y a pourtant des détails pleins de sensibilité dans les romances érotiques d'Audefroy, et dans ces charmants vers français qu'écrivait Abailard en songeant à Héloïse. Le châtelain de Coucy, allant chercher à la Massoure la fin de sa vie et de ses amours, nous a laissé de tendres complaintes qu'embellit une grâce ingénue. Au dessus d'eux s'élèvent le premier des chansonniers parmi les rois, et sa brillante cour de Provins, où Gaces Brulés, le Ménestrel du Comte et son émule en poésie, chantait avec tant de douceur. Mais le nom de Thibaut appartient à la France entière : s'il relève du Nord pour son fief de Champagne, il doit sa mère au Midi. L'harmonie de la Provence éclate dans les vers dont il ornait les salles de ses châteaux. Moins fier de son rang que du laurier poétique, il oublia, ce loyal serviteur de la reine Blanche, la couronne comtale, le sceptre de Navarre et la royauté de Jérusalem, pour suivre à l'aventure cette chaste passion, qui survécut aux épreuves du temps, à toutes les traverses de la vie, et que la mort eut seule la puissance d'éteindre.

Toujours est-il qu'à cette époque, la Muse des Trouvères s'est colorée au contact des Troubadours. Hospitalière pour l'étranger, comme le pays même, la littérature française accueillit ces influences, et se laissa féconder par elles. Si elle avait son centre au cœur du

royaume, elle donnait alors avec une égale facilité, sinon avec un orgueil maternel, le droit de cité dans son vaste sein à tout ce que la nation manifestait de grand. A l'exemple du Midi, les Trouvères tinrent leurs puyds d'amour dans les veillées sous l'ormel, où ils récitaient leurs vers langoureux en présence des dames : seulement, elles n'en sont plus les belles présidentes, elles ne jouent pas, aux académies de Rouen, de Valenciennes, de Cambrai, le rôle souverain qui leur assurait l'empire des cours provençales. De même, les Jeux-partis de Jean Bretel sont un écho lointain et affaibli de nos galantes Tensons. Mais cette gloire est éclipsée par bien d'autres : à côté de cette poésie timide, monotone, sans type original, grandit une poésie mâle, riche, féconde. Chacun doit revendiquer ses titres : aux Troubadours, les élans d'enthousiasme religieux, d'ardeur guerrière, d'ivresse amoureuse, qui constituent les chants lyriques ; aux Trouvères, l'Epopée chevaleresque et les Fabliaux.

L'Epopée! Elle est digne d'occuper le premier rang entre toutes les conceptions du moyen âge : elle compose la portion la plus considérable et la plus complète, la plus intéressante et la plus nationale de sa poésie. Formée de la Légende et du Chant de guerre, ce fut la grande œuvre de l'époque, le monument qui en réfléchit de la façon la plus naïve la vie sociale, le côté romanesque. Longtemps laissée dans l'ombre de cette vieille littérature (1), elle

(1) Depuis trois cents ans, le moyen âge n'avait guère occupé que les érudits, et il n'était étudié qu'au point de vue linguistique. Il appartenait à un âge critique, tel que le XIX.e siècle, de le réhabiliter. Le mouvement des recherches vers sa poésie et son histoire n'a pas encore complètement éclairé les diverses parties de ce vaste labyrinthe. M. Paulin Pâris a commencé en maître cette désirable série d'études, que le zèle de quelques éditeurs élargit chaque jour par la publication de documents nouveaux. Malgré les travaux successifs de MM. de Monmerqué, Reinaud, Francisque Michel, Achille Jubinal....., il reste encore à cette savante critique bien du chemin

méritait d'autant moins la rouille de l'oubli, qu'elle a été l'une des formes les plus parfaites de la pensée française au berceau. La vie agitée et les aventures des deux siècles que nous étudions favorisaient à merveille le génie épique ; eût-il jusque-là sommeillé dans le pays, il s'y serait éveillé au bruit de pareils événements. A la vérité, les Croisades le trouvèrent éclos ; mais elles étendirent à l'infini le champ de ses fictions, en découvrant tout un monde mythologique, en faisant mouvoir d'autres machines et de nouveaux ressorts ; et ce n'est pas là leur moindre influence. Ces pieuses traditions, germes de beaucoup d'autres, lui fournirent une source plus abondante qu'une érudition bizarre de l'antiquité, aussi merveilleuse que les histoires carlovingiennes, non moins variée que les fables bretonnes. Les créations naïves de l'ancienne Muse héroïque ne suffisaient plus à leurs contemporains, quand les Poëtes de cet âge vinrent dépouiller la Chanson de Gestes de sa barbare énergie, reprendre les premiers récits, rajeunir leur souche féodale par des branches vivaces et d'innombrables rejetons. Il faut nommer nos romanciers créateurs, tant il y eut de puissance, de sève et d'originalité dans ce genre qu'ils perfectionnèrent : enfants émus d'une ère de prodiges, ils y ont apporté en effet tout le feu et la verve inépuisable du moyen âge. Mais voir dans l'Epopée une invention individuelle, ce serait rabaisser l'humanité au profit d'un seul homme. Ces compositions de longue haleine sont évidemment le produit anonyme de l'imagination des masses, le résultat successif de la mémoire des siècles, le chef-d'œuvre involontaire de tout un peuple. On pourrait les comparer à plusieurs Iliades de rhapsodies

à faire ; il y a beaucoup de ruines à relever avec les manuscrits de la Bibliothèque du Roi et des autres dépôts littéraires. C'est une mine féconde qui ne sera pas épuisée de longtemps.

détachées, qui ont eu pour Pisistrates intelligents Chrestien de Troyes, Adenès, Huon de Villeneuve et les autres Trouveurs dont la postérité a conservé les ouvrages plutôt que le nom.

La plupart de ces poëmes furent composés dans la période des Croisades (1), auxquelles leur tendance chrétienne et guerrière était favorable. Ce fut sans doute pour animer les esprits aux entreprises héroïques qu'ils flattaient les instincts du temps; le zèle religieux en fit faire ou refaire quelques-uns. La littérature et la société agissaient et réagissaient ainsi l'une sur l'autre. Organe soumis de la pensée nationale, le Trouvère proclama les nobles actions des ancêtres pour encourager l'enthousiasme des enfants, exalter les cœurs, agrandir les courages, enfanter des héros. Et la France prouva, dans les plaines de Syrie, que si elle avait de belliqueux Poëtes, elle partageait aussi leur ardenr. Un caractère, qui leur est commun à tous, frappe à la lecture des romans ; c'est l'amour qu'ils respirent pour les terres d'Asie. L'Europe le savait déjà : par delà les mers, il est une plage fameuse, promise à sa civilisation, et qu'elle doit se disputer un jour. Depuis ces guerres prématurées, l'aspect du monde n'a pas changé, l'Orient nous tend encore les bras; j'en atteste les préoccupations politiques du présent, qui semblent menacer l'avenir d'une crise sanglante !... Quatre auteurs se sont consacrés à la gloire du roi de Macédoine, le seul peut-être des Grecs qui fut alors connu (2). Mais l'Alexandre des épopées appartient à la

(1) Les principales épopées chevaleresques mesurent le temps compris de 1100 à 1300. Il n'y en a pas d'antérieures ; et les postérieures ne sont qne des versions ou des paraphrases des premières.

(2) Lambert-li-Cors s'associa en jonglerie Alexandre de Bernay, et tous deux poursuivirent les Gestes de leur héros jusqu'à sa mort. Son testament a été rimé par Pierre de Saint-Cloot ; enfin Jehan-li-Nevelois a composé le livre de sa vengeance. Les Bénédictins ont

Légende, et non pas à l'Histoire : ce qu'elles en racontent, c'est la donnée populaire, le vœu du paon qui le conduit au milieu d'enchantements féeriques jusqu'aux Indes orientales, et ses batailles sans nombre du Granique au Gange, et ses conquêtes sans terme des Palus-Méotides aux sables de la Libye, pour fonder un gigantesque empire avec Babylone pour capitale. Il n'est pas de jongleur habile qui ne sache de combien de couronnes d'or est semé le champ d'azur de son écu, et quels preux entouraient son destrier à la prise de Jérusalem (1). La Muse du moyen âge portait mal la chlamyde grecque ou la toge romaine ; elle ne s'est jamais sentie à l'aise que sous l'armure du chevalier.

Le fond des épopées les plus nationales offre l'éternel combat des populations chrétiennes contre les races musulmanes, mêlées terribles où les païens périssent toujours par milliers. Les exploits de Garin l'invincible (2), les honteuses défaites du maure Agoulant dans la Calabre (3), le pèlerinage du roi Flore en Terre sainte (4),

prouvé que ce roman, publié vers 1184, servit de cadre ingénieux aux faits du règne de Louis VII et aux premières années de Philippe-Auguste. Entre autres traits orientaux qui abondent, on y remarque celui-ci :

Efestion est armé...........
Onques ne vi meillor Gascon ne *Arabi*.

(1) Alexandre trespasse la terre de Sulie
Droit vers Jherusalem à sa voie accueillie
Qu'il vuet la cité prendre et avoir en ballie,
Bientot l'eust détruite et la terre agastie.

(2) *Li Romans de Garin le Lohérain*, publié par M. Paulin Pâris. L'auteur, Jehan de Flagy, vivait au XII.e siècle.

(3) Cette Chanson de Gestes, qui porte les trois noms d'Agoulant, d'Hyaumont ou d'Aspremont, fait partie des Romans des Douze pairs.

(4) Le Roman du roi Flore et de la belle Jeanne a été publié par M. Francisque Michel, en 1838. Il faut rapporter au XIII.e siècle cette charmante composition. La littérature des Trouvères ne peut placer au-dessus de ce petit chef-d'œuvre que le Fabliau d'Aucassin et Nicolette, et le Roman du Comte de Ponthieu.

voilà les couplets que le Ménestrel retient dans sa mémoire, et les fragments que le Baron est surtout curieux d'entendre. Parfois la mention d'une bataille contre les Sarrasins rappelle naturellement au Poëte les hauts faits de Palestine qu'il s'empresse de publier (1). Les paladins fabuleux, qui revêtent le costume des douze pairs de Charlemagne, empruntent aux soldats des Croisades leurs traits de loyauté et de vaillance ; les chevaliers de la Table ronde héritent de leur fidélité en amour et à la guerre. Olivier, blessé à mort, se relève de sa couche funèbre pour défier une dernière fois le Géant, son farouche ennemi. La première condition de bravoure au moyen âge était de l'exercer au service de la chrétienté. Oger le Danois gagne tour-à-tour les couronnes d'Acre, de Babylone et de Jérusalem. Jurant comme lui par la mort de Mahom, Artus porte un nom redouté de l'Islamisme. Et Charlemagne lui-même, le maître du monde, Charlemagne, le véritable héros de l'Occident, qui fournit au Nord et au Sud le sujet de tous les récits, ne fatigua-t-il point son ardente Joyeuse contre les émirs d'Arabie ! Que parlez-vous de Saxons et de Lombards ? Par le droit divin de la poésie, les guerres du fils de Pepin ont de plus glorieux motifs et de bien autres théâtres. Grand convertisseur d'infidèles, il va des Ardennes aux Pyrénées, des Pyrénées sur le sol de l'empire Grec, chercher les représailles de Roncevaux ; et dans les murs de la Cité sainte, les reliques du Calvaire deviennent le prix de ses victoires (2).

(1) C'est ce que fait Adenès au 41.e couplet du *Romans de Berte aus grans piés*, p. 59, édition Paulin Pâris, 1832.

(2) M. l'abbé de la Rue a découvert le premier ce singulier Poëme au *Museum Britannicum*. — Il y a sur les fables que la chronique pseudonyme de Turpin a fait éclore, des détails pleins de science et d'intérêt chez M de Reiffenberg (Chr. de Ph. Mouskes, t. II, introd., p. 154-181), qui ne cite cependant pas l'expédi-

L'esprit des Croisades s'est glissé plus profondément dans les Epopées moins primitives. Il est des Poëmes, aux formes mieux arrêtées, dont l'époque précise de ces expéditions a fourni le cadre : la période poétique s'y développe habilement, il y a à la fois de la chaleur et du nombre. Les événements qui s'accomplissaient au temps où ils furent composés ne pouvaient manquer de s'y reproduire. Le Poëte se trouvait au foyer des traditions les plus merveilleuses ; les peuples pélerins passaient devant son seuil, il entendait le fracas des armées chrétiennes, une Epopée vivante se déroulait à ses yeux. Quand tous les héros du cycle carlovingien eurent leur chantre, lorsque Chrestien de Troyes et ses continuateurs eurent illustré chacun des preux de la Table ronde, il fut parlé de quelques autres paladins qui ne devaient point à la fable leur mâle grandeur. Après les exploits des Roland, des Renaud, des Ogier, des Gauvain, des Lancelot, des Tristan, chers aux rimeurs, ils évoquèrent les noms plus réels de Godefroy, de Richard, de Soliman, de Saladin, consacrés par l'histoire, et que les champs de Dorylée, d'Ascalon et d'Arsur ont rendus célèbres dans la postérité. Le sentiment populaire, crédule de sa nature et franchement admirateur, s'en est emparé pour exagérer leurs vertus jusqu'à l'idéal. Il a donné le jour à ces Poëmes nationaux, où l'on trouve la manifestation chevaleresque des Croisades, l'expression profane de leur exaltation et de leur gloire. Quant à leur expression purement catholique, ne la cherchez pas dans les œuvres de la langue vulgaire ; elle est dans les Sermons latins des clercs érudits et les savantes Chroniques des moines annalistes, dont il ne m'est pas permis d'apprécier le mérite.

tion de Charlemagne à Constantinople, écrite par un Trouvère normand du XII.e siècle en grands vers non rimés.

Il obtint les honneurs de l'Epopée ce Duc de Lorraine, qui le premier mit un trône chrétien à côté du saint Sépulcre (1). C'est une de ces histoires fabuleuses de l'Orient, où les prodiges s'enchaînent aux prodiges. La naissance du Chevalier de la Croix est aussi extraordinaire que le cours de sa vie. Meilleur guerrier que saint Georges, il semble avoir reçu du ciel une puissance surhumaine : il pourfend dans le Roman les géants Sarrasins, comme les apôtres des Gaules avaient terrassé le démon dans la Légende. Aux conquêtes de Baudouin ne manque même pas ce quelque chose d'achevé qu'imprime le malheur, cet intérêt qui pour le vulgaire est le plus attachant de tous (2). Vaincu près d'Andrinople, prisonnier des Bulgares, plus longtemps captif qu'Empereur, rachetant ses jours de gloire par des années d'infortune, il ébranla si fort l'imagination de la foule, et son Poëme jouit d'une si grande vogue, qu'il s'en produisit d'autres à son imitation (3), de même qu'il se présentait un faux Baudouin, un imposteur, pour réclamer ses états de Flandre et de Hainaut. On se sent en pleine Asie dans les aventures orageuses de Jean Tristan, l'enfant royal, dont la vie ne fut qu'un long drame de douleur : né durant l'affliction d'une Croisade, ce malheureux Prince se vit arracher aux caresses maternelles de Marguerite de Provence ; il

(1) *Godeffroy de Bilhon* ou le chevalier du Christ est un récit orné de toutes les Croisades : Gandor de Douai l'amène depuis l'an 1094 jusqu'aux temps de Saint Louis.

(2) Le romancier a intitulé son œuvre : de Baudouin Comte de Flandre qui épousa le diable et devint Empereur de Constantinople. Composé d'abord en vers, il fut plus tard, comme tous les grands Romans, translaté en prose, et subit plusieurs rédactions.

(3) Ainsi : la Conquête de Grèce, par Philippe de Mathien ; et le Roman de Ferrand, où se lit un dramatique récit de la bataille de Bouvines, infiniment supérieur aux conceptions glaciales de Guillaume le Breton.

vint apprendre à la cour d'Egypte comment on acquiert un peu d'honneur et quelques empires (1).

Le cycle des Croisades renferme une classe de Romans remarquables à d'autres titres : ceux-ci nous retracent les sentiments qu'elles ont fait naître et les idées qu'elles répandirent. Ils nous enseignent ce que l'Occident pensait au XIII.e siècle du Législateur des Arabes. Tantôt c'est un savant Cardinal, dévoré d'ambition, qu'une jalousie monastique enlève aux doctrines du Saint-Siége, et qui par son talent de la prédication ébranle l'Eglise à qui il semblait promettre un ferme et zélé défenseur (2). Ailleurs, chevalier fort habile, il devient l'intendant d'un riche baron, fait le négoce comme un simple marchand des foires de Champagne ou de Brie, et, docile aux conseils d'un ermite, il épouse la veuve de son maître, l'héritière de la baronnie (3). Les vieux Poëtes ne pouvant comprendre encore Mahomet, donnaient une tournure féodale à son esprit, à son caractère, à ses mœurs. Dans Gilion de Trassigny, le commerce avec l'Orient n'est pas moins incontestable (4). La polygamie, principe éminemment asiatique, sert de base à l'histoire de ce gentilhomme du Hainaut : précipité au fond d'un ca-

(1) Il fut, dit le romancier, élevé à la Babylone d'Egypte.

(2) Cette curieuse Légende de Machommeques, ainsi qu'orthographie l'auteur, se trouve dans la quatrième branche du Renard le Contrefait, Poëme qui mériterait d'être retiré de l'oubli : il présente en effet une infinité de documents précieux sur les usages et l'état des connaissances à la fin du XIII.e siècle.

(3) Roman de Mahomet, en vers du XIII.e siècle, par Alexandre du Pont, publié par MM. Reinaud et Francisque Michel. Il renferme, comme tous ses pareils, une foule d'anecdotes, dont quelques-unes sont vraies et le plus grand nombre dénuées de vraisemblance.

(4) Goethe l'a cité dans son drame de Stella, où il met la bigamie en honneur. Mais le dénouement du poëme français est bien différent : il finit d'après les idées chrétiennes, par l'abnégation et le sacrifice des deux héroïnes.

chot musulman, il est délivré de ses fers par la belle Gracienne, et, sur le faux bruit de la mort de sa femme, il épouse sa libératrice. Il y a d'ailleurs ici un trait de vérité locale, d'autant plus frappant qu'ils sont en petit nombre. L'amour parle un langage effronté dans la bouche des filles de Sultan : leur sensibilité est toute matérielle; elles s'éprennent avec fougue et délire des guerriers chrétiens, comme Floripar dans Ferabras ou Gracienne pour Gilion. Le Trouvère n'aurait-il pas eu l'intention délicate et profonde de montrer que la grâce et la pudeur de la femme ne sont nulle part des vertus plus naturelles qu'au sein du christianisme?

Il faudrait avoir contre la langue du treizième siècle de bien fortes antipathies, pour dédaigner ces Poëmes puissants d'intrigue, où l'action tient tant de place, dont la narration est si rapide, et l'allure toujours héroïque. S'ils n'ont pas reculé les limites de l'intelligence humaine, ils atteignirent du moins l'apogée de leur propre génie. Sans doute plus d'un écueil devait les arrêter, parce qu'ils s'aventuraient sans autorités, sans critiques, avec les seules ressources de l'imagination, ou, ce qui est pire, avec des guides trompeurs. Mais qu'importent leurs licences envers l'histoire, la géographie ou le costume! Qu'importe que les Sarrasins célèbrent les offices catholiques, ou qu'on entende un émir jurer par la lance de monseigneur saint Jacques, serment de Philippe-Auguste, roi très-chrétien (1)! Le Poëte a beau dénaturer les faits sous de monstrueux anachronismes qui violent le temps, sous des descriptions mensongères qui suppriment l'espace, il y a encore là des couleurs contemporaines, il y a une vérité de sentiments nationaux plus saisissante que l'his-

(1) Le Comte de Caylus témoigne dans un Mémoire inséré au t. XX de l'Académie des Inscriptions, des exclamations pieuses que les romanciers attribuent aux païens, et de la messe qu'ils leur font dire.

toire. Soit que le Roman transporte la scène dans les lieux de l'Asie, soit qu'il affuble ses personnages de noms arabes, il n'en conserve pas moins ses réminiscences chevaleresques, c'est toujours la France et ses passions qu'il exprime en Orient. On ne peut non plus méconnaître que la géographie demeura peu de temps, imaginaire et confuse, à ses grossiers essais. On rencontre çà et là des peintures d'une exactitude si fidèle, qu'elles durent être tracées par des hommes qui avaient visité les pays dont ils parlaient. Les migrations fréquentes de la Croisade furent à cet égard le plus actif moyen d'acquisition scientifique : les Missionnaires lettrés, premiers explorateurs des terres et des mers orientales, rectifièrent une foule d'erreurs, et les relations de Rubruquis permirent au romancier de varier davantage l'intérêt dans les détails de ses récits (1).

Pour le fond, les Epopées diffèrent peu entre elles : elles possèdent bien mieux l'art de multiplier les événements que de nuancer les caractères. Leur héros est partout un chevalier accompli, gentilhomme de haut lignage, plaisant à Dieu et aux dames, guerroyeur invincible, grand amateur de passe-d'armes, habile à toutes les prouesses, brisant des lances dans les tournois, prêt à se jeter au plus épais des bataillons infidèles ou à courir les périls des rendez-vous d'amour. Une moitié des chevaliers est douce, généreuse, bienfaisante; les autres, arrogants et cruels, noirs de hâle et de soleil, n'aiment que le sang et les chevaux rapides. Sous la cuirasse et le haubert, Roland et Renaud ont la même physionomie; Roger et Olivier captivent par un égal

(1) En comparant les connaissances géographiques de ce cordelier avec celles des écrivains du XI.ᵉ siècle, il est facile de constater un progrès immense. — MM. Fr. Michel et Th. Wright ont publié, en 1839, les Voyages de Guillaume de Rubruk, Bernard-le-Sage et Sævulf.

enthousiasme de bravoure. Mais dans la monotonie et les redites des grands coups d'épée parés ou rendus, l'auteur a parlé la langue de son siècle. Cet âge bouillant n'a que faire de l'esprit d'analyse ; une patiente observation refroidirait son cœur : avide de gloire martiale, il embrasse ses armes avec amour et divinise le courage. Le spectacle auquel il a souvent assisté et qu'avant tout il affectionne, c'est la mêlée et ses incidents de meurtre, sa péripétie de carnage. Les femmes elles-mêmes sont vaillantes et fières ; enthousiastes de combats, elles méprisent celui qui en redoute les dangers. Aussi un galant Trouvère, voulant éterniser la mémoire des belles dames de son temps, a-t-il soin de les vêtir en amazones chrétiennes qui, au moment de leur départ pour la Terre-Sainte, éprouvent leurs forces dans un carrousel (1). Il y a pourtant des caractères de jeunes filles tendres et mélancoliques, dont le souvenir d'un damoisel occupe uniquement le cœur : quelques pages fraîches et sereines, quelques scènes attendrissantes sont semées dans les romans de distance en distance, au milieu des faits militaires. Tel le délicieux épisode des amours de Tristan avec la blonde Yseult, tiré des poëmes les plus populaires au moyen âge, délasse l'âme doucement de cette fumée de sang, de ces fureurs mortelles dont l'Epopée ne saurait se passer.

N'est-il pas vraisemblable qu'une imagination encore vierge empruntait aux Croisades pour ces récits belliqueux leurs actions athlétiques, et leurs champs de bataille grands comme une province, peuplés comme une nation ? Le monde chevaleresque que les romans ont découvert n'est point une création des Trouvères ;

(1) Ce tournoi imaginaire fait le sujet du poëme que Pierre Gentien écrivait à Paris vers 1275, s'il faut en croire l'abbé Massieu dans son Histoire de la Poésie Française.

ils n'eurent pas le talent de nous intéresser aux passions menteuses d'une société purement idéale. A Jupiter seul appartient de faire sortir ainsi de son cerveau une Minerve tout armée. Le sentiment religieux, l'enthousiasme et l'honneur étaient vrais à une époque où nos rois se dévouaient eux et leurs couronnes au service de la Palestine; où les seigneurs, poussant le cri de Montjoie-Saint-Denis, mettaient leurs terres en gage pour un cheval, et vendaient la liberté aux serfs pour une épée; où la magnanime Comtesse de Blois blâmait hautement son époux, déserteur du camp d'Antioche, et le forçait d'y retourner; où Marguerite de Provence suppliait un chevalier de la tuer, plutôt que de la laisser tomber vivante aux mains des Sarrasins, et où, par un admirable mouvement, le vieux guerrier en faisait la promesse. Les conquêtes de royaumes et d'empires qui remplissent les romans sont la réalité prise sur le fait, les aventures et la vie du moyen âge : c'était le Marquis de Montferrat couronné roi de Thessalonique par la force du glaive, ou le Comte de Flandre chaussant dans Sainte-Sophie le cothurne impérial par la grâce de Dieu. Le trône semblait alors mis au lot du plus brave : un soldat de fortune n'emportait avec lui que son courage et ses espérances, sûr de trouver en Orient de vastes états et des armées de vassaux. L'histoire a donc autant à prendre que l'art dans nos poëmes : n'eussent-ils été que des écrits médiocres, ils auraient encore une grande valeur. Peut-être, l'espoir jusqu'à ce jour déçu d'une bonne histoire nationale repose-t-il dans l'étude de ces sources négligées ou mal connues !

Ce produit suprême de l'esprit français résume seul tous les autres par une confusion puissante, par un désordre qui a sa grandeur. Histoire et Roman, Contes et Légendes, Hymnes et Récits sont entassés pêle-mêle dans

ces Epopées gigantesques (1) : elles recèlent dans leurs flancs vigoureux des trésors de fictions empruntées à la fois aux fables du Nord et aux mythes de l'Orient. Les génies, les enchanteurs, les monstres, les êtres merveilleux ont apparu en foule vers le temps des Croisades. Le moyen âge enleva de l'Asie ces myriades de nymphes et de sylphes qui voltigent dans un paradis de fleurs, sur une terre riante et sous un ciel d'azur ; c'est le point par où l'Epopée catholique s'allie principalement à la poésie orientale. De ces inventions la plus ingénieuse est la Fée : non moins charmante que la Walkyrie Scandinave, elle a reçu pour dernière parure l'écharpe d'or et les séductions magiques des Péris de la Perse. Les œuvres les plus vantées se sont embellies de sa gracieuse image : Champenois, Parisiens ou Normands, les Trouvères ont jeté sous ses pas, mesurés par les Grâces, de moelleux tapis de roses ; car la fée aime toujours à venir et à disparaître sans être entendue. Chevaliers, il erre autour de vous un pur esprit qui vous protége, un ange gardien qui vous console, un génie qui préside à votre destinée. Tantôt il se dévoue au sort d'une famille seigneuriale ; comme Mélusine, la Psyché du moyen âge, au manoir des Lusignan. Tantôt c'est Viviane, la dame du Lac, qui de son souffle amoureux conduit Lancelot auprès de la reine Genièvre. Alcine attend les paladins sur les bords de son île ; elle les enivre d'un philtre enchanté, qui leur envoie tant de bonheur, qu'ils n'ont plus rien à regretter au monde. Une autre, la divine amante d'Ogier le Danois, exerçant son pouvoir, ainsi que dans les Contes arabes, par des créations splendides et par le goût des arts, emmène l'aventureux guerrier dans sa demeure d'Avallon, palais de cristal au toit

(1) Les pièces lyriques abondent dans Gérard de Nevers et dans le Chevalier à la licorne.

d'argent, aux murailles d'albâtre, éblouissant de jaspes et ruisselant de pierreries : là, Morgane fascine les yeux du héros par des mirages trop tôt disparus. Il en est enfin qui vont à travers le monde, sur un coursier ailé; guérir de leurs mains les blessures cruelles des hommes d'armes, et prêter aux amants une faveur constante. D'où vient qu'à côté de ces fées bienfaisantes se trouvent les méchantes fées qui ne donnent elles que malédictions et sortiléges? Le dualisme, idée-mère de la religion persane, met sans relâche aux prises le bien et le mal, qui, personnifiés sous cette image, se disputent la mythologie de nos pères. Au nombre des fantômes malfaisants arrivés d'Arabie se place le plus redoutable de tous, le vampire : affreux habitant des cimetières, il s'élance à minuit de sa fosse dans la couche d'un adulte endormi, pour alimenter sur son sein brûlant avec du sang humain un reste de vie dont la source n'est point entièrement tarie. On reconnaît à cette effrayante superstition la hardiesse orientale, et un ressouvenir des gouls, vivant comme l'hyène avec les cadavres qu'ils déterrent.

L'orientalisme est plus frappant encore dans l'esprit, le cadre et la forme du Fabliau, genre qui dut précéder l'Epopée (1) ; élément antérieur et étranger à la France, il s'y continue et s'y naturalise pour célébrer les aventures plébéiennes. Si les Poëtes du Nord imitèrent les Provençaux, leurs devanciers comme presque toujours, ils ont laissé bien loin derrière eux les essais peu nombreux de nos Fableors : assez riches pour être généreux, les Troubadours leur abandonnent cet honneur. On dit que l'Apologue naquit dans l'Orient. De la métempsycose à la fable le passage est si facile, qu'il est naturel de voir l'Inde tisser la pre-

(1) Académie des Inscriptions et Belles-lettres, t. XX, p. 352 et suiv.; Mémoire du comte de Caylus sur les Fabliaux.

mière ces voiles ingénieux, plus ou moins transparents, dont s'habille la vérité. Le génie de l'homme est peu inventif. Cosmopolites de leur nature, le Conte et l'Apologue ont voyagé de contrée en contrée, et se sont transmis dans le cours des âges, portés par la simplicité populaire, depuis le pied du Caucase, où le soleil se lève, jusqu'aux Pyrénées, où il se couche, de la vallée du Gange aux rives de la Loire. C'est un fait digne d'attention et d'étude que leurs courses à travers l'espace et la durée. Il y a quelque charme à suivre ainsi à la trace d'un bout de monde à l'autre une naïve histoire, à se la faire raconter en plusieurs langues, à savoir comment chacune la rend sienne, l'altère ou l'enrichit de ses propres idées. Laissez-les ces productions légères s'échapper des pagodes indiennes, se propager en Perse, prendre un reflet du soleil d'Arabie, puiser aux paraboles des Hébreux (1); l'avalanche, grossie en chemin par la Grèce et l'Italie, arrive aux Trouvères, puis à la Fontaine, cet héritier direct et naturel de tous les conteurs, qui marquera la place de ses récits moraux au foyer, non de la France, mais de l'humanité.

Nous devons aux Croisades deux recueils de Fables et de Contes, qui traversèrent avec nos pélerins les déserts de l'Asie mineure et les flots de la mer de Syrie (2). Le moyen âge grossit à son tour le trésor universel : de ces masses confuses il dégagea des couleurs, des images; il traduisit en donnant carrière à son imagination. Le privilége des époques jeunes et

(1) Savante préface de Sacy, en tête de l'ouvrage de Calila et Dimna, vulgairement nommé Fables de Bidpaï; 1816.

(2) Jean de Capoue traduisit, vers 1262, la Fable de Calila dans son *Directorium humanæ vitæ*; avant lui, Dom Jehans, moine de Haute-Selve, avait reproduit dans le *Dolopathos* les Contes de Sendebar.

hardies est de ne jamais s'asservir à l'original qu'elles suivent. Marie de France sut donner un cachet piquant et badin aux traditions que l'Occident avait reçues parées de la gracieuse fantaisie de Bidpaï (1) ; à la simplicité de style, la Neustrienne joignit une tournure agréable et des cadences faciles. Telle était la popularité dont jouirent ces fictions, que Richard d'Angleterre plaignant sa déconvenue, se sert d'un apologue oriental, où il attaque ses ennemis sous les noms de Renard et d'Ysengrin. Un évêque fait de même pour pleurer saint Louis qui, sur la plage infidèle, terminait par une mort de soldat et de martyr une vie de chrétien et de grand prince (2). La novice intelligence de nos pères avait besoin, comme l'enfant, de trouver le miel aux bords du vase qui contenait l'amer breuvage du vrai.

Dès les premières années du treizième siècle, les Paraboles de Sendebar circulent en Europe (3). C'est à la vieille sagesse de l'Inde que les Trouvères vont demander le fond de leurs récits; seulement les Brahmanes prennent devant nous le costume et le langage des chevaliers. Le Lay d'Aristote n'a pas d'autre ori-

(1) On donnait alors à toutes les collections de Fables enromancées le nom d'Ysopet, parce que l'on en croyait les sujets fournis par le Phrygien. Marie de France appelle Dit d'Ysopet, le recueil qui renferme les siennes. Roquefort a joint à la première publication de ses œuvres complètes (1820) une dissertation fort intéressante sur ce Poète anglo-normand du XIII.e siècle.

(2) M. Robert, Fables inédites des XII.e, XIII.e et XIV.e siècles; 1825, t. I.

(3) Acad. des Inscript., t. XLI, p. 565 et suiv.; Mémoire de Dacier. — L'auteur anonyme de Parthenopex de Blois mentionne expressément les fables des Arabes. L'imitation des livres orientaux était au reste une chose si commune, que Hugues de Méry fait observer que son roman le Tournoi de l'Antechrist n'a été traité ni par les auteurs chrétiens, ni par les auteurs *sarrasins*.

gine : ce philosophe et Alexandre son disciple y sont arrêtés par l'amour au milieu de leurs études et de leurs conquêtes ; ils étaient de tous les Grecs ceux que les Arabes se plaisaient le plus à chanter. Moins développé que le Conte asiatique, le Fabliau français excelle à diversifier ses ornements (1). Le christianisme lui offrait ses Légendes sacerdotales et ses miracles : il en a retiré l'admirable aventure du Barizel, les Contes dévots de Gautier de Coinsy, et ses dictiés théologiques qui renferment des discussions courtoises entre les Mahométans et les Gentils (2). La Croisade lui apprend le nom de ses héros et ses histoires de batailles : rien de plus répandu au moyen âge que le fabliau merveilleux où Hugues de Tabarie, seigneur de Galilée, servant de parrain en chevalerie au meilleur baron du paganisme, confère cet ordre illustre avec les cérémonies chrétiennes au loyal Saladin, pour qui la foi jurée et le traité conclu furent toujours choses sacrées comme le Coran. Et pour ne parler que des plus célèbres, ce chef-d'œuvre de sentiment et d'élégance, dont Provençaux et Français revendiquent à l'envi l'invention, le petit poëme d'Aucassin n'atteste-t-il pas combien la préoccupation des mêmes idées était invincible? Pris par les Sarrasins, le gentil ami de Nicolette la retrouve loin de Beaucaire, auprès du trône de Carthage, dans le palais du roi son père.

Les nouvelles pensées qui jaillissaient à cette époque en Occident eurent donc pour écho ce que la

(1) M. Jubinal a publié en 1839 un nouveau volume de Contes, Dits et Fabliaux, qui continue les recueils estimables donnés successivement par Legrand d'Aussy, Barbazan et Méon.

(2) Le livre de la loi au Sarrazin, par Raymond Lulle; édition Reinaud et Michel.

romancerie française a créé de plus achevé. Trop souvent on y rencontre des mœurs licencieuses et des expressions d'une déplorable grossièreté : ces souillures tiennent aux temps (1). Peu instruite des ressources secrètes de l'art, la langue n'avait point encore imaginé ces artifices adroits qui parent les nudités en les couvrant d'un voile de grâce. Il y avait d'ailleurs, à côté des Trouvères du clergé et de la noblesse, des Poëtes moins raffinés dans le langage et les idées, dont la bourgeoisie composait avec la populace la seule clientelle. Parfois même, après avoir amusé la société polie de la cour et des châteaux, le jongleur descendait dans la rue où il faisait les délices de la multitude, en lui récitant l'Apologue qui fut son Epopée. Quand les Ménestrels de bas étage adressèrent leurs parades de carrefour à ce public de hasard, et qu'ils vendirent leur gaîté en détail sur le champ de la foire, ils ajoutèrent au Fabliau l'intérêt de la déclamation et l'attrait de la musique; ils l'accompagnèrent par la danse des animaux, les tours de force et d'adresse. De ces pantomimes où le dialogue devint progressivement en usage, au Poëme dramatique, il n'y avait plus qu'un pas à faire.

Pour arracher le peuple aux divertissements dangereux des bateleurs, les prêtres chrétiens s'emparèrent de l'instinct dramatique, et le dirigèrent de bonne heure vers les choses saintes. Les Mystères latins prirent naissance auprès des cérémonies liturgiques (2). Bientôt il fallut satisfaire la foule, toujours avide des

(1) L'école Bénédictine avait sans doute prêté peu d'attention à ces premiers monuments de notre langue, à cause de leur cachet profane, et de la nature de certains détails qui choquaient sa piété.

(2) M. Charles Magnin, Origines du théâtre moderne; 1838.

émotions de la scène, et remplacer la langue savante par les idiomes vulgaires. Au douzième siècle, le Drame purement hiératique échappait en partie des mains du sacerdoce, pour passer dans celles des confréries laïques, quand la pieuse ferveur et l'enthousiasme de liberté, qui provoquaient de toute part l'affranchissement de l'intelligence, lui donnèrent de grands développements et lui imprimèrent une direction nouvelle. Son langage, son allure, ses interprètes changèrent alors. Toutefois la sécularisation ne fut pas complète. Le théâtre, passant de l'intérieur des églises au dehors, s'arrêta sous le péristyle; et le parvis des cathédrales lui fournit encore un temple. Là, surgit l'échafaud qui offrait aux yeux émerveillés ses décorations tripartites (1) : d'un côté le sénat des démons, les flammes éternelles de l'enfer, et Judas, le plus tourmenté des damnés; de l'autre, Dieu dans sa splendeur sans fin, environné des neuf ordres d'anges; au milieu, Jérusalem, Bethléem, les sites vénérés du monde. Pour accroître la religieuse moralité des sujets par l'influence puissante de la moralité des lieux, Jean Bodel, Adam de la Halle, Rutebeuf, ces trois glorieux fondateurs de l'art dramatique en France, y plaçaient fréquemment leurs récits. Ces curieux essais nous montrent combien la Croisade avait retrempé la vivacité populaire. A part un langage grossier, mais parfois énergique, il y a beauté de conception, il y a quelque grandeur dans les tragédies du Paradis et des Enfers. On sent le retour des pèlerins et la dévotion aux palmes de l'Idumée dans les nombreux Mystères

(1) M. Emile Morice, Essai sur la mise en scène depuis les Mystères jusqu'au Cid; 1836.

sur la Nativité, la Passion ou la Résurrection (1) : ils empruntent leur éclat et leurs effets aux scènes vivantes de la Terre sainte, au spectacle douloureux du Calvaire (2). En témoignage du zèle qui enflammait la nation pour d'héroïques entreprises, on y voit figurer à chaque instant le Crucifix et le Tombeau, partout adorés dans ces temps heureux, aux églises, aux palais, sur la terre, dans le ciel.

Les auteurs de nos premiers Miracles adoptaient d'ordinaire le fond édifiant d'un martyre; puis ils en développaient la pensée morale, étendaient l'action et dramatisaient l'histoire au milieu des détails de mœurs les plus intéressants. Un sûr moyen de vivifier le charme naturel du sujet, était alors de mettre la scène dans le pays des infidèles. Ainsi fit Bodel pour la Statue de saint Nicolas, la fleur des vieux Drames; quoiqu'il ne soit peut-être pas littérairement le meilleur, il obtint un immense succès dans les festivités du moyen âge (3). Toute la pièce est une allusion évidente aux Croisades. Le Poëte Artésien s'était embarqué avec Louis IX à Aigues-Mortes; il avait été témoin des désastres de sa première expédition; et, tout ému du sort des Français tués en Afrique, il fondait sur ces touchants souvenirs l'intérêt de son jeu. La multitude applaudit et cria Noël! en écoutant un jeune chrétien, nouveau chevalier, demander aide

(1) Nous possédons un fragment de Mystère sur la résurrection du Sauveur, qui appartient à la seconde moitié du XII.e siècle. Cette précieuse composition, due à l'enfance de notre théâtre, a été publiée pour la première fois en 1834, par M. Achille Jubinal, d'après le manuscrit unique de la bibliothèque du Roi.

(2) M. Onésime Leroy, Etudes sur les mystères; 1837.

(3) M. Monmerqué a publié *Li Jus de Saint Nicholai*, pour la société des Bibliophiles français, en 1834.

au saint Sépulcre, succomber de la mort des héros sous les coups des Ismaélites, et recevoir la palme du martyre. Elle songeait à la fatale journée de la Massoure, à la belle noblesse qui avait arrosé de son sang ce triste champ de bataille; elle accordait un regret au comte d'Artois, prince aussi téméraire que brave, digne d'une meilleure fin. Plus que tous les autres produits de la littérature, l'art tragique doit présenter la vive empreinte des passions nationales. Aussi y reconnaissons-nous la défaveur dans laquelle étaient tombés peu à peu les voyages d'outre-mer. L'inconnu n'exerça pas toujours sur les esprits la même puissance mystérieuse. Esclave de l'opinion publique, un Trouvère a livré aux risées de quelques vilains un bon ermite qui, appuyé sur son bourdon qu'il a planté en terre, veut parler d'histoires recueillies aux confins de l'Orient, des merveilles de Tyr, des guerres de Syrie (1). C'est le premier bégaiement de la Comédie : mais il faudra la suivre longtemps de bien près, pour distinguer son léger souffle de vie, et entendre balbutier sa voix tremblante.

De ces malicieux sarcasmes à la critique ouverte,

(1) Li Pelerins.

Segnieur, pelerins sui, si ai alé maint pas
Par viles, par castiaus, par chités, par trespas.
Bien a trente et chienc ans que je n'ai aresté,
S'ai puis en maint bon lieu et à maint saint esté,
S'ai esté au Sec-Arbre et dusc' à Duresté,
Dieu grasci qui m'en a sens et pooir presté,
Si fui en Famenie, en Surie et en Tir.....

Li Vilains.

..... Je t'en vœil desmentir,
Car entendant nous fais vessie pour lanterne.

Li Pelerins.

A se Tomble ai esté, don Jhesu-Crist merchi!

Li Vilains.

..... Fuiés de chi!

(*Li Jus du Pelerin.*)

l'intervalle fut bientôt franchi. La Satire n'est pas née d'hier dans notre France : puissance dévorante, plus souvent mauvaise que bonne, elle y semble sur sa terre classique, un fruit du sol, une production indigène. Au treizième siècle, sous mille formes et sous toute espèce de noms, les malins propos font passer le temps en joie à ceux qui aiment les plaisantes lectures. Une ironie railleuse pénètre profondément les Bibles et les Bestiaires; ils intentent le procès aux physiciens, aux gens de robe, aux grands sous le dais et sur le trône. Censeur impitoyable, le Serventois, qui devait avoir pour dernier mot la malignité caustique de Voltaire, s'attaque même au nom calomnié, et pourtant toujours pur, de Blanche de Castille. La seule polémique du temps s'était réfugiée là : sachons d'ailleurs, pour ne pas trop glorifier nos mœurs aux dépens de nos pères, que c'est aux époques de décadence morale, que l'on vante le plus la vertu et la perfectibilité. Cette verve satirique est concentrée dans le long roman du Renard, l'apologue par excellence : le quadrupède rusé, si célèbre dans les fables orientales (1), remplit de ses intrigues la cour et les parlements de son suzerain ; piquant sa monture, et le faucon au poing, il sort du château de Maupertuis, dont la tour menaçante vieillissait le roi Lion. Dans cette parodie railleuse de la chevalerie, on dirait que le moyen âge a craint de s'exprimer encore par une bouche humaine. Cependant il ne s'est pas arrêté en chemin : il rit des reliques, il introduit dans la chaire chrétienne frère Robert le Grillon qui préconise au milieu des huées

(1) Jacob Grimm, dans son ouvrage sur les diverses branches du Renard, en a retrouvé les rapports avec les traditions de l'Orient. Le même érudit démontre que cette Iliade de l'Ulysse des animaux cache sous son vêtement d'emprunt une spirituelle fiction.

le pélerinage d'Orient (1). Armé de son fouet audacieux, Hugues de Bercy frappe la papelardise et déchire le béguinage. Heureusement, pour l'honneur de l'Eglise, l'humeur narquoise ou l'indignation sévère des Poëtes exagérait les désordres de leur société. Si tel eût été son véritable esprit, la vengeance n'aurait pas été si lente à éclater, et la pensée réformatrice du XVI.e siècle aurait jeté plus tôt ses sinistres lueurs.

Toute impulsion violente produit sa réaction. Le moyen âge avait essayé l'histoire et le roman des guerres saintes; il en écrivit la satire avec cette force d'ironie qui présageait à l'avenir de terribles ébranlements. La religion des Croisades compta aussi ses hérétiques, et plus d'une voix moqueuse lança un cri d'incrédulité au sein de la prière universelle (2). Mais tombées en discrédit à la fin du treizième siècle, elles n'excitaient plus les sympathies enthousiastes de la moitié du monde: on ne voyait plus des millions d'hommes unis par l'Evangile, se lever pour sa défense, et s'armer en son nom. Jérusalem, un moment délivrée, était rentrée dans les fers. On avait aussi rapidement perdu que conquis Constantinople et la Palestine, pour ne les recouvrer jamais. Toujours ambitieux de pieuses victoires, saint Louis ensemençait de cadavres les sables brûlants de Damiette; il expirait lui-même sur la cendre maudite de Carthage. Quelle fin déplorable, comparée avec l'éclat du début, que ce douloureux tableau d'une pensée généreuse qui succombe, d'une foi ardente qui s'éteint! La dégénérescence de cet enthousiasme est un grave symptôme d'affaiblissement moral: le peuple

(1) Cet insecte, dans les Poëmes satiriques, remplit les fonctions de prédicateur. — Voy. M. Robert, Fables inédites, t. I.

(2) Messire Hues d'Oisy, châtelain de Cambrai, était au nombre des opposants, selon l'auteur du Romancero françois.

avait perdu l'espérance, il perdait presque l'imagination. De hardis serventois répandent à flots leur vigoureuse médisance sur ces guerres commencées au nom de la foi et continuées par la politique, sur les Croisés qui vont au delà des mers chercher des royaumes, quêter des aventures, apaiser des remords, expier des crimes, et qui ne rapportent que les lèpres de la Palestine. Ils répondent amèrement aux exhortations des moines : « A quoi bon se réduire à la pauvreté, pour aller en Terre sainte ! ne peut-on gagner le ciel sans quitter ses foyers, sa femme, ses enfants (1) ! » Et ces critiques affaiblissent les résolutions, énervent les courages, d'autant plus puissantes qu'elles présentent déjà avec le fiel la netteté piquante de la forme française et sa finesse incisive; car la Croisade agit jusque sur les écrivains qui lui sont opposés. L'esprit humain, dans son inconstance et sa mobilité, se lasse de ce qui est beau comme de ce qui est bien.

Il y eut à la vérité quelques nobles Ménestrels qui luttèrent contre cette prudence égoïste, et pour qui l'Orient, malgré l'insuccès des Croisades, resta le pays de la religion et de l'honneur. Pareille à la harpe d'Ossian, le chantre de Morven, leur lyre rendait des sons dont la race des hommes nouveaux ne savait plus apprécier l'harmonie. Quand Philippe de France, découragé de conquérir des villes à son vassal, le lion d'Angleterre, reprenait dans sa jalousie le chemin de l'Europe, une seule voix essaya de le retenir (2). Ce fut Quènes de

(1) *La Desputizons dou Croisié et dou Descroizié*, composée par Rutebeuf à l'occasion de la sixième expédition d'outre-mer (1270), offre pour et contre un plaidoyer important par son exactitude et sa vérité.

(2) M. Paulin Pâris, le Romancero françois, où l'on trouve l'histoire de quelques anciens Trouvères et un choix de leurs chansons.

Béthune ! Il avait conseillé les voyages d'Asie avec chaleur ; il avait promis en récompense aux champions du Christ victoire sur la terre et paradis dans le ciel. Lui-même ne prodiguant pas seulement ses vers, mais son bras et son expérience, s'acquit à juste titre une renommée de prud'homie. L'histoire s'est émue de l'admirable réponse que ce Franc du XIII.e siècle adressa en son naïf langage à l'usurpateur de Constantinople (1) : de tout temps, le cœur a été le plus éloquent des Poëtes. Les sentiments chevaleresques sont également vrais chez Rutebeuf, l'une des gloires de l'ancienne Muse française. La Croisade a perdu toute efficacité politique ; et pourtant elle est la bienvenue dans les strophes virulentes de cet enfant de Paris. Il appartenait au plus spirituel, au plus fécond des Trouvères (2), de fermer le cortége des orateurs chrétiens, et de conduire en pleurant ce grand deuil religieux. Sa fidélité à la cause sainte ne part ni d'une vague curiosité, ni d'un désir d'ambition : il s'inquiète peu des merveilleuses terres d'outre-mer, il dédaigne les richesses du palais impérial des Blaquernes. Et cependant il ne portait point couronne comme son rival Thibaut de Champagne; il ne souffrait pas de mélancolie le pauvre Trouveur, lui qui n'a pour fortune que l'espoir du lendemain. Mais ce qu'avant tout il désire, c'est la recouvrance du Tombeau sacré; le plus cher de ses vœux est d'entraîner les rois et les princes, saint Louis et le comte de Poitiers, au secours du brave

(1) Les récits de Villehardouin et de Henry de Valenciennes, s'étendent longuement sur les services qu'il rendit aux Croisés. L'historien-poëte, Philippe Mouskes, lui a consacré cette pompeuse oraison funèbre :

La terre fut pis en cest an (1224) :
Quar li vieus Quenes estoit mors.

(2) OEuvres complètes de Rutebeuf, recueillies par M. Achille Jubinal.

Sargines le dernier chevalier resté en Syrie, à la défense de Ptolémaïs, le dernier boulevard où flotta quelques jours encore l'oriflamme aux fleurs de lis. Uniquement occupé de son grave et pieux sujet, Rutebeuf se montre dans les Complaintes de Palestine le curieux interprète des idées, du zèle, des passions qui agirent avec tant de force sur ses contemporains (1), et qui n'étaient pas moins en faveur auprès des artistes chrétiens que chez les rimeurs du moyen âge.

Tout se tient dans l'intelligence. La littérature et les autres beaux-arts ses frères, semblent les échos du même son, les reflets d'une seule lumière : ils manifestent à cette époque une pensée unique, l'élancement de la foi vers le ciel (2). Langue universelle qui parlait aux yeux et à l'imagination, art souverain que la presse vint plus tard détrôner, l'architecture se montra l'auxiliaire actif des lettres. C'était un symbole immuable, une traduction matérielle de l'esprit dominant dans un langage plus vivant et plus solennel encore. Quand nous remontons à l'étude des âges religieux, nous nous éprenons d'étonnement pour des croyances que nous n'avons plus, pour un dévouement qui serait au-dessus de nos forces, devant ce poëme de granit qu'on nomme une Basilique. Le moyen âge a déposé son génie dans ces temples grandioses, dont la vaste étendue appelle pensée sur pensée, et qu'un siècle entier a construit de

(1) Il nous reste de ce Trouvère cinq pièces importantes relatives aux Croisades, ce sont : La Complainte d'outre-mer ; la Complainte de Constantinople, reprise sur les Latins par les Grecs hérétiques en 1261 ; la nouvelle Complainte d'outre-mer ; la Desputizons dou Croisié et dou Descroizié, qui donne à la fin raison au bon droit ; et li Diz de la voie de Tunes, composé aux approches du second départ de Louis IX.

(2) L'Institut, continuant l'Histoire littéraire de France par les Bénédictins, a inséré, au commencement du XVI.e vol. une excellente dissertation sur l'état des beaux-arts dans le moyen âge.

ses aumônes. L'Eglise ne cache plus sous terre ses sombres galeries, ses cryptes pavées de tombeaux. Aujourd'hui que les peuples se pressent sur son parvis, et que la croix protectrice qui rayonne au faîte couvre le genre humain de sa lumière, il faut au monument chrétien jusque-là si sérieux, si austère, l'air, l'éclat, le luxe, la majesté. Qui a dit à ces piliers massifs de se changer en minces colonnettes dont les sommets ramifiés se marient en berceau? Qui fit triompher du cintre romain l'arc de Damas et d'Ispahan? Qui a jeté sur l'ogive d'abord nue les arabesques, les ornements byzantins? Où est l'idée qui façonna ainsi le marbre et découpa la pierre? La Croisade a partout imprimé ses traces (1). L'architecture nouvelle, toute sarrasine, compose son style avec le goût arabe : c'est le même mélange du gigantesque et du gracieux que nous avons admiré dans les poésies et les romans de l'époque. Le sol des cathédrales est recouvert de la terre hébraïque que les pélerins chargeaient sur leurs navires; ils ont également rapporté de précieuses reliques qui garnissent les châsses dorées, les vases qui décorent l'autel, les diamants et les perles qui ornent les chapes, les mitres et les crosses des abbés. La nef était vide et muette : voilà qu'on l'égaie du chant de l'orgue, voilà qu'à dater de ce jour on peuple ses niches d'oiseaux et de fruits découverts en Orient; elle se couronne de feuillages d'acanthe, elle ouvre au soleil ses rosaces diaphanes et flamboyantes. A

(1) Les monuments les plus remarquables de l'architecture, très-improprement désignée sous le nom de gothique, datent d'alors. Dans le cours du treizième siècle, on vit bâtir Notre-Dame de Paris, les cathédrales de Bourges, de Caen, de Bayeux, de Strasbourg.... Parmi les architectes les plus célèbres à cette époque, on cite en France : Robert de Luzarchés, Pierre de Montereau, Robert de Coucy, Hugues Libergier. — L'antiquaire M. de Caumont a fourni sur ce sujet des indications précises dans les Mémoires de la Société de Normandie, 1.er volume.

l'exemple du minaret moresque qu'il dépasse en hauteur, le clocher suspend dans les airs ses flèches dentelées; il porte dans ses flancs le beffroi, dont l'airain sacré mis en branle sert d'organe aux joies des fidèles. Tandis qu'aux murs de ces cathédrales gothiques sont appendues les tapisseries historiées, où la main des princesses et des plus grandes reines brodait souvent avec la laine et la soie le départ d'un baron pour la guerre chrétienne ou ses hauts faits en Palestine.

L'héroïque mémoire des conquêtes de nos aïeux était jadis conservée dans l'abbaye de Saint-Denis, dont les voûtes royales apprirent à répéter le cri d'armes du moyen âge : Dieu le veut ! Sur ses vitraux au vif carmin, au bleu céleste, magiques couleurs que nul n'a retrouvées depuis, Suger fit peindre les exploits des Francs à la première Croisade. Leurs belles annales enrichirent ces mosaïques éblouissantes (1) : la grossièreté des traits n'ôtait rien au mérite des ornements, ni la roideur des images à la pureté des émaux. Voici Nicée représentée par une citadelle. Antioche, que trois cents tours et trois lieues de remparts protégeaient au loin, brille sur un vitrail à fond d'or. Voyez la baliste qui frappe à coups redoublés contre Jérusalem. A la bataille d'Ascalon, les chevaux se heurtent, les piques se croisent, le choc des armées se déploie; on reconnaît les Croisés au blason rédempteur qui distingue leurs casques, on remarque nos banderoles fleurdelisées flotter au bout des lances. Et le savant ministre a tracé des vers patriotiques pour expliquer ces gestes merveilleux de la chevalerie.

Les scènes et les récits des Croisades sont fidèlement gravés dans les livres, monuments plus durables que le marbre lui-même. Attentive à tous les bruits partis de

(1) Dom Félibien, Histoire de l'Abbaye de Saint-Denis. — Ces vitraux sont entièrement reproduits dans le père Montfaucon, au t. I des Monuments de la monarchie française.

l'Orient, la France se complaisait à entendre au milieu des assemblées plénières, les nouvelles d'outre-mer que contaient les pèlerins. Quelle noble famille n'avait alors son seigneur ou ses proches enrôlés sous les bannières que la foi promenait à travers le monde, tantôt au sommet de la colline des Oliviers, tantôt sur les créneaux de Byzance, et qu'elle planta un dernier jour aux bords du Nil! L'Histoire de la guerre sainte commençait ainsi dans les manoirs féodaux. Quand les Chevaliers succédèrent aux Moines pour l'écrire, elle subit une transformation complète : de chronique latine, elle devint ces Mémoires pittoresques, dramatiques, sans modèle dans l'antiquité; et la Prose française naquit immortelle sous le burin des Villehardouin et des Joinville. Soldats au moment du danger, ces nouveaux historiens, dont la plume est une dague, redisent leurs propres triomphes simplement, sans apprêts; mais ils ont le secret d'émouvoir, car ils ressentent la profonde émotion d'un témoin oculaire. C'est parce qu'il a vu de ses yeux une poignée d'aventuriers enlever d'assaut, un contre vingt, les remparts de Constantinople, que le valeureux maréchal de Champagne marque son livre d'un si beau caractère de gravité et de mâle grandeur. Après avoir révélé son esprit politique dans cette expédition mémorable qui soumit un instant la Grèce à l'unité catholique, il en a dicté les accidents dans le naïf ramage de son pays, sous la seule inspiration de la nature. Habitué à la solitude de son château de Provins, et à la pauvreté rustique de sa ville de Troyes, il n'a pu contenir lui aussi son admiration en face de la cité impériale qui s'élevait orgueilleusement sur l'Europe et l'Asie, et couvrait les deux continents de ses riches édifices (1) : comme ses

(1) « ...... Or poez savoir que mult esgarderent Constantinoble cil qui onques mais ne lavoient veue, que il ne pooient mie cuider

hardis frères d'armes, simples varlets qui vont se faire rois, devant l'or des basiliques, devant les palais des Blaquernes et de Bucoléon, il a jeté les yeux sur la lance dont il devait bientôt se servir glorieusement, il a été impatient de disputer la rive asiatique au courage mercenaire des Varanges. Tout cela est dit avec vigueur et concision ; il trouve dans la vivacité de ses sentiments l'unité d'action et d'intérêt. Il est donc vrai que les règles données par l'art ne sont que les leçons de la nature.

Villehardouin n'avait voulu qu'enregistrer des faits militaires. Un siècle plus tard, le sire de Joinville nous laisse pénétrer dans la vie intime de ses personnages. L'aveu ingénu de ses croyances, une résignation attendrissante et de plaisantes saillies au milieu des désastres, prêtent à ces mémoires quelque chose de sa propre individualité. Sur le champ de bataille de Mansourah, il s'exalte d'une gaîté guerrière, tant l'oubli du danger est naturel à sa nation. Courage, bon Sénéchal, on parlera de vos prouesses en chambrée devant les dames ! L'admiration sans bornes qu'il a vouée à son compagnon d'infortune, au Roi de France dont le règne fut absorbé par une pensée de Croisade, au juste selon l'Evangile dont la vie fut un commerce de chaque jour avec le ciel, accroît l'intérêt de son livre, en même temps qu'elle ennoblit l'éminente vertu de l'historien. La vérité a pour lui un attrait indicible : il s'agit de la gloire de saint Louis; et le premier désir de son cœur est de la publier par ses écrits, comme il a contribué par son bras à l'acquérir. La langue de Joinville atteste

que si riche vile peust estre en tot le monde, la vile qui de totes les autres ere souveraine : cum il virent ces riches palais et ces haltes yglises dont il i avoit tant que nuls nel poist croire se il ne le veist a l'oil...... » Geoffroy de Villehardouin, Histoire de la conquête de Constantinople, liv. 3.

un progrès notable parmi les esprits : sa phrase a plus d'élégance, et surtout de clarté ; son allure est moins latine : exempt de préoccupation littéraire, il indique naïvement les causes dans la narration des effets. Mais la candeur de l'enthousiasme et la mise en scène du *moi* embelliraient-elles cet ouvrage, s'il n'avait suivi partout son héros, et s'il n'eût combattu à ses côtés ?

Les vives impressions du voyage en Terre sainte ont introduit un esprit romanesque dans la Chronique, même dans celle qui s'écrit au fond des cellules, sous les arcades sombres des couvents. Il n'est pas jusqu'au simple reclus, étranger aux combats, qui ne trouve, en parlant de la conquête ou de la défense du Tombeau, ce nerf qui n'appartient qu'à l'écrivain, ces qualités d'expression et ces bonnes fortunes de style par lesquelles il se montre supérieur à la langue courante du temps. Trop souvent le cri de guerre résonnait au seuil des monastères, pour ne pas ébranler ces clercs d'Eglise dans leurs veilles laborieuses. Si tous n'accomplirent pas le pélerinage, ils ont consulté les Evêques les plus sincères, ils ont écouté les vieux Barons revenus de Jérusalem. Combien il est à regretter que, par un respect pour l'antiquité qui surprend peu à cette époque, la plupart de nos chroniqueurs, que Guillaume de Tyr, le Tite-Live des Croisades, se soient privés du charme inexprimable du Roman Wallon, tout florissant de sa virginité native ! Mais la littérature latine s'était plus particulièrement réservé les genres importants ; elle n'abandonnait tout-à-fait aux nouveaux idiomes que le domaine de l'imagination (1).

Les Croisades ont inspiré ce grand nombre d'historiens. Elles firent mieux encore ; elles leur créèrent des

(1). M. l'Abbé Prompsault, Discours sur les publications littéraires du moyen âge ; 1835.

lecteurs. Jamais la langue française ne fut plus répandue : elle préludait déjà à ses brillantes destinées d'universalité (1). Les Normands lui avaient ouvert l'Angleterre à la journée d'Hastings : Charles d'Anjou, par ses chansons légères, la faisait fleurir dans ses deux royaumes de Naples et de Sicile. Dépassant même l'Europe, elle volait d'un pays à l'autre, partout où les Croisés hissèrent leur gonfanon et portèrent leurs pas. Godefroy l'imposa à la Palestine ; les feudataires de Jérusalem l'introduisirent en Syrie. Cinq empereurs latins la naturalisaient à Constantinople ; elle fut parlée dans les lieux de la Grèce où s'établirent les vassaux de Baudouin, partis sans fiefs et sans avoir, et que la Croisade avait sacrés, l'un seigneur d'Argos ou de Corinthe, l'autre sire de Thèbes, celui-ci duc d'Athènes, un dernier prince d'Achaïe. Les colonies d'Orient se trouvèrent ainsi livrées à la conquête de la langue, lorsque l'épée des chevaliers n'eut plus rien à conquérir. L'Asie devenait française, comme autrefois elle s'était faite grecque dans la course rapide d'Alexandre.

Certes, ce sont de très-beaux commencements, et voilà tous les germes d'une pérennité glorieuse, d'un magnifique avenir. La France n'a perdu outre-mer ni son temps, ni ses trésors, ni ses hommes, puisque les guerres saintes lui ont envoyé de si heureux résultats. Toutefois, le vaste développement des lettres, provoqué par la Croisade, présente un singulier caractère. Il faut chercher les avantages qu'elles en ont retirés dans l'activité même imprimée aux esprits, dans la préparation réelle à un siècle meilleur, bien plus que dans les œuvres qu'elles produisent immédiatement. Si quelque chose manquait dès lors à leur illustration complète, ne les rendons pas

(1) Maxime de Choiseul-Daillecourt ; de l'Influence des Croisades sur l'état des peuples de l'Europe ; 1809.

responsables de l'imperfection des temps, n'oublions pas ce que nous ont coûté d'efforts et de révolutions les idées qui leur firent défaut. L'enfance de l'art ne peut créer un grand siècle, qui demande avant tout la gradation et l'harmonie dans l'ensemble. Cet âge, brillant d'âme et de jeunesse, n'a pas élevé un de ces monuments exemplaires, gloire éternelle d'une littérature où toutes les lumières d'une époque viennent se réfléchir, un monument dont les bases durables résistent au cours des ans, dont le large fronton attire les regards de la postérité, et qui sert de phare aux générations à venir. Il attendit en vain un génie de premier ordre, suprême dictateur qui couronnât sa phase littéraire, légitime despote qui assurât au mouvement de l'esprit sa consistance et sa maturité. Mais au-dessous de ces sublimités inaccessibles à la foule, il est encore des grandeurs honorables. Placée comme un arc de triomphe à l'entrée des âges modernes, cette époque est une ère de renaissance pour les facultés humaines, avec tout ce que cette situation énergique amène de mêlé, de riche, d'imparfait. Elle a de toutes choses l'étude, l'intelligence et l'amour; elle remue toutes les idées, elle avance par toutes les voies, elle ne veut laisser aucun sujet en arrière. L'unité est dans la marche générale vers le perfectionnement qui entraîne la société. Le moyen âge mérite donc de compter dans l'histoire des développements successifs de notre littérature; car, suivant le mot immortel de Titus, il a rempli sa journée.

Peu s'en fallut cependant que les lettres françaises, qui avaient recueilli aux Croisades de si belles inspirations, n'y trouvassent le principe de leur ruine : les dépouilles de l'Asie leur donnèrent la tunique empoisonnée dont le venin faillit les consumer. Il fut fait alors à la littérature une déplorable application de la philosophie et du didactique, science et dernière expression des peuples vieillis. L'obscure métaphysique,

que mirent en vogue les commentaires d'Avicenne et d'Averroës (1), nous est venue d'Orient, comme tout le reste (2); l'hospitalité nous fut fatale. Fugitive de Constantinople, elle aborda sur les rivages d'Europe, à la lueur de l'incendie jusqu'à trois fois allumé par les Latins. Et les flammes qui l'épargnèrent consumaient Diodore et Polybe, les Harangues de Démosthène et les Discours d'Hypéride, les Histoires d'Arrien et celles de Ctésias, les plus riches trésors des bibliothèques byzantines ! Pertes irréparables, dommage si sensible qu'il a suffi à quelques érudits pour maudire les Croisades et nier leurs bienfaits (3) ! Les livres d'Aristote mal compris servirent de texte aux études les plus subtiles, à la manie d'arguties, aux formules pédantesques, au procédé géométrique de l'argumentation. L'Université de Paris fut exclusivement agitée par les vaines disputes de la scolastique, les sommes théologiques et les sentences de ses Docteurs : dans ces conflits de la parole, la colline Sainte-Geneviève s'acquit une renommée stérile. L'abus ne venait pas du Dieu, mais de ses ministres ; ces sépulcres blanchis défiguraient par leur triste empirisme la religion du Sage de Stagyre.

(1) Les Arabes s'occupaient beaucoup de dialectique et de métaphysique, d'où naquit parmi eux la Philosophie scolastique, qui de Cordoue et de Bagdad se répandit dans toute l'Europe. Averroës soutenait qu'avant Aristote la nature n'était pas achevée. Alpharabe se vantait d'avoir lu quarante fois ses livres de physique, et loin d'en être rassasié, il se disposait à recommencer cette lecture.

(2) Rigord, Gestes de Philippe-Auguste. — Nous lisons dans une Chronique de Saint-Denis ces paroles remarquables : *Hoc anno Willelmus medicus attulit libros Græcos à Constantinopoli* (*chronicon breve Ecclesiæ Sancti Dionysii, ad ann.* 1257).

(3) Heeren, Essai sur l'influence des Croisades, trad. par Ch. Villers, 3.e partie ; 1808.

A force de tourner ainsi sur lui-même, l'esprit se subtilise et s'évapore. Le treizième siècle finit à peine, et la poésie est atteinte de sécheresse, les grâces du début se sont décolorées. Comme chez les nations, il y a pour les lettres un certain charme de jeunesse qui meurt promptement, une fraîcheur de naturel qui ne doit plus renaître; le premier âge d'une littérature emporte avec lui les plus belles facultés de l'intelligence. La période suivante n'est pourtant pas la moins féconde en ouvrages rimés : il n'est si mince sujet, matière si rebelle, qu'on ne revête de la mesure. A ce débordement lyrique manquent le goût et l'imagination; j'y vois beaucoup de Poëtes, mais peu de poésie. Il semble que les vers favorisent les prétentions du profane vulgaire, à mesure que le véritable génie devient plus rare : la multitude des écrivains n'attesterait-elle que l'absence des talents? En même temps, l'âge des Epopées fournit en France sa carrière. L'inspiration épique va s'épuisant chaque jour dans un style vide de pensées et d'harmonie, dans une imitation servile des œuvres primitives; elle ne produit qu'une littérature artificielle de calque et de traductions. Le roman ergoteur de la Rose appartient à ce déclin : le jargon scholastique y usurpe une large place, ainsi que l'allégorie, qui échauffe et vivifie le monde physique, mais qui refroidit et paralyse la nature morale. La paraphrase fut l'exercice favori du quatorzième siècle : il reprit les anciens Poëmes et les métamorphosa en récits fabuleux de chevalerie errante. C'était placer l'Epopée sur un véritable lit de Procuste, où le copiste tiraille cruellement son modèle afin de l'étendre outre mesure, où plus souvent il le mutile sans pitié pour le raccourcir à sa taille. Enfants dégénérés d'une race héroïque, ces romans sont translatés de rime en prose : ils acceptent tous les types qui avant eux dominent la scène

épique, et ils n'en ajouteront aucun. On y voit figurer les tourelles d'Asie, le fantastique empire de Trébizonde, et les paladins des Croisades que les romanciers avaient devant eux, comme les Grecs les compagnons d'Hercule. Mais ils sont morts; l'âme leur manque. Le goût des pieuses aventures et les terribles coups d'épée contre les Turcs infidèles nous paraissent ici des passions affaiblies, des amours surannées. Qui pourrait reconnaître les fleurs printanières à ces bouquets d'arrière-saison qu'une bise d'hiver a flétris? On sent que le cœur de la société ne bat plus aux souvenirs qui bercèrent son enfance; évidemment elle ne met point son ambition ni son honneur aux conquêtes d'autrefois. Le dernier héros des Croisades est monté sur le bûcher avec le Grand-maître du Temple.

Comment rouvrir au charme des inventions poétiques les esprits endurcis par les cris de l'école, par de criminelles factions et d'horribles mêlées! La vieille devise nationale, Dieu le veut! ne retentira plus dans l'histoire; les armées adoptent alors pour ralliement les mots de guerre civile. N'ayant pas assez de ses mains pour se déchirer, la France de la Jacquerie, des Armagnacs et des Bourguignons, la France de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, appelle encore celles de l'Angleterre. Effrayée du dehors, inquiète du dedans, à part la vaillance de quelques preux, elle ne renfermait aucune grande pensée. Dans le monde moral, toute chose devenait pâle et languissante; les âmes étaient solitaires, les imaginations infécondes. La littérature, desséchée au souffle des agitations politiques, resta mesquine et fanée. Stériles en progrès, le quatorzième et le quinzième siècle n'agrandirent pas l'héritage intellectuel qu'ils avaient reçu de leurs pères: cette phase prosaïque forme un vide dans l'histoire littéraire.

En présence de cette dégradation inattendue, on peut demander à quoi servit l'apparition d'un jour lumineux jeté entre deux nuits pendant la période des Croisades ? Semblable aux orages du Liban qui, après avoir ébranlé ses cimes, se dissipent sans laisser de traces, ce grand fait serait-il isolé dans les annales de l'esprit humain ? Non ; les lettres n'étaient qu'endormies sur la terre de France où leur germe ne meurt jamais. Mais s'il y avait eu cinq siècles continus d'une ignorance égale à celle du dixième, cette nuit eût été la dernière, et la nouvelle Renaissance se trouvait impossible. Le réveil des Croisades se lie par conséquent à la marche générale de la civilisation, dont il est un degré important, décisif. Elles ont modifié le caractère national ; elles réchauffèrent une foule de sentiments qui ne se sont plus éteints. N'est-il pas resté dans nos mœurs une empreinte de la vieille courtoisie, orgueil de nos aïeux, et de la fidélité chevaleresque qui fut le type du caractère français en Palestine ? Tel est le génie de l'homme : ses fortes impressions survivent longtemps aux causes qui les ont produites.

Outre leur présent intellectuel, qui appartient en propre au douzième et au treizième siècle, les Croisades ont déterminé quelques-unes des conditions ultérieures de la langue française ; elles ont laissé sur sa littérature, qu'elles conquirent en partie, un splendide reflet de leur glorieux éclat. Le moyen âge ne ressemble point aux générations spontanées, qui, n'ayant pas eu d'ancêtres, n'ont aucun successeur. On ne peut le détacher de la chaîne des temps, pour l'égarer, ainsi qu'un point unique dans la durée, sans relation avec le passé, sans penchant vers l'avenir. Voyez au contraire s'il n'est pas de la même famille que cette époque incomparable, majestueux couronnement de notre littérature, où fut consommée l'œuvre de son unité : il s'y

rattache par tous les liens de l'art, il l'explique par toutes les traditions de la pensée. Sa chevalerie nous conduit au chantre du Cid, l'apologue à la Fontaine ; son esprit rejaillit sur les inventions du théâtre, et la galanterie reprochée à notre scène fut l'héritage des romans de Charlemagne et de la cour d'Artus. Il y avait eu fusion des poésies d'Oc et d'Oil, comme deux rivières qui, unissant leurs ondes plus ou moins colorées, ne forment qu'un fleuve d'une teinte uniforme. Après le détour du seizième siècle, pendant lequel la littérature se fit grecque et romaine, ce fleuve au large sein, aux affluents nombreux, aux sinuosités infinies, retrouva ses couleurs natives et sa première allure, pour couler dans un lit plus libre et plus profond sous Louis XIV. La Providence, plus prévoyante que nous, saura le préserver aujourd'hui de sa fougue et des souillures de son propre limon. Cet avenir littéraire préoccupe tous les esprits : la question serait-elle celle d'une renaissance orientale ? Dans les instincts naïfs de l'enfance se trahissent déjà les affections réfléchies de l'âge mûr. Il en est de même en littérature. Fille de l'Orient par les idées qu'il lui donna au berceau, la Muse française garde au fond du cœur l'amour que les Croisades lui ont inspiré pour son père. L'art vit encore là : s'il ne nous apparaît point dans sa splendeur, c'est que, pareil aux colosses de Thèbes, il est enseveli jusqu'au front dans les sables. Les temps viendront peut-être, où cet Orient, qui n'a rien perdu de sa fécondité, ranimant le monde comme un autre Lazare aux rayons de son soleil, rendra ses ailes à notre poésie, et donnera à la France un grand siècle de plus.

Spectacle imposant que de voir les peuples attirés vers des horizons de lumière, et l'instant après rejetés dans des abîmes de ténèbres ! Cette lutte périodique entre le jour et la nuit constitue la loi du monde physi-

que ; elle est aussi l'histoire du monde moral. L'humanité pensante, tour à tour triomphante et humiliée, va sans cesse en avant vers un but inconnu : la volonté divine qui l'appelle, lui met au cœur le courage de tenter ses sublimes destinées, et l'espoir de les atteindre. Sa marche éternelle à travers les siècles semble avoir pour figure éclatante le pélerinage tant de fois entrepris et si souvent raconté par le chrétien du moyen âge, qui allait chercher au bout du monde la Cité de Jéhovah, la croix et l'épée à la main. Engagé sans autre guide que sa foi dans un océan de sables et un désert de montagnes, il y mourrait d'inanition, si Dieu ne jetait de loin en loin sur son chemin quelque verte oasis, où il reprend des forces afin de poursuivre son aventureux voyage, et de traverser de nouvelles solitudes ; jusqu'à ce que les hautes murailles de Jérusalem se levant enfin à ses yeux, il salue par des cris de joie la terre désirée, il oublie à sa vue et les longs ennuis et les fatigues périlleuses de la route qu'il vient de parcourir.



RÉSUMPTION

DES

TRAVAUX DE L'ACADÉMIE

Pendant l'année 1840;

LUE DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 28 FÉVRIER 1841;

PAR M. FLORENTIN DUCOS,

Secrétaire des Assemblées.

MESSIEURS,

C'est sous l'impression douloureuse qui nous agite encore, que je viens essayer de vous retracer le tableau des travaux intérieurs de l'Académie, pendant l'année qui vient de s'écouler. La tombe s'est à peine fermée sur deux confrères si dignes de nos regrets, et un devoir dont l'amertume n'est pas sans quelque douceur, m'impose la nécessité de rouvrir des blessures profondes, en vous rappelant quelques-uns des titres de ces Mainteneurs à notre affection, et au deuil que leur perte a répandu parmi nous. Déjà si remarquables par une vaste instruction et des talents littéraires d'un ordre très-élevé, M. Cabantous et M. Mazoïer se distinguaient encore par un dévoue-

ment tout particulier à nos institutions, par une assiduité constante à nos assemblées ; et, dans l'accomplissement de leurs devoirs académiques, par une exactitude qui ne s'est pas même démentie au milieu des douleurs et des infirmités auxquelles ils ont succombé. Ils ne sont plus : et tandis que la terre dévore leur fragile dépouille, leur esprit vit encore parmi nous ; leurs idées, leurs pensées, leurs paroles se réveillent en quelque sorte dans cette enceinte, et vont devenir le sujet de nos entretiens. Admirable prérogative de cette pensée immortelle qui survit à jamais à l'organisation périssable dont elle emprunte le secours pour se perpétuer dans la communication successive des intelligences !

Quelques vieilles idées, sur d'autres jugées neuves, mais en effet très-vieilles en matière de goût, tel est le titre d'une dissertation que nous avait communiquée M. Cabantous. L'auteur s'était proposé de combattre la prétention de certains esprits, de se poser, non-seulement en réformateurs, mais même en créateurs de genres nouveaux ; affectation dont le résultat déplorable est de publier une sorte de croisade contre les grands modèles dont on professe le mépris et l'abandon. Dans des développements historiques, pleins de cette érudition piquante qui lui était propre, M. Cabantous établissait que cette prétention n'est pas particulière à notre littérature ; elle s'est aussi manifestée dans la littérature grecque et dans la littérature latine ; et par une singularité merveilleuse, ce fut pour chacune de ces littératures dans une période de cent vingt ans après leur apogée, que les prétendus novateurs ont voulu faire prévaloir leur doctrine ; comme s'il entrait dans la destinée de l'esprit humain de rouler dans le même cercle d'idées et de tendances,

et de n'avoir rien qui porte le cachet de la nouveauté jusque dans ses aberrations les plus excentriques !

M. Cabantous avait été amené par la nature et les développements de son sujet à examiner ce qu'on est convenu d'appeler *imitation*, *invention*, *fiction*, *création*. Il avait démontré d'abord que la *création* proprement dite, *la faculté de faire de rien quelque chose*, n'est pas dans le domaine de la pensée humaine. Il déterminait ensuite ce que l'on doit entendre par *imitation*; il faisait voir, à l'aide d'aperçus pleins de justesse, que la fiction, l'invention, l'imagination; c'est-à-dire qu'en littérature les choses *feintes*, *inventées*, *imaginées*, reposent presque toujours sur des idées, des pensées, des fictions empruntées à des écrivains antérieurs, avec quelques nouvelles combinaisons propres à l'écrivain qui les emprunte. Il comparait d'une manière très-ingénieuse les œuvres de goût aux œuvres de la science; et il se demandait avec raison quel serait le sort du savant qui voudrait créer la science, faire abstraction des découvertes antérieures, des études, des recherches des maîtres qui l'ont précédé. De ce point de vue purement théorique arrivant à l'application, il démontrait que les auteurs réputés les plus originaux dans notre langue, ont fait une multitude d'emprunts aux écrivains de l'antiquité. « Ainsi François de Neufchateau a trouvé dans les Essais de Montaigne plus de 1200 citations ou pensées empruntées à divers auteurs anciens ou modernes; ainsi Rabelais, qui voulut aussi être original et n'omit rien pour passer pour tel, est rempli d'imitations; en le suivant avec attention, disait M. Cabantous, on voit qu'il avait lu les anciens et les modernes, qu'il les met continuellement à contribution les uns et les autres, qu'il n'ignorait enfin rien de ce qu'on pouvait savoir au siècle où il vivait. »

Les plus grands écrivains de notre langue ont cherché des modèles dans les auteurs de l'antiquité; mais il n'y avait rien de servile dans leur imitation : « C'est, » disait M. Cabantous, que les écrivains d'un talent su- » périeur, les écrivains de génie, sont toujours *maî-* » *tres*, jamais esclaves de leurs modèles. » Notre confrère citait à ce sujet le trait de Diogène ; ce passage que nous copions fera connaître la manière de l'auteur.

« Diogène, fait prisonnier sur le champ de bataille, » était exposé en vente comme esclave. Pendant que » le rustre auquel il appartenait criait à tous venants : » *Qui veut acheter un esclave?* Diogène criait de son » côté : *Qui veut acheter un maître?* Au ton que pre- » nait Diogène, Xéniade jugea que cet esclave avait » dans la trempe de son esprit et dans les sentiments » de son cœur quelque chose de noble et d'élevé qui » en faisait un homme extraordinaire. Il se présenta » donc pour l'acheter, et en offrit tout ce qu'on lui de- » manda..... Le jour même il eut un *maître* dans sa » maison ; mais un maître si digne de ce nom, qu'il » se soumit lui-même le premier à ses lumières, lui » confia l'éducation de ses fils, et lui abandonna le » soin de toutes ses affaires..... Ainsi sont les écrivains » d'un talent supérieur par rapport à ceux qu'il leur » plaît de choisir pour modèles : à peine se sont-ils fa- » miliarisés avec eux, qu'ils en disposent en maîtres » et les plient à leur propre caractère avec tant de bon- » heur et de facilité, que de simples emprunts devien- » nent leurs biens propres. »

M. Cabantous concluait que l'écrivain de génie peut seul, en parlant la langue de tous, s'en faire une langue à lui ; que les autres ne sauraient essayer de marcher sur ses traces, sans s'exposer à tomber dans le néologisme ; que c'est *l'individualisme* qui, passant de l'ordre social à l'ordre littéraire, porte tant d'écri-

vains à s'isoler de tous les siècles, pour s'ouvrir une large voie au gré de leurs caprices, et qu'enfin toutes ces théories qui frappent par leur hardiesse, suivant l'expression de Cicéron, ne nous paraissent neuves qu'à force d'être vieilles.

Il n'est aucun de vous, Messieurs, qui ne connaisse plusieurs des bienfaits que la charité fervente de notre vénérable Confrère, le Chef de ce diocèse, ne cesse de répandre sur les malheureux Un des fruits les plus admirables de cette charité ingénieuse doit résulter de la publication d'un *Catéchisme à l'usage des Sourds-muets qui ne savent pas lire*. Vous dire comment, à l'aide d'images qui frappent la vue, au moyen de simples tableaux, M. d'Astros doit arriver à faire acquérir par des esprits étrangers à tout ce qui n'est pas matière, des perceptions exactes de tout ce qu'il y a de plus abstrait dans les opérations de l'intelligence, la substance, les personnes, l'unité, enfin les mystères si supérieurs à la raison humaine : c'est là, Messieurs, ce qui est au-dessus de nos forces, et d'ailleurs en dehors de notre tâche. Il nous suffira de vous exposer qu'à l'occasion de cette publication si remarquable, M. Mazoïer nous avait communiqué un travail plein d'aperçus intéressants. Après avoir donné de justes éloges à cette œuvre, sans laquelle la science créée par les Abbés de l'Epée et Sicard, ces bienfaiteurs de l'humanité, était incomplète, l'auteur de la dissertation déclarait qu'il ne s'occuperait pas du fond de son sujet ; que le succès laisse entrevoir des difficultés humaines, mais qu'il espérait beaucoup de l'assistance même de l'esprit divin qui a inspiré la pensée de cette publication : *Et surdos fecit audire, et mutos loqui.*

M. Mazoïer, à ce sujet, établissait un parallèle entre la charité chrétienne et la pure philanthropie, et faisait

ressortir la supériorité de la première. La charité s'adresse à l'individu ; la philanthropie à la masse des êtres. La philanthropie ne s'attachant qu'à la société, ne considère que la succession des hommes, ou l'humanité, prise comme être moral, qu'elle soutient dans la voie du progrès ; elle a négligé le malheureux isolé et souffrant, dont le soulagement ou le bonheur ne serait qu'un bienfait individuel. La charité, au contraire, a voulu relever toutes les faiblesses, toutes les infirmités de ces êtres que la nature avait oubliés dans la distribution de ses facultés, et venir au secours des enfants à qui elle avait refusé l'ouïe et la parole. « Il n'y » avait, disait M. Mazoïer, que le christianisme qui pût » entreprendre cette tâche ; et même, dans le christia- » nisme, il n'y avait qu'une grande charité soutenue » par une grande foi qui pût s'y dévouer. Il fallait » être pénétré de toute l'importance attachée à la con- » naissance des vérités du salut ; il fallait croire de » toute la plénitude de la foi que la connaissance de » ces vérités donnée à quelques ignorants, même à » un seul, était une conquête et un mérite aux yeux » de celui qui *a fait et qui aime toutes les âmes ;* et » que celui qui avait dit : *et erunt omnes docibiles* » *Dei*, n'avait pas fait d'exception. »

Nous terminons cette analyse, en transcrivant le passage où M. Mazoïer louait les efforts persévérants du Prélat pour féconder l'intelligence des êtres disgraciés auxquels son œuvre s'adresse.

» Et quand cet essai n'aurait pour but, disait-il, que » de reconnaître jusqu'à quel degré leur intelligence » peut aller sur ce point (il s'agit de la connaissance » des dogmes), ce but n'est-il pas assez relevé pour » être proposé? Même, en le considérant comme un » but purement philosophique, n'est-il pas digne des » méditations de tout homme qui s'occupe de l'étude

» de l'homme? Cette étude est-elle si avancée, que l'on
» puisse déjà lui fixer des limites? Qui oserait le pré-
» tendre? surtout dans ce siècle, et au milieu des plus
» étonnantes merveilles que l'industrie fait éclore dans
» le domaine de la matière, à la surprise, et je dirai
» presque à la confusion des savants eux-mêmes, dont
» elle trouble et renverse quelquefois les théories les
» mieux affermies? Croyons donc que dans un ordre
» plus relevé, dans le domaine du monde invisible et
» immatériel, il y a des voies non tentées et des issues
» inaperçues encore à nos recherches. »

L'hommage fait à l'Académie par M. Reboul, Maître ès Jeux Floraux, d'un exemplaire de la nouvelle édition de ses Poésies diverses, a donné lieu à un rapport dont le même Mainteneur avait été chargé. Ordinairement le rapport des ouvrages offerts est purement verbal; dans cette circonstance extraordinaire, M. Mazoïer avait voulu solenniser la mission qui lui avait été confiée. Dans son rapport écrit, digne d'ailleurs de l'importance du sujet, ce Mainteneur ne s'était pas borné à l'appréciation du mérite littéraire des Poésies de M. Reboul. Nous n'insisterons pas nous-même sur ce point, puisque M. Reboul appartient à l'Académie, et puisque d'ailleurs son livre, qui a obtenu une vogue méritée, est entre les mains de tout le monde. M. Mazoïer avait soulevé, plutot que traité à fond, des questions fort piquantes sur l'influence qu'un talent puissant reçoit de son siècle, et qu'à son tour ce talent peut exercer sur son époque, et sur l'origine et la formation du Romantisme parmi nous. Nous voudrions que les bornes de cette analyse nous permissent d'exposer ces aperçus qui nous ont paru remplis de vérité, en même temps qu'ils sont empreints d'un caractère original. Nous nous bornerons à transcrire le passage où

l'auteur faisait remarquer combien il est heureux pour un écrivain supérieur de pouvoir marcher avec les tendances de son siècle.

« Le talent, à quelque degré qu'il soit donné, su- » bit plus ou moins l'irrésistible influence de l'époque » où il est appelé à se produire. Combattu ou fa- » vorisé par elle, le jet du siècle le porte aux nues, » lorsqu'il y tend déjà par son jet propre et sa nature. » Mais il aura peine même à se produire, il sera » peut-être étouffé dans un triste avortement, s'il a » contre sa tendance naturelle toutes les tendances » dominantes autour de lui. Voltaire que l'on peut ap- » peler le type et la personnification de l'esprit français, » eut cet avantage particulier d'arriver à point et au » moment le plus opportun pour être tout ce qu'il pou- » vait être. Il fallait un siècle pareil, pour développer, » en bien comme en mal, toutes les facultés d'un » pareil esprit; il fallait un tel esprit pour entraîner et » dominer à ce point un siècle semblable. Quelques » années plus tôt, cette grande destinée (et peut-être » le repos du monde en a dépendu), cette grande des- » tinée ne se développait qu'à demi. Sous l'empire » sévère du grand siècle, où le goût le plus exquis, la » juste alliance de la raison et de l'imagination, un » profond savoir, une grande solidité de jugement » étaient les conditions indispensables de toutes les » productions de l'esprit, Voltaire, contraint à bien » faire, eût été l'une des grandeurs du siècle, mais » il n'en eût pas été le roi. Avec des ouvrages plus » parfaits, il eût été moins grand; et son originalité » propre se fût effacée et comme perdue dans les lan- » ges de cette imitation classique, dont il a subi l'em- » pire dans ses premiers essais, particulièrement dans » l'Œdipe, dont l'invention grecque et la pureté de » style font encore le premier mérite. »

Nos précédentes Résumptions vous ont entretenus d'une longue dissertation du même Mainteneur, sur le *Poëme héroï-comique*. M. Mazoïer avait complété ce travail remarquable, dans lequel il a apporté la finesse et la profondeur de ses vues. Dans deux séances différentes, il nous a communiqué la troisième et la quatrième partie de sa dissertation. Elles sont consacrées à l'analyse de la *Batrachomyomachie*, du *Lutrin* et de la *Boucle de cheveux enlevée*. Notre confrère ne pouvait pas, en traitant son sujet, passer sous silence deux productions fameuses, qui doivent leur malheureuse célébrité encore plus au cynisme et à l'impiété qu'au talent même de leurs auteurs. M. Mazoïer ne faisait que les nommer pour leur imprimer le sceau d'une juste réprobation.

Dans l'analyse de la *Batrachomyomachie*, badinage tout empreint du génie d'Homère, notre confrère développait cette proposition, que le *Poëme héroï-comique* n'est autre chose que la parodie de l'Épopée ; parodie qui doit être taillée sur les formes de son modèle, quoique dans des proportions différentes. Ainsi, le merveilleux, les grandes passions, le pathétique, l'invocation à la Muse, en un mot, tous les ressorts qui composent la machine épique, deviennent des éléments nécessaires pour la formation du Poëme héroï-comique.

Nous ne quitterons pas le *Combat des rats et des grenouilles*, sans transcrire le passage où M. Mazoïer nous faisait connaître les griefs de Minerve pour refuser son assistance à la gent rouge-maille.

« Je voudrais bien aussi, Messieurs, si je ne devais
» me renfermer dans de justes bornes, vous dire quel-
» que chose des scènes dramatiques qui animent cette
» narration. Je vous dirais comme quoi le roi Psicarpax,
» cédant à une curiosité fatale, en acceptant de l'humide
» roi Physignatus une hospitalité perfide, s'aventura
» sur son dos au travers de son royaume aquatique ;

» comme quoi, abandonné par lui au milieu des flots,
» et, près de s'engloutir dans l'abîme, il adresse au ciel,
» contre son hôte perfide, des imprécations pathétiques
» qui vous fendraient le cœur, comme les adieux d'Andromaque, ou les plaintes prophétiques de Patrocle
» expirant ; vous donneriez quelques larmes aux lamentations paternelles exhalées par le roi Toxatis sur le
» cadavre de son fils retiré des eaux ; le sourire viendrait
» ensuite sécher vos pleurs, à la voix de Minerve qui,
» appelée aux combats et au secours du peuple rongemaille, lui refuse l'assistance de sa Gorgone et de son
» Égide, en exhalant ses ressentiments contre cette gent
» insolente, qui vient jour et nuit dans ses temples dévorer les dons qui lui sont offerts, profaner ses guirlandes sacrées, l'huile sainte qui brûle dans ses lampes;
» qui lui ont même rongé la plus belle de ses tuniques,
» filée de ses propres mains, et que le ravaudeur ne
» veut point réparer, à moins d'un prix qu'elle est hors
» d'état de payer. »

La dernière partie du travail de M. Mazoïer est consacrée à un parallèle entre le *Lutrin* et la *Boucle de cheveux enlevée*. Notre confrère y démontrait, à part tout orgueil national, la supériorité du Poëme français, si contestée par nos voisins d'outre-mer. L'on conçoit que, lorsqu'il s'agit de comparer les œuvres de deux Poëtes aussi éminents que Pope et Boileau, ce n'est point à la partie matérielle de l'ouvrage, à l'exécution qu'il faut s'arrêter : la conception, le plan, les ressorts, les personnages, les caractères, le merveilleux, la machine épique en un mot, voilà ce qui doit être mis en parallèle. Or, on reconnaîtra que Pope, obligé de puiser son merveilleux dans le monde cabalistique, d'employer pour agents les Sylphes et les Gnomes, a dû produire une œuvre froide et dépourvue d'intérêt ; tandis que Boileau, divinisant les passions humaines, la Discorde,

la Mollesse, et plaçant toujours son action dans un monde réel et sensible, a rempli son Poëme de vie, de chaleur et d'action.

Tel est, Messieurs, le dernier ouvrage que nous devons à M. Mazoïer, à ce confrère si regrettable, dont la carrière académique fut si courte et si pleine...

M. du Mège nous avait déjà fait connaître quelques fragments d'un travail qu'il a entrepris sur les anciens Poëtes de second ordre. Cette année, il nous a communiqué une étude sur *Rutilius Numatianus.* Ce Poëte, que Tillemont et Dom Vaissette croient natif de Toulouse, dut à ses talents littéraires les hauts emplois dont il fut revêtu par l'Empereur Honorius. Tour à tour Consul, Maître des offices, Gouverneur de Rome et Préfet du Prétoire, son exemple réfute victorieusement une des erreurs les plus accréditées de notre époque, que de l'ère de nos révolutions date seulement, pour les hommes de lettres, leur admission aux plus hauts emplois, et même à l'administration de l'État.

Après ces notions intéressantes sur l'homme, M. du Mège s'occupe de l'auteur. L'unique Poëme qu'il nous a laissé, et que le temps n'a même respecté qu'en partie, a pour titre l'*Itinéraire.* Il est consacré à célébrer les louanges et la divinité de Rome, et aussi à décrire le voyage de Rutilius, lors de son retour de Rome dans les Gaules. M. du Mège, que ses grands travaux scientifiques n'empêchent pas de recueillir aussi les trésors d'une érudition purement littéraire, nous explique, avec une rare sagacité, comment, à cette époque où l'empire romain avait été déjà si cruellement déchiré par les irruptions des Barbares, il s'opéra dans un grand nombre d'esprits un retour vers les anciennes croyances du polythéisme. La Muse païenne de Rutilius subit les effets de cette recrudescence; de là ses sorties injustes

contre le christianisme, et plus particulièrement contre les moines, dont les pieuses colonies peuplaient déjà quelques îles de la Méditerranée ; elle épargne encore moins les Juifs, objet d'une plus juste réprobation.

Pour mieux faire connaître son auteur, M. du Mège a traduit en prose d'assez longs fragments de l'Itinéraire; il a ajouté à cette traduction quelques passages en vers. Voici le début :

« Reine des nations, je chante ta grandeur,
» Tes exploits immortels, tes arts et ta splendeur.
» L'Univers à genoux adore ta puissance,
» Ton pouvoir, tes vertus et ta noble clémence ;
» A sa liberté même il préfère ta loi ;
» L'astre dominateur ne roule que pour toi :
» Le matin, il renaît dans ton immense empire ;
» Le soir, c'est dans tes mers que sa lumière expire. »

Nous allons voir maintenant dans la Prose poétique de notre confrère, en quels termes et avec quelle noblesse d'expression le Poëte parle de la puissance vieillie de Rome, de cette puissance à qui la vieillesse semble ajouter un nouveau lustre :

« O divine Rome ! entrelace de lauriers tes cheveux » qu'a blanchis une robuste vieillesse ; secoue avec fierté » les tours qui forment ton diadème ! que ton bouclier » d'or resplendisse de feux étincelants ! étouffe à jamais » la mémoire du jour de tes dernières pertes ! que tes » plaies cicatrisées ne te causent plus de douleur ! Trahie » un instant par la victoire, tu as perdu des batailles, » mais jamais le courage, ni l'espoir. Ces pertes même » t'éclairent. C'est ainsi qu'à l'horizon, ou sur le front » des nuits, les astres ne s'effacent que pour reparaître » plus étincelants. La victoire remportée dans les champs » d'Allia devint fatale à Brennus. L'esclavage des Sam- » nites vengea le joug des légions : si Pyrrhus te vain- » quit, ce ne fut que pour fuir plus tard devant toi.

» Annibal pleura sur ses victoires..... Telle qu'un flam-
» beau qui s'allume davantage à mesure qu'on l'incline,
» tu te relèves plus glorieuse de l'abaissement où l'on
» t'avait réduite. Tu ne crains point l'affreux ciseau des
» Parques, bien que tu touches à ton douzième siècle.
» Ta durée n'aura point de bornes, ou plutôt elle éga-
» lera la durée du ciel. Ce qui détruit les autres empires,
» sert à fertiliser le tien; on dirait que tu reçois de tes
» malheurs une naissance nouvelle. O Rome ! il en est
» temps; lève une épée victorieuse; immole à ta gloire,
» à ta sûreté, une nation sacrilége; que le Goth perfide
» fléchisse enfin devant toi ! »

Dans nos Résumptions précédentes, nous vous avons entretenus d'*une suite de Pensées détachées* qui nous avaient été communiquées par M. Sauvage. Heureux émule de son confrère, M. de la Martinière nous a aussi rapporté le fruit de ses explorations dans le champ si vaste du cœur humain. Dans d'autres occasions nous avons émis quelques idées sur la nature et les conditions de ce genre de composition; nous n'y reviendrons pas; nous nous contenterons de transcrire quelques-unes des Pensées de M. de la Martinière, avec le regret, que vous éprouverez comme nous, de ne pouvoir les reproduire toutes :

« C'est un malheur que d'être doué d'une excessive sen-
» sibilité; tout alors nous afflige et nous blesse; nous en
» venons à ressembler à cet Athénien qui, se croyant *de*
» *verre*, redoutait la moindre approche, le plus léger
» contact, de peur d'être brisé.

» Combien de gens se consolent du malheur qui les
» frappe, par la pensée qu'ils ne sont pas seuls atteints !
» Se trouver moins malheureux, en songeant qu'on l'est
» seul, ce n'est pas là l'indice d'une vertu médiocre.

» Le cœur de l'homme, plein de passions, ressemble à
» l'Océan : il en a la profondeur et aussi l'amertume.

» Nous souffrons, nous sommes malheureux.... hé-
» las! par notre faute; nous recueillons les fruits amers
» des semences que nous avons fécondées. On pourrait
» le plus souvent nous appliquer les paroles de ce soldat
» plongeant son glaive dans le sein de Marius, l'un des
» tyrans des Gaules, qui avait été armurier dans sa jeu-
» nesse : *Meurs de l'épée que toi-même as forgée!*

» On est plus maître de sa physionomie que de l'ex-
» pression de sa voix. — Tel individu vous a paru
» doux, modeste, timide, qu'une seule parole, qu'un
» seul mot trahira : c'est ainsi que l'oreille sait bien
» mieux que l'œil discerner la pièce d'or du jeton.

» L'Esprit doit, en bien des rencontres, ressembler à
» la Grâce, à la Pudeur; se laisser deviner, se laisser
» voir, et ne se montrer pas.

» Ne donnez que des éloges modérés à l'œuvre pour
» laquelle vous recherchez sympathie et approbation; sans
» quoi, tel qui l'eût trouvée admirable, la blâmera ; et
» cela, uniquement, pour ne pas vous répéter.

» Le Génie obéit à une vocation que l'on peut bien dé-
» tourner un moment, amuser peut-être, mais qui, à la
» première occasion, se trahira : c'est Achille, déguisé
» en fille à la cour de Lycomède, s'emparant des armes
» mêlées aux bijoux dans le coffre apporté par Ulysse. »

Des Pensées morales de M. de la Martinière, une transition facile nous amène à vous entretenir d'une Nouvelle que M. Pujol nous a communiquée. Il s'agit toujours en effet de l'étude du cœur humain, et il n'y a d'autre différence que celle de l'action à la moralité.

Notre confrère nous a lu *l'histoire d'un vieux domestique, actuellement à l'Hôtel-Dieu, racontée par lui-même*. Beaufort, le héros de cette narration, a servi pendant plus de quarante ans dans la maison d'un grand

seigneur, sans pouvoir jamais toucher le premier sou de ses gages. En vain, dans une si longue période, les circonstances les plus favorables se présentent pour aborder la question de payement, telles que le mariage de Beaufort, la naissance de son fils; cette question est toujours éludée par le maître avec un art merveilleux. Voici du reste quelle était sur ce point sa profession de principes; nous copions : « Il avait coutume de dire à » ses amis qu'il y a deux manières de payer ses dettes ; » les uns, disait-il, payent argent comptant; les autres » vous payent de belles paroles. Mais il n'y a pas grande » finesse à contenter les gens avec des espèces sonnantes; » c'est ce qu'un manant peut faire aussi bien qu'un » grand seigneur; au lieu qu'il faut du talent pour faire » passer l'autre monnaie. C'est dommage, ajoutait-il, » qu'avec un certain monde elle n'ait cours qu'un cer- » tain temps. »

La révolution de 1789 étant survenue, le grand seigneur fut atteint dans ses biens et dans sa personne. Beaufort, à qui les avis et les exemples même de la part de ses camarades n'avaient pas manqué, n'avait pas su en profiter. En vain on lui avait dit que « dans un pays » où l'on ne donne rien, c'est une nécessité de prendre » : l'honnête Beaufort n'avait su ni prendre, ni se faire donner. Mais, plus tard, le grand seigneur fut rétabli dans sa liberté et dans ses biens. Il sentit que le moment de la demande était inévitablement venu, et alors, pour l'écarter, il fit jouer le grand ressort d'une espérance qu'il devait tromper : il arrêta la demande sur les lèvres du malheureux serviteur par ces mots d'un effet magique : « Beaufort, je vais faire mon testament. » Enfin, le grand seigneur mourut; le testament fut ouvert; Beaufort n'y était seulement pas nommé, et l'héritier, aussi ingrat que le défunt, mit le serviteur à la porte, en répondant à la personne qui s'intéressait à lui : « Ne

» m'en parlez pas ; c'est un maraud pour lequel mon
» père a eu beaucoup trop de bontés. »

M. Jamme nous a communiqué la 2.ᵉ partie de son *Essai sur les traductions des saintes Ecritures.* Cette dissertation que nous avons eu déjà l'occasion de vous faire connaître, du moins dans sa première moitié, sort un peu du cercle de nos travaux ordinaires. Elle se recommande par des détails curieux et une érudition profonde. M. Jamme fait remarquer que la traduction de la Bible dans les diverses langues, bien qu'elle eût rencontré quelque opposition de la part du Clergé, à cause du danger de l'altération de la pensée divine, était néanmoins une nécessité commandée par cette même pensée qui a voulu que la Bible fût connue de toutes les nations. L'invention de l'imprimerie est venue singulièrement en aide à cette diffusion de la parole divine ; mais alors aussi, les Souverains Pontifes durent exercer une plus grande vigilance pour soutenir l'intégrité du texte. Voici comment M. Jamme nous fait connaître la sollicitude des chefs de l'Eglise : « Le Pape Sixte Quint, dit-il,
» donna un soin tout particulier à une édition de la
» Vulgate latine qui pût servir de modèle à toutes celles
» que l'on imprimerait plus tard à l'usage de l'Eglise
» Catholique. Cette édition qui porte la date de 1590,
» malgré les soins des plus savants théologiens, fut loin
» d'atteindre la perfection désirée. On y signala une
» multitude d'erreurs. Il ne fallut rien moins que la
» volonté ferme et persévérante de Clément VIII, pour
» accomplir cette œuvre si importante. L'édition de
» 1592, à laquelle il a donné son nom, a été considérée
» comme l'édition-modèle ; c'est celle que l'Eglise Latine
» tient pour authentique, d'après la déclaration du Con-
» cile de Trente et selon la bulle de Clément VIII. »

Nous allons terminer l'analyse des ouvrages en prose par une dissertation de M. Sauvage sur la Tragédie latine. M. Sauvage s'est demandé : *Pourquoi les Romains n'ont point eu de Tragédie nationale?* C'est dans l'étude approfondie des Poëtes latins et dans Horace lui-même que notre confrère a trouvé la réponse. A cette absence de Tragédie latine, M. Sauvage assigne plusieurs causes; les unes seraient purement *littéraires*, les autres *morales* et *politiques*.

Dans l'examen des causes *littéraires*, la théorie de notre confrère est simple et toute rationnelle. D'après l'autorité même d'Horace, la Tragédie se plaît à reproduire des noms que déjà la haute poésie a consacrés :

Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus,
Quàm si proferres ignota, indictaque primus.

Il fallait donc, avant tout, une épopée nationale aux Romains, et c'est là ce qui leur a manqué. De là une énorme différence de position entre la littérature grecque et la littérature latine. La première, riche de l'épopée homérique, y a puisé, comme dans une mine abondante, tous les éléments de la scène tragique. Eschyle, Sophocle, Euripide, ont trouvé dans cette carrière la Tragédie, dont le germe puissant n'a eu besoin que d'être fécondé sous le souffle de l'inspiration homérique.

L'absence d'un semblable secours fut fatale à la littérature latine. Aussi, malgré ces vers de l'Art poétique :

Nec minimum meruere decus vestigia græca
Ausi deserere et celebrare domestica facta,

il est fort douteux qu'aucune Tragédie chez les Romains ait été prise dans leur histoire; aussi est-il constant que les seuls tragiques latins que nous connaissions ont emprunté leurs sujets à la scène grecque.

A cette cause purement littéraire vinrent se joindre

des motifs politiques de la plus haute gravité, pour éloigner de la scène romaine des sujets puisés dans l'histoire nationale. La vie publique du peuple Romain toute en dehors, toute sur le Forum, était remplie d'agitations intestines et de luttes sanglantes. N'était-il pas trop dangereux, en retraçant dans des faits passés des factions contemporaines, et sous les noms des morts, les crimes actuels des vivants, d'exciter encore davantage des passions qu'un gouvernement quelque peu sage devait se faire un devoir d'éteindre? Ecoutons M. Sauvage retraçant le danger d'exposer aux yeux du peuple cette histoire du passé, qui eût été tout-à-fait l'histoire du présent.

« D'un autre côté, les Romains n'ont jamais joui, » comme les Grecs, de la liberté du théâtre ; et on » comprend tout de suite que pour le cas particulier » qui nous occupe, les considérations morales et poli- » tiques sont venues compliquer les impossibilités litté- » raires. Le peuple Romain, essentiellement jaloux de » sa dignité, n'aurait pas permis qu'on livrât aux » applaudissements ou au blâme publics, à part même » l'esprit de parti, les événements et les personnages » de son histoire ; à plus forte raison que l'influence » si puissante du théâtre vînt réveiller quand elles » paraissaient éteintes, ou raviver quand elles s'exer- » çaient sur la place publique, les luttes et les haines » du peuple et de l'aristocratie. Chez ce peuple, en » effet, dont l'histoire n'est qu'une suite de guerres » intestines depuis l'établissement de la république, les » mêmes situations ou des situations contraires, ce » qui revient au même, avaient dû se présenter plu- » sieurs fois ; et comment la scène aurait-elle pu re- » présenter Coriolan banni, par exemple, et marchant » sur Rome à la tête d'une armée victorieuse, tandis » que Sylla ou Marius allaient dénouer le drame au-

» trement que dans l'histoire du passé ? — L'action du
» théâtre était encore plus forte et plus rapide à Rome
» que chez les peuples modernes, parce que le peuple
» y était plus nombreux, moins blasé (les spectacles
» n'étant que temporaires) et plus directement en cause.
» On peut s'en faire une idée par ce passage de la ré-
» publique de Cicéron : *Quand les Poëtes ont pour*
» *eux*, dit-il, *les applaudissements et les cris du*
» *peuple, quelles ténèbres ils répandent dans les*
» *esprits ! de quelles terreurs ils les frappent ! et*
» *comme ils y allument le feu des passions !* QUAS ILLI
» OBDUCUNT TENEBRAS ! QUOS INVEHUNT METUS ! QUAS
» INFLAMMANT CUPIDITATES !

Les travaux poétiques de l'Académie ont embrassé les genres les plus élevés. Dans deux séances différentes, le Secrétaire de vos assemblées a lu quelques essais d'un Poëme épique, dont le sujet est pris dans la guerre des Albigeois et dont le peuple Toulousain est le héros. L'auteur qui ne s'est pas dissimulé combien cette tâche immense était au-dessus de ses forces et même au-dessus de son courage, n'a pas eu la prétention de composer une Epopée, il a voulu seulement signaler ce magnifique sujet à un talent capable de le traiter ; et si jamais il s'élève dans ces murs une voix puissante qui, ranimant les nobles souvenirs déjà consacrés dans le Poëme attribué à Guillaume de Tudela, célèbre dignement la gloire de nos aïeux et les hauts faits de cette époque mémorable, l'auteur de ces fragments épiques aura recueilli le fruit le plus doux et le seul qu'il espère de son travail.

Voici un passage dans lequel le Poëte décrit la marche de l'armée de Pierre d'Aragon, venu au secours du Comte de Toulouse. L'armée quitte Saint-Gaudens.

« Le lendemain, quand l'aube a reconquis les cieux,
» L'on voit flotter dans l'air mille étendards soyeux;
» Le clairon vibre au loin sur la rive sonore;
» Le camp s'est ébranlé; sous les feux de l'aurore
» Brillent les vifs éclairs des lances, des cimiers;
» La plaine retentit sous les pas des coursiers,
» Et, dans les frais vallons où serpente la foule,
» Un long fleuve d'airain se gonfle et se déroule.
» L'on descend la Garonne; ici, sur des bateaux
» A l'aviron léger qui partage les eaux;
» D'autres, en rattachant des poutres, des solives,
» Au flexible lien du saule de ces rives,
» Sur ces planchers flottants, l'un à l'autre enchaînés,
» Au courant voyageur voguent abandonnés.
» Mille autres, sur des chars, leur butin, leurs compagnes
» Que traîne pesamment le bœuf de ces montagnes,
» Sur les flancs raboteux du verdoyant chemin
» Suivent de loin les pas du sobre fantassin.
» Puis vient l'arrière-garde; elle entoure et protége
» Les tentes et les parcs, les machines de siége;
» Le fiévreux que tourmente un indigne loisir;
» Ces troupeaux qu'on entend et bêler et mugir;
» Ces troupeaux que convoite une foule affamée,
» Immolés chaque jour aux besoins de l'armée.
» Enfin, l'on voit au loin se glisser à l'écart
» Le hardi maraudeur et l'ignoble traînard. »

M. de Latresne nous a communiqué le troisième acte de sa Comédie de *Don Quichotte*. Nous sommes dispensés de rien dire du sujet qui est connu de tout le monde, ni de la conduite de ce drame, puisque dans nos précédentes Résumptions nous avons déjà eu l'occasion de vous en entretenir. Dans ce troisième acte, Sancho est investi du gouvernement de l'île de Barataria; Don Quichotte lui donne les plus sages conseils pour l'exercice de sa haute dignité; mais il s'efforce en vain de vaincre la résistance de Sancho à subir la condition du désenchantement de Dulcinée, condition qu

doit consister dans l'application de trois mille six cents coups d'étrivières sur le dos du gouverneur. A ce dialogue fort comique, succède la scène où Dona Rodrigue vient avertir Don Quichotte que la passion feinte d'Altisidore n'est qu'un piége tendu à sa crédulité, dans l'intention de le tourner en ridicule; cette ouverture est fort mal reçue par le héros de la Manche, toujours persuadé que sa gloire doit inspirer le plus violent amour aux Reines et aux Princesses.

Parmi les fragments que nous pourrions citer, nous donnerons la préférence aux deux suivants : voici d'abord la description du caractère de Sancho par Don Quichotte.

DON QUICHOTTE *répond au Duc :*

..... « Je m'en vais sur Sancho m'expliquer sans détour.
» La nature offre en lui, par un caprice étrange,
» De contradictions un éternel mélange.
» Rusé, quoique naïf; ingénu, quoique fin;
» Doutant de tout d'abord, croyant tout à la fin,
» Sancho couvre souvent d'une grossière écorce
» Un mot plein de bon sens, et de sel, et de force,
» Et vous donne parfois une utile leçon
» Sous le burlesque aspect d'un trait de sa façon.
» Au reste, il est actif, intelligent, fidèle,
» Et chérit la vertu, sans savoir qu'elle est belle.
» Avec ces qualités, je pense, Monseigneur,
» Qu'il pourra devenir un très-bon gouverneur. »

Dans l'autre passage, Don Quichotte, pour lui donner le ton de sa nouvelle dignité, veut corriger Sancho de la manie des proverbes :

DON QUICHOTTE.

« Enfin, pour terminer
» Les utiles conseils que j'ai dû te donner,
» Abjure pour toujours ces phrases trop communes,
» Et ces mots familiers dont tu nous importunes.

SANCHO.

» Je vous comprends, Seigneur.

DON QUICHOTTE.

» Placés heureusement,
» Les proverbes sans doute ont bien leur agrément;
» Mais lorsque, comme toi, sans cesse on les entasse,
» Ils perdent à l'instant et leur sel et leur grâce.

SANCHO (*avec vivacité*).

» Oh! sur ce point, Seigneur, soit dit sans vous fâcher,
» Le bon Dieu seul, je crois, pourrait m'en empêcher.
» Les proverbes toujours fourmillent dans ma tête,
» Et sitôt qu'à parler je sens ma langue prête,
» Sur mes lèvres d'abord ils courent par milliers,
» Et souvent les meilleurs ne sont pas les premiers.
» Je vous promets pourtant d'observer mes paroles,
» Bon averti vaut mieux que cent leçons frivoles;
» Quand un maître commande et qu'il tient le bâton,
» Il peut faire à sa guise et nous donner le ton.
» Que l'on se frotte à moi, l'on laissera sa laine;
» On prend avec du miel les mouches par centaine.
» Il existe un remède à tout, hors à la mort.
» Rira bien sur ma foi qui rira le plus fort.
» Ma grand'mère disait...

DON QUICHOTTE (*se levant en colère*).

» Que la foudre t'écrase!
» Ne peux-tu sans proverbe achever une phrase? »

Nous devons au même Mainteneur la traduction en vers de deux Odes anacréontiques d'Horace; l'une, si connue, est son dialogue avec Lydie; l'autre, non moins admirée, est le charmant badinage adressé à Barine. L'on sait toute la grâce et le fini de ces deux petits chefs-d'œuvre. L'on sait que le lyrique latin, dont le style est plein de force et d'élévation dans les sujets

sérieux, devient admirable de délicatesse et d'élégance dans ces bluettes qui semblent échapper à sa verve érotique. Cette traduction présentait donc des difficultés infinies ; l'on va voir avec quel bonheur notre Doyen en a triomphé ; mérite d'autant plus remarquable, que la fidélité du traducteur n'a pas nui à la libre allure du Poëte.

Voici la traduction de l'Ode à Barine.

« Si, pour prix des serments que tu trahis toujours,
» Ton ongle était taché, ta dent devenait noire,
» Si la peine suivait tes perfides discours,
» Barine, je pourrais te croire !

» Mais, loin que ton parjure amène un châtiment,
» Ton parjure embellit ta grâce enchanteresse,
» Et tu deviens l'objet du vif empressement
» De la plus brillante jeunesse.

» On dirait que pour toi rien n'est plus glorieux
» Que d'attester en vain les cendres maternelles,
» Des astres de la nuit le cours silencieux
» Et les puissances immortelles.

» Même ces trahisons dont chacun se plaint tant
» Font sourire et Vénus et les Nymphes timides,
» Et l'Amour, qui toujours sur un caillou sanglant
» Aiguise ses flèches perfides.

» Bien plus, d'adorateurs tu vois croître un essaim ;
» Pour te servir un jour nos jeunes fils grandissent,
» Et tes premiers amants, malgré ton froid dédain,
» Dans tes fers encor s'avilissent.

» Et mères et vieillards redoutent ton pouvoir ;
» Et la vierge que lie une chaîne nouvelle,
» Craint que son jeune époux, trop charmé de te voir,
» Ne revienne trop tard près d'elle. »

Horace, dont la traduction nous occupe, passait sans effort des accents gracieux de la volupté, à la poésie forte et toute philosophique de ses Epîtres nourries des plus graves préceptes de la sagesse humaine. Son exemple nous amène à vous entretenir d'une pièce de même genre qui nous a été communiquée par M. de Limairac. — *Contentus paucis*, tel est le titre et le texte de la nouvelle Epître de ce Mainteneur. M. de Limairac poursuit de ses vers piquants ces esclaves de la mode, qui obéissent à ses moindres caprices comme à des articles de loi ; il livre au ridicule cette soif ardente du changement qui, à force d'entasser les superfluités et d'ajouter aux ameublements, enlève à leur maître embarrassé la libre possession de sa demeure, et le rend esclave misérable d'une foule de soins fatigants. Alors se présente naturellement le tableau du bonheur tranquille réservé à l'homme qui conserve autour de lui tous ces objets vénérables consacrés par l'usage de ses pères, et qui n'a rien changé à l'aspect majestueux de l'antique manoir.

Mais l'amour du changement ne se borne pas à de frivoles rénovations dans l'ameublement; il envahit les mœurs, les habitudes de la famille et jusqu'à l'assiette même de son bien-être et de son aisance; l'attrait d'un revenu grossi, jette le chef dans les calculs si souvent illusoires de l'industrialisme ; le tribut annuel du fermier ne satisfait plus ; les terres sont échangées contre des actions dont la valeur se dissipe au choc des fausses combinaisons, ou au frottement malencontreux des oscillations de la Bourse.

Tel est le thème développé par M. de Limairac, dans cette Epître qu'il adresse à son confrère M. du Mège, et où l'on trouve avec une foule de traits

heureux, un mélange de raison sévère et de fine plaisanterie.

Ne pouvant multiplier les citations, nous allons d'abord transcrire le passage où M. de Limairac retrace l'esclavage du possesseur embarrassé de ces superfluités vaniteuses :

...« A force d'ajouter à son ameublement,
» Aujourd'hui resserré dans son appartement,
» Tout sert à le gêner ; le pouvoir de la mode
» Ne l'oblige pas moins qu'un article du code.
» Entouré, comme il l'est, de vases, de cristaux,
» Des tissus les plus doux, des plus riches métaux,
» Il n'est aucune main dont l'emploi le rassure ;
» Son sang va bouillonner pour une éclaboussure.
» On le voit agité de soins minutieux ;
» Un insecte devient le tourment de ses yeux ;
» Chaque jour attentif à chaque porcelaine,
» Il y craint la vapeur que produit son haleine,
» Et le pli d'un rideau, facile à déguiser,
» Lui-même a le pouvoir de le martyriser. »

Voici un tableau qui contraste avec le précédent :

« Mais nos modestes champs possèdent d'autres sages.
» Visitons le mortel retiré des cités
» Et brouillé sans retour avec nos vanités.
» Nous ne verrons chez lui ni bronze, ni dorure ;
» Ni la frise tomber en riche découpure,
» Et l'antique sopha, sans crainte du divan,
» Y conserve ses droits aujourd'hui, comme avant.
» L'aimable propreté, pleine de vigilance,
» Et dedans et dehors signale sa présence.
» Instruite à tous les soins, elle charme nos yeux ;
» Tout se plaît, tout revit sous ses doigts gracieux ;
» La couche des époux par elle est embellie,
» Sans l'éclat des tapis, sans parfums d'Idalie,
» Partout elle se montre avec ses blancs atours,
» Et sa main, en passant, le dispute au velours. »

Trois séances ont été occupées par la lecture de plusieurs Fables qui vous ont été communiquées par le Secrétaire de vos assemblées. Ce pièces se trouvant presque toutes imprimées dans le recueil qu'il a publié, il devient inutile d'en présenter l'analyse.

Si le fabuliste a rempli sa tâche, le conteur n'a pas manqué à la sienne. Malgré son grand âge, M. Ruffat a payé son tribut annuel avec ce genre d'esprit et de gaieté qui lui est familier et auquel il nous a habitués depuis longtemps. Son nouveau Conte, intitulé *la Statue de saint Appien*, a pour sujet l'histoire d'une statue de plâtre qui fut maladroitement brisée, la veille de la fête du village, par les gens chargés de la nettoyer. Cet accident les mit dans la nécessité d'improviser un remplaçant, et de remplir la niche vide à l'aide d'un beau garçon qui, moyennant salaire, consentit à suppléer le personnage du Saint. Mais il n'avait pas prévu combien était onéreuse et incommode cette charge glorieuse. Au tourment de l'immobilité, se joignit bientôt celui d'une chaleur insupportable, et l'attaque incessante d'une foule d'insectes, bien autrement attirés par un Saint vivant que par un Saint de plâtre. Enfin les usages pieux de la gent dévote, les hommages fatigants, les rubans attachés avec des épingles changèrent en supplice son emploi. La place ne fut plus tenable; et, au grand étonnement de la pieuse assistance, le Saint, par un miracle tout-à-fait imprévu, déserta sa niche, descendit de l'autel et se sauva en traversant les flots des fidèles épouvantés.

Il ne nous reste plus qu'à vous entretenir d'une pièce de vers adressée par le Secrétaire de vos assemblées, à M. Reboul, notre nouveau Maître ès Jeux

Floraux. Permettez-moi de vous rappeler dans quelle circonstance elle a été composée.

Personne n'a oublié qu'après la publication du *Dernier jour*, l'Académie des Jeux Floraux s'empressa d'appeler à elle une des gloires poétiques de notre Midi. Elu Maître ès Jeux, M. Reboul paya son tribut de reconnaissance ; il composa pour l'Académie son Ode à Pierre Corneille, et chacun se rappelle les strophes magnifiques dont la lecture termina si noblement notre dernière séance de distribution des prix. Jalouse de donner à sa Bienfaitrice des panégyristes dignes de célébrer sa gloire, l'Académie, dans la même séance où cette œuvre lyrique lui fut communiquée, avait confié à M. Reboul l'éloge de Clémence Isaure, pour la séance de 1841. A ce vœu de l'Académie, le Secrétaire des assemblées a cru pouvoir joindre son invitation personnelle. Tel est le sujet des vers qui nous occupent. Nous allons transcrire le passage où il est plus particulièrement question de l'éloge de Clémence Isaure (cette pièce est imprimée page 234 du Recueil).

Cet appel a été entendu ; les désirs de l'Académie seront comblés ; son attente sera remplie. L'année 1841 ajoutera une page glorieuse à ses annales ; et tandis que, par les travaux assidus de quelques-uns de nos confrères, le premier volume de la traduction longtemps attendue des lois d'amors, va être publié, les voûtes de ce Capitole retentiront des louanges de notre Restauratrice, célébrée par une Muse dont les suffrages les plus honorables ont toujours accueilli les inspirations.



STANCES

A M. JEAN REBOUL,

MAÎTRE ÈS JEUX FLORAUX,

Lues dans la Séance particulière du 22 Mai 1840;

Par M. Florentin DUCOS, l'un des quarante Mainteneurs.

Enfant harmonieux de la cité romaine,
Dont Auguste, vainqueur, avait doré la chaîne,
Cygne dont le prélude est un hymne d'amour;
En fouillant aux débris de sa grande ruine,
As-tu donc retrouvé quelque lyre divine,
Chantre inspiré du Dernier jour!

C'est l'ange du Seigneur qui te prit sur ses ailes,
T'illumina, vivant, des splendeurs immortelles,
Te souffla les accents du vieillard de Pathmos,
Te révéla ce jour de colère et de cendre,
Où les mondes créés doivent tous redescendre
Dans les abîmes du chaos.

Si le cœur suppliant, si la lyre qui pleure,
Des jugements de Dieu pouvaient retarder l'heure,
Ta voix, de sa vengeance eût amorti les feux;
Mais lorsque des humains la coupable démence
Repousse le pardon, insulte à la clémence,
Que peuvent tes hymnes pieux?

Du moins, avant ce jour, où l'archange qui veille,
De la création brisera la merveille,
Des soleils sous ses pieds dispersant les lambeaux,
Chante de nos destins la splendeur menacée,
Ces géants de l'esprit, ces rois de la pensée (1),
Si glorieux dans leurs tombeaux.

Chante aussi la vertu, cette beauté première,
Ces deux trésors du ciel, l'amour et la prière,
Baume consolateur sur nos maux répandu;
La poésie, au front tout scintillant de flamme,
Interprète créé pour les soupirs de l'âme,
Et de l'âme seule entendu.

Nous, de ce feu sacré que tout âge recèle,
Nous avons recueilli la divine étincelle;
Car d'une autre Vesta nous servons les autels;
Vierge pure, à sa voix naît un chaste délire,
Et les brises de mai font résonner sa lyre,
Digne de tes chants immortels.

(1) La belle Ode de M. Reboul à Pierre Corneille.

Oh viens ! à la chanter Isaure te convie ;
Viens t'asseoir à ses Jeux, banquet de poésie,
Où l'immortalité se couronne de fleurs ;
Où le triomphateur n'impose point de chaînes ;
Où la gloire a pour toi des coupes toujours pleines,
Et des palmes pour les vainqueurs !

Quand le nom proclamé frémit au Capitole,
Le front resplendissant d'une sainte auréole,
Pâle de son triomphe et beau de sa pâleur,
Aux battements des mains, concert de la victoire,
L'Athlète fortuné vient fiancer la gloire,
Dont le symbole est une fleur.

A ce culte si pur d'amour et d'harmonie
Par des nœuds fraternels ta Muse s'est unie ;
Mais ta parole absente a troublé nos transports ;
Et nos lyres, longtemps l'une à l'autre inconnues,
A ce doux nom de sœurs si doucement émues,
Brûlent de mêler leurs accords.

Tels, cédant à l'attrait des lois qui les fécondent,
Deux palmiers au désert s'appellent, se répondent,
Interrogent les airs, empruntent leur secours ;
Et, joyeux d'un essor que le ciel favorise,
Echangent leurs parfums confiés à la brise,
Messagère de leurs amours.



HYMNE

A CLÉMENCE ISAURE,

Lu en Séance publique du 3 Mai 1841 ;

Par M. Jean REBOUL, Maître ès Jeux Floraux.

L'art est saint; Dieu le fit, afin que dans le monde
Tout ne se courbât point devant la force et l'or;
Afin que l'indigent, de sa fosse profonde,
Pût, vers les hauts sommets, prendre aussi son essor.

L'art est saint; au hasard il dispense ses flammes,
Du palais somptueux jusqu'à l'humble atelier,
Afin de proclamer l'égalité des âmes
A l'oreille de ceux qui pourraient l'oublier.

Après la loi du Christ, c'est le lien céleste,
C'est le rayon tombé de l'immortel séjour,
Qui rend le pauvre digne et l'opulent modeste,
Et les fait ici-bas vivre du même amour.

Du philosophe en vain la raison le rejette,
Comme un vin qui ferait les états chanceler;
Mais c'est par le sophiste et non par le Poëte
Qu'on voit les nations se corrompre et crouler.

Tout peuple dont le front se courbe vers la terre
Et n'a que l'appétit du pain matériel,
Perdra jusqu'à son nom, et la verge étrangère
Accomplira sur lui les vengeances du ciel.

Car le glaive sauveur n'obéit qu'à la lyre;
C'est à ses fiers accents que s'éveillent en nous
Et l'amour du pays porté jusqu'au délire,
Et le besoin sacré de s'immoler à tous.

Gloire à toi, chaste et noble Dame,
Qui, prévoyant de mauvais jours
Où l'esprit éteindrait sa flamme,
Vins lui prêter aide et secours;
Instituas ce sanctuaire,
Pour que de la Muse au suaire
Le laurier mort pût refleurir;
Et que ses fils, dans leur disgrâce,
Pussent trouver un peu de place
Pour chanter un jour et mourir!

A toi notre reconnaissance!
Soit que tu nous viennes du ciel,
Que la terre ait vu ta naissance;

Fille d'Ève, ou sœur d'Ariel ;
Parfum né de nos hémisphères,
Ou rosée échappée aux sphères
Qui flottent dans l'immensité ;
Ange ou femme, qu'en cette enceinte
Pleine de ta mémoire sainte,
Ton nom soit toujours exalté !

Ton âme, l'histoire l'atteste,
Dédaignant tout profane hymen,
Ne trouva qu'un amant céleste
Digne de dormir sur ton sein.
Des tristes amours de la terre
Ton esprit sonda le mystère
Et n'y trouva que le néant :
Pour une soif insatiable,
Qu'était leur coupe misérable
Auprès du divin océan ?

Oh ! sans doute, étoile choisie,
Objet des plus tendres égards,
Lorsque l'esprit de Poésie
Te caressait de ses regards,
Tu conçus l'heureuse pensée
De cette fleur d'or dispensée
A la gloire du Troubadour :
Dans le triste exil où nous sommes,
Tout ce qui fait du bien aux hommes
Descend de l'ineffable amour.

Du haut du bonheur sans nuage
Que ne limitent point les temps,
Si tu souris à mon hommage,
Voici le prix que j'en attends :
Auprès du Poëte suprême
Dont l'univers est le poëme,
Et qui des esprits est le roi ;
Roi dont la puissance infinie
Donne ou retire le génie,
Oh ! daigne intercéder pour moi !

L'ange du mal qui s'inquiète
Des élans qu'il n'inspire pas,
S'attache aux ailes du Poëte
Afin qu'il retombe ici-bas.
Que, dans le mépris de lui-même,
Le pauvre Troubadour qui t'aime
Ne puisse pas s'anéantir,
Et préfère son indigence
A la plus riche récompense
Qu'on lui donnerait pour mentir !

Que sa voix toujours libre et pure
N'épouse aucunes passions,
Et plane au-dessus du murmure
Qui s'élève des factions ;
Et si jamais leur violence
Réduisait les lois au silence,

Qu'il les remplace par ses chants ;
Et que, de sa lèvre échappée,
La parole vaille une épée
Pour faire pâlir les méchants !

Mais plutôt, ah ! plutôt encore,
Qu'il appelle cet heureux jour
Qui doit, aux feux de son aurore,
Ranimer les germes d'amour !
Que sa voix, hâtant la victoire
Dont nul de nous n'aura la gloire,
Puisse attendrir et consoler !
Car plus le ciel, dans sa colère,
Inflige de maux à la terre,
Moins la haine a droit de parler.

Fais-lui donner toutes ces choses,
Afin qu'au bout de son chemin,
Sentant ses paupières mi-closes
Et le luth tomber de ses mains,
Les créations de ses veilles
Ne fassent pas à ses oreilles
Frémir le souffle des enfers ;
Mais que leur douce souvenance
Soit un prélude d'espérance,
Qui lui montre les cieux ouverts !

Adieu, mon aimable Patronne !
Je suis venu dans ta cité
T'offrir encens, myrrhe, couronne,
Guidé par ta douce clarté.
Ma Muse s'en retourne heureuse
D'avoir fait, dans sa foi pieuse,
Pour se garder de tout écueil
Et sanctifier son délire,
Toucher l'ivoire de sa lyre
Au bois sacré de ton cercueil.

Eveillés aux feux de l'aurore,
Tels de religieux soldats,
Avant de s'engager encore
Aux terribles jeux des combats,
Pour lui donner plus de vaillance,
Aiguisaient le fer de leur lance
Contre le marbre du tombeau
De leur immortel capitaine,
Tombé sur la sanglante arène,
Enveloppé de son drapeau.



RAPPORT

SUR LE CONCOURS,

Lu en Séance publique du 3 Mai 1841;

PAR M. FLORENTIN DUCOS,

Mainteneur, Secrétaire des Assemblées.

MESSIEURS,

Le Cygne du Gard vient d'offrir le poétique hommage promis à nos vœux; une voix mélodieuse a redit la gloire de notre Bienfaitrice; l'Hymne de reconnaissance et d'amour a fait retentir les voûtes de ce Capitole; la lyre dont les accords évoquèrent les terreurs et les félicités du Dernier jour, a touché la tombe sacrée de Clémence Isaure; et une main pieuse a posé sur son front une couronne impérissable.

Mais tandis que votre députation solennelle va demander à l'autel qui tous les ans les consacre, ces Fleurs d'or et d'argent que les athlètes viennent se disputer avec une si noble ardeur, au moment de proclamer les vainqueurs dans la lice, qu'il nous soit permis de vous dire quel a été le combat, et de vous en signaler le caractère, la marche et l'issue. Certes, si l'honneur du triomphe doit s'accroître dans la proportion du nombre des rivaux, et du talent dont

plusieurs ont fait preuve, rarement nos Fleurs auront brillé d'un plus vif éclat aux yeux des athlètes qui vont les recevoir.

Le Concours dont j'ai l'honneur de vous entretenir ne s'est pas seulement distingué par le talent des compétiteurs; il a été surtout remarquable par la multitude des ouvrages. Cette année leur nombre s'est élevé à deux cent soixante-deux. Jamais encore nos luttes poétiques n'avaient pris un aussi grand développement. Aussi toutes nos couronnes ont été conquises, à l'exception de l'Eglantine d'or qui a été remplacée par une seconde Violette.

L'Académie avait proposé pour sujet du Discours la question suivante : *Quelle a été l'influence des Croisades sur la Littérature provençale et sur la Littérature française?* en expliquant dans son programme que par les mots *Littérature provençale*, il fallait entendre *la Littérature de notre Midi*. Ce sujet, dont on ne pouvait pas se dissimuler les difficultés, exigeait de fortes études, une connaissance approfondie des Poëtes et des Prosateurs dans les deux langues d'Oc et d'Oil qui se sont longtemps partagé le territoire dont se compose aujourd'hui l'unité française, un travail long et opiniâtre de la part des écrivains qui voudraient l'aborder.

C'est sans doute à ces difficultés que nous devons attribuer le petit nombre de Discours qui nous ont été envoyés. Le Concours, si riche en ouvrages de Poésie, n'en a compté que quatre, parmi lesquels un seul est monté au Bureau général.

Le Discours A, portant cette épigraphe : *Le Christianisme a civilisé les peuples, et quand les peuples méconnaîtront ce principe sacré, ils finiront par retomber dans la barbarie d'où le christianisme les avait tirés;* ce Discours, dont l'auteur nous est incon-

nu, paraît être l'ouvrage d'un penseur. Mais, quelque justes que puissent être les considérations sur les Croisades dont il est rempli, elles ne suffisent pas à elles seules pour atteindre le but que l'Académie s'est proposé. L'auteur a oublié qu'il s'agissait moins d'examiner les conséquences politiques et humanitaires qui ont pu résulter des expéditions de nos aïeux en Orient et de la lutte des deux croyances religieuses qui se partageaient le monde, que de faire connaître l'impulsion qu'elles ont donnée à la Littérature. Cette direction à côté ou en dehors du sujet, l'a fait perdre de vue à l'écrivain. Son ouvrage, eût-il été remarquable sous le rapport du style, ne pouvait pas fixer l'attention de l'Académie.

Le Discours D, avec cette épigraphe : *Cœperunt loqui variis linguis*, présente une étude plus approfondie du sujet. L'auteur a compris et abordé la question; mais sa plume, qui paraît être encore peu exercée, a manqué tout à la fois de force et de souplesse pour revêtir la pensée des formes extérieures qui lui conviennent. Les qualités du style, telles que le coloris, la précision, l'énergie, sont encore un secret pour lui. Il est possible que le travail et la persévérance lui en facilitent l'accès.

L'auteur du Discours C a pris pour épigraphe ce vers de Virgile, *Felix qui potuit rerum cognoscere causas!* Cet ouvrage, digne d'encouragement, s'est fait distinguer par un style quelquefois chaud et brillant; on y a remarqué des pages éloquentes, notamment celles qui retracent le tableau poétique des vieilles traditions historiques de l'Orient. Mais à côté de ces beautés incontestables, ressortent des défectuosités que l'on ne peut pas excuser; le fond est indigent; la question n'a pas été fouillée; les divisions indiquées manquent de développement; enfin le lecteur, trompé

dans son attente, voit finir brusquement cette œuvre, qui semble tronquée avec une malencontreuse précipitation.

Le Discours B, ayant pour épigraphe : *C'est de l'Orient que nous vient la lumière*, est monté seul au Bureau général. M. Albert fils, Avocat, notre compatriote, le lauréat de l'an passé, s'en est déclaré l'auteur. Cette grande composition, remarquable par un travail consciencieux et une vaste érudition, est un tableau complet des deux Littératures du Nord et du Midi, à l'époque des Croisades. Le style, clair et facile, est empreint d'une certaine élégance et d'un coloris poétique; comparé à l'œuvre de l'an dernier, il constate un progrès sensible. Malgré les éloges et le succès qu'il a obtenus, cet ouvrage a subi quelques critiques fondées. Le ton général du Discours appartient plus à la dissertation qu'à la composition oratoire. Il est possible que la nature du sujet doive encourir une partie de ce reproche. La division adoptée était indiquée par la division même de la question; mais on a remarqué peu de système dans le plan, une absence de vues générales, ou de théories que l'auteur a cru pouvoir remplacer par un luxe d'érudition. Toutefois l'Académie n'a pas voulu laisser une composition aussi remarquable sans récompense; ne pouvant lui décerner le premier prix du genre, elle lui a accordé une Violette réservée.

Quelques observations générales doivent précéder l'examen des pièces de poésie; une jeunesse studieuse prêtera volontiers l'oreille à des conseils qui ne peuvent tenir lieu de l'expérience que les talents les plus précoces ne suppléent qu'imparfaitement.

Le vice général de plusieurs ouvrages, d'ailleurs remarquables sous le rapport de l'exécution poétique, consiste dans un défaut de composition. Le jeune Poëte se laisse facilement emporter par son imagination; le

sujet nouvellement trouvé lui sourit; les vers tout faits se présentent en foule à son esprit; il en épuise la fleur; il oublie le précepte du grand législateur :

« Avant donc que d'écrire, apprenez à penser ! »

la plume court à l'unisson des idées; le sujet échappe; il n'est qu'entrevu. De là un désordre de pensées qu'aucun lien ne rattache; une marche vague, indécise; des longueurs qui se font d'autant plus sentir, que le lecteur ne sait pas où on le conduit; enfin, les efforts les plus pénibles pour ressaisir le point de départ.

Ce défaut capital provient d'une absence totale de composition. Il sera facile de l'éviter pour tout Poëte qui voudra examiner avec soin son sujet, en déterminer les proportions, et en arrêter au moins mentalement les principales idées, avant de les revêtir des couleurs du langage poétique.

Un autre vice assez commun dans les ouvrages mieux partagés sous le rapport de la pensée ou de la composition, consiste dans une rudesse de langage, une sorte d'oubli ou de mépris des règles de la prosodie et de l'harmonie des vers. On dirait que les auteurs ont ignoré qu'après la grandeur des idées, et la hardiesse des images, le premier charme de la versification se trouve dans la mélodie des sons qui doivent caresser l'oreille pour arriver au siége des plus douces émotions. Il y a longtemps que Voltaire, dans son Epître à l'empereur de la Chine, avait appelé les vers, *la musique de l'âme* :

« Les vers sont en effet la musique de l'âme. »

Cette grande vérité ne doit pas être oubliée. Mais depuis le succès, si brillant et d'ailleurs si mérité, de l'auteur de *la Curée*, beaucoup de jeunes écrivains ont cru devoir adopter ce genre de versification âpre et dur, cette

manière heurtée, ce langage dont la crudité étonne et blesse l'oreille. Ils n'ont pas songé que les défauts sont ce qu'il y a de plus facile à emprunter au modèle, et qu'il ne leur serait pas donné, comme à M. Barbier, de racheter quelques écarts répréhensibles par des tableaux d'une vérité frappante et des images d'une sublime énergie.

Enfin, nous avons remarqué, qu'il était des Concours, où certaines locutions à effet avaient une vogue telle, qu'on aurait pu croire que les Poëtes s'étaient donné le mot pour en prodiguer l'usage. Telles étaient *ciel bleu*, *Jéhovah*, *géant* qui appelle ordinairement *béant* après lui; rime tout à la fois riche et commode, et par conséquent très-usitée. Cette année *le ciel* a été moins ordinairement *bleu*; les *géants* et leur rime inféodée ont presque disparu; *Jéhovah* lui-même a fait de moins fréquentes apparitions; mais il a été remplacé par le *mirage* dont on a prodigué le brillant phénomène; le Concours de 1841 en a été resplendissant; il y a eu profusion de mirages.

Les Odes étaient au nombre de 71. *Mazagran* et les *Obsèques de Napoléon* ont multiplié, comme on devait s'y attendre, les inspirations lyriques; mais ces inspirations ont été malheureuses. La verve poétique s'est trouvée en raison inverse de la beauté du sujet. C'est peut-être parce que le lieu commun a envahi ces deux thèmes devenus populaires, qu'il a été plus difficile de les idéaliser et de leur donner une physionomie originale.

L'Ode qui a pour titre *Mahomet* est parvenue au Bureau général. Elle est l'ouvrage de M. Firmin Jaffus, athlète déjà distingué dans nos Concours. Cette pièce renferme quelques beautés dignes de son auteur. Mais elle pèche singulièrement par la composition; la narration historique commencée, brisée et reprise se mêle d'une manière confuse avec les autres parties de l'Ode. Cette

confusion est telle, dès la première strophe, qu'on ne sait si le Poëte veut parler de l'islamisme, ou de la personne de son fondateur. La versification est pénible ; les beaux vers y sont trop rares pour en effacer les défectuosités.

C'est aussi un défaut de composition qui a singulièrement contribué à la chute de l'*Ode* adressée *à M. de Châteaubriand*. Cette œuvre a peut-être dû à la faveur du sujet d'être montée au Bureau général ; mais là, elle n'a pas pu soutenir un examen sérieux ; la faiblesse de l'exécution n'était pas de nature à donner un caractère lyrique à l'histoire de notre illustre maître, versifiée dans l'ordre chronologique.

Toujours, tel est le titre d'une autre Ode montée au Bureau général, et ce titre est déjà bien vague. Il serait difficile d'en attendre un sujet nettement dessiné. Aussi, malgré un talent remarquable de versification, l'ouvrage n'est pas monté à la première classe. Plusieurs belles strophes qu'on aimerait à relire ne pouvaient racheter une absence totale de composition.

Il n'en est pas de même de l'Ode *à Jean Guttemberg*, dont la composition est la partie la plus remarquable. Le style de cet ouvrage destiné à célébrer la plus glorieuse découverte des temps modernes, est en général ferme et soutenu ; les vers, remarquables par une bonne facture et la richesse des rimes, appartiennent à l'ancienne école ; ils laissent désirer quelquefois un peu plus de souplesse et d'élégance. La comparaison avec d'autres ouvrages montés au Bureau général ne lui a pas été favorable.

Le Manteau, tel est le titre et le sujet d'une Ode philosophique dans le genre tempéré. De l'esprit, des traits heureux, une foule de vers agréables, une philosophie douce et piquante distinguent cette composition, dont M. Désiré Monnier s'est déclaré l'auteur.

L'Ode, *O Fiancée!* par M.[lle] Félicie d'Ayzac, a obtenu les honneurs de l'impression. Le mérite de la ver-

sification n'a pu cacher tout ce qu'il y a de forcé dans le fond du sujet. Les reproches de l'amitié adressés à la jeune personne qui échange sa liberté et les douceurs de la retraite contre un joug quelquefois pesant, peuvent avoir un côté lyrique, mais il était difficile que l'inspiration ne tombât pas dans l'exagération. Or, il y a quelque danger à sortir de ce genre de vérité auquel la fiction poétique donne tant de latitude ; le législateur l'a dit :

« Rien n'est beau que le vrai ; le vrai seul est aimable. »

Une Ode morale, *le Courage dans l'adversité*, a été remarquée par la beauté de l'exécution. Elle est écrite de la manière la plus distinguée ; les vers sont exempts de reproche ; le style a de la pureté, de l'élégance, du coloris. Mais le ton général de cette pièce a de la froideur ; son allure didactique la rapproche singulièrement du genre de l'Epître ; elle ne pouvait obtenir qu'un haut succès d'estime qui ne lui a pas manqué.

Le Nouveau-né, Ode parvenue au Bureau général, réunit dans un degré supérieur les qualités qui viennent d'être signalées. Cette pièce a un charme d'exécution tout particulier. Elle est semée de vers heureux que la mémoire aime à retenir. L'avant-dernière strophe est d'une grande beauté ; ce silence autour du berceau du nouveau-né, de celui, en parlant à sa mère, de

« Celui que, même en songe, écoute ton oreille, »

forme un tableau délicieux. Mais quelques tableaux ne suffisent pas pour constituer une Ode. La marche, le ton lyrique sont les premières conditions, et rien ne peut les remplacer.

L'auteur des *Jeux Floraux* doit attribuer au vice de la composition la chute de son Ode qui est aussi parvenue au Bureau général. L'exécution de cet ouvrage décèle un écrivain des plus distingués ; la versification en est la

partie la plus remarquable. Le tableau des cités du Midi de la France est plein de fraîcheur et de poésie. Mais, à peine ce tableau achevé, à l'instant où le Poëte paraît aborder son sujet, le vice de la composition se fait sentir. Le fil des idées est rompu ; le désordre de la marche n'a rien de lyrique ; le lecteur ne suit qu'avec beaucoup de peine le Poëte dans le vague, où son enthousiasme s'égare.

Deux Odes seulement sont montées à la première classe et se sont disputé le prix de l'année. Leur titre est *l'An mil huit cent quarante*, et *la Vocation.*

M. *Louis Durcau,* notre lauréat du précédent Concours pour le prix de la Ballade, s'est déclaré l'auteur de *la Vocation.* Il a voulu célébrer cette voix d'en haut qui entraîne violemment le Poëte à travers les écueils dont sa carrière est semée. Il lui rappelle les nobles vertus qui doivent le soutenir dans son pénible sacerdoce ; le courage nécessaire pour braver l'adversité, le courage plus grand peut-être qu'il doit opposer aux charmes de la volupté; il exalte enfin cette haute destinée du Poëte qui le place à la tête de la civilisation, lorsqu'il peint les peuples qui, *dans leur marche, reprenant haleine, se délassent* aux divins *accords* de la lyre.

Cette Ode, remarquable par la composition et la beauté des vers, qui ne sont pas cependant à l'abri de tout reproche, a dû céder la palme à son heureuse rivale. Mais l'Académie ne pouvait pas la laisser sans une haute distinction ; elle lui a décerné une Violette réservée.

Le prix de l'année, l'Amarante d'or, a été le partage de l'Ode intitulée *l'An mil huit cent quarante*, dont M. Viancin, de Besançon, s'est déclaré l'auteur. L'Académie a saisi avec bonheur cette occasion de récompenser les efforts nombreux, et jusqu'ici sans succès, d'un de ses concurrents les plus assidus. Le Poëte s'est élevé à

toute la hauteur de l'enthousiasme lyrique. Son Ode est un tableau sévère de la société actuelle, considérée sous les trois points de vue de l'art, de la philosophie et de la politique. Toute la pensée de l'Ode se résume dans ce vers de l'avant-dernière strophe :

« Le temps a fait un pas, mais non l'humanité. »

L'élévation des pensées, la sage hardiesse de la composition, l'éclat du style, la beauté des images n'ont pas permis que le succès de cet ouvrage pût être longtemps douteux. Un plus long examen serait inutile; la lecture qui va en être faite prouvera sans doute combien il était digne des suffrages de l'Académie.

Sur vingt-huit Poëmes qui nous ont été adressés, un seul a été mis sous les yeux du Bureau général. *Mazagran* a fourni encore, et tout aussi malheureusement, le sujet de plusieurs compositions. Nous ne mentionnerons l'une d'elles que pour en extraire les vers qui font allusion au nom bizarre et peu poétique du héros de ce beau fait d'armes ;

« Cher à ses compagnons, un homme les exhorte,
» Un homme que le ciel dota d'une âme forte,
» Capitaine, soldat, et de ceux dont le nom
» S'anoblit, transformé sous le feu du canon. »

Trianon est remarquable par sa versification élégante et facile ; chacun de nous a retenu ce vers si gracieux et si vrai :

« Frais Trianon, éclos d'un caprice de Reine ! »

Cet ouvrage, défectueux par la composition, est empreint d'un véritable talent; il révèle une Muse jeune et inexpérimentée, à qui cependant des succès sont promis, si elle veut reparaître dans les joûtes poétiques.

Le seul Poëme monté au Bureau général est de

M. Firmin Jaffus ; il a pour titre : *Un Martyre sous Henri VIII.* L'auteur a voulu célébrer la mort héroïque du fameux chancelier Thomas Morus, tombé sous la hache d'un tyran, victime de sa constance et de son dévouement à l'unité catholique. Cette composition si dramatique est remarquable par la beauté de son ordonnance et par des détails extrêmement heureux. La fin de la première partie et les dernières strophes peuvent soutenir le parallèle avec les productions les plus distinguées du Concours. Malheureusement la versification, surtout dans la première partie, présente des disparates et des inégalités choquantes. L'auteur reprend bientôt ses avantages; mais des taches nombreuses ne permettaient pas d'accorder à ce Poëme d'autre distinction que la lecture publique et l'insertion au Recueil. Nous ne pouvons résister au plaisir de transcrire la dernière strophe :

« Et quand la nuit tombait sur ce hideux repaire,
» Une vierge emportait la tête de son père,
» Cachant sous son manteau ses traits ensanglantés ;
» Le temps a conservé la pieuse relique,
» Et tu la montreras, Irlande catholique,
» A tes tyrans épouvantés ! »

Deux Discours en vers sont montés au Bureau général. L'un a pour titre, *l'Ombre de Léonidas ;* l'autre, *le Jour des Morts au Cimetière du Père-Lachaise.*

L'ombre de Léonidas apparaît aux guerriers de la moderne Hellénie pour exciter leur courage contre les oppresseurs de leur beau pays ; pour les engager à périr en secouant le joug de l'esclavage. Le sujet, il faut le reconnaître, n'a pas le mérite de l'actualité. Ce n'est pas lorsque la cause de la Grèce est gagnée depuis près de quinze années qu'on peut venir encourager ses défenseurs dans le combat de sa liberté. Ce sujet pèche donc

par un défaut d'intérêt. L'exécution, quoique défectueuse, annonce d'heureuses dispositions. Si ce Poëme, comme tout nous porte à le croire, est l'essai d'une Muse inexpérimentée, elle pourra se promettre des succès, lorsqu'elle saura s'inspirer d'un sujet plus habilement choisi.

Le Jour des Morts au Cimetière du Père-Lachaise présente dans son exécution un contraste inexplicable; l'on dirait l'ouvrage de deux auteurs. Le premier tiers de cette pièce est d'une faiblesse peu commune, soit sous le rapport des idées, soit sous le rapport de la versification : le reste de l'ouvrage est d'une beauté remarquable; la pensée s'élève, et le vers se met au niveau de sa hauteur. Le style jusque-là pénible et souvent obscur, devient clair, élégant, coloré, harmonieux; les taches sont rares, et les beautés d'un ordre supérieur, nombreuses. Ce Poëme eût réuni tous les suffrages de l'Académie, si la première partie n'en eût pas rendu le succès impossible. L'admirateur des beautés de la nature peut accepter les sentiers rocailleux des montagnes, qui lui ouvrent l'accès des sites pittoresques et des vallons délicieux; mais, en matière d'art, l'analogie n'est pas admissible.

Nos observations de l'année dernière, sur l'Épître, ont été entendues : cette fois, les concurrents ont mieux observé les caractères du genre; en général, ils ont traité des questions de morale ou de philosophie assez nettement posées. Cependant il nous est encore parvenu quelques Épîtres en stances. Telle est celle qui a pour titre, *Une Femme selon Dieu*. Nous ne saurions trop louer le mérite de l'exécution; le style a une élégance remarquable; les vers une perfection peu commune; en les lisant, on est frappé de la grâce des images et du fini des détails. Mais l'auteur, qui d'abord semblait ne vouloir retracer que des souvenirs de sa jeunesse, se perd bientôt dans une suite d'idées vagues et va-

poreuses, à travers lesquelles il devient impossible de le suivre.

Les Souvenirs d'automne, Épître à une Dame chrétienne, tel est le titre d'une composition qui se fait remarquer par de belles pensées et de beaux vers. Elle renferme notamment un magnifique passage sur l'immortalité de l'âme. Il est fâcheux que des inégalités de style et quelques défectuosités de détail aient porté obstacle au succès de cet ouvrage. Nous regrettons surtout que la modestie de l'auteur ne nous ait pas permis de proclamer son nom dans cette solennité.

L'Épître de *Pierre Godolin, à l'Académie des Jeux Floraux*, par M. Firmin Jaffus, est l'œuvre d'un écrivain qui a l'habitude du vers, et qui le manie avec facilité. Cette pièce est beaucoup mieux écrite que composée. Il y a de l'obscurité dans sa marche. On croit d'abord que c'est Godolin lui-même qui s'adresse à l'Académie; puis il semble que l'interlocuteur est simplement un ami de Godolin. Cette conduite, peu intelligible, a empêché cette Épître de monter à la première classe.

M. Nibelle, Avocat à la Cour royale de Paris, s'est déclaré l'auteur de l'Épître intitulée, *Une Femme du siècle*. Cette œuvre badine n'est autre chose que le programme de la Femme libre, d'après la doctrine des Saint-simoniens. Il y a de la finesse, du trait, de la verve dans cette boutade poétique, qu'on pourrait appeler une débauche d'esprit. Un peu trop de crudité dans la manière d'exposer les dernières conséquences de la doctrine, une absence totale de correctif, qui pourrait faire croire, si le ton général de l'ouvrage n'y résistait, que l'auteur prend la chose au sérieux, ont privé cette pièce du haut succès que M. Nibelle sera sûr d'obtenir, lorsqu'il s'appliquera à produire une œuvre plus complète et plus réfléchie.

Les Élégies, presque aussi nombreuses que les Odes,

n'ont pas eu, cette année, plus de succès que dans le précédent Concours.

Sous le titre de *la Sœur du Prisonnier*, la captivité de Silvio Pellico a inspiré une touchante Élégie. Mais plusieurs strophes remarquables, quelques traits d'une vraie sensibilité, un refrain heureusement ramené, n'ont pu racheter la duplicité du sujet et une versification généralement faible.

Le jeune Mourant, par M. Évariste Boulay-Paty, est une composition d'un ordre plus élevé. Elle se fait encore remarquer par des vers très-heureux et des traits pleins de délicatesse. Nous ne pouvons pas oublier que M. Boulay-Paty est l'auteur de la jolie Épître *à une jeune Grecque*, ouvrage qui obtint une grande distinction au Concours de 1840, et qui ne manqua le prix que d'une voix. Cette fois quelques incorrections, des négligences, des fautes contre l'harmonie, n'ont pas permis que cette pièce montât à la première classe.

M.lle Pauline Flaugergues s'est déclarée l'auteur de deux Élégies, qui ont obtenu la prééminence sur leurs rivales, sans cependant atteindre le but. L'une, *la Cathédrale de Rodez*, très-remarquable par une versification douce et harmonieuse, a trop d'étendue, et par conséquent des longueurs; on lui reproche un sujet double, faute capitale dans un ouvrage d'art, car cette duplicité détruit l'intérêt; elle provient de ce que l'auteur ayant donné à un simple épisode un trop long développement, cet épisode fait oublier le sujet, et semble le remplacer.

L'autre Élégie est intitulée *Consolation;* sujet un peu vague, mais qui est bientôt précisé par l'auteur. M.lle Flaugergues a chanté la patrie absente et cette indicible mélancolie qui saisit quelquefois si douloureusement le cœur de l'homme séparé du sol natal. Le sujet est des plus touchants, et l'exécution est digne du senti-

ment qui l'a inspiré. Les vers, généralement purs, sont pleins de douceur. Toutefois, on a relevé un peu d'obscurité et d'incertitude dans la marche de cette composition, qui s'est approchée du but autant qu'il est possible d'en approcher lorsqu'il n'a pas été donné de pouvoir l'atteindre.

Le culte de l'Églogue, négligé depuis quelques années, a rechauffé cette fois le zèle d'un petit nombre de fidèles. La seule pièce de ce genre qui ait fixé l'attention de l'Académie, a pour titre *les Faucheurs* : elle est l'ouvrage de M. Emile Lefranc. La versification en est pure, mais généralement faible et décolorée. L'exposition qui précède le récit est traînante et pleine de longueurs. Quelques détails heureux n'ont pu suffire à la fortune de cette composition.

Sur treize Idylles, deux seulement sont parvenues au Bureau général. *L'Enfance* est un tableau plein de grâce et de naïveté ; la versification a du charme et décèle un talent remarquable ; les deux dernières strophes sont d'une grande beauté ; le Poëte, après avoir chanté le bonheur de l'enfance, s'écrie :

« Trop heureux l'enfant dont la vie
» S'écoule ainsi, sans autre envie
» Que de poursuivre dans les prés
» Les papillons, ces fleurs vivantes,
» Ces émeraudes éclatantes,
» Dont il les voit tout diaprés.

» Mais plus heureux ceux-là peut-être
» Qui rentrent au ciel, sans connaître
» La terre où Dieu les exilait ;
» Ceux qui, dans cette vie amère,
» N'ont pris qu'un baiser de leur mère,
» Et quelques gouttes de son lait ! »

Un vice de composition, une confusion singulière

résultant de ce que l'auteur qui ne parlait d'abord que de ses souvenirs, se met tout à coup en scène, sans transition, et se transforme en enfant, se faisant ainsi le héros des tableaux champêtres qu'il décrit, tels sont les défauts qui n'ont pas permis d'accorder à cette œuvre la distinction dont elle paraissait digne.

M. Firmin Jaffus a remporté le prix du genre. Son Idylle, intitulée *une Heure à Nazareth*, est remarquable par le mérite de la composition et la beauté d'une versification riche de poésie; c'est un tableau plein de grâce et de fraîcheur; on dirait une sainte famille de Raphaël. Le contraste habile que l'auteur a su ménager entre les tranquilles douceurs du présent, et les sinistres prévisions de l'avenir, donne à cette composition un charme tout particulier. Nous n'insiterons pas davantage sur un éloge dont, nous osons le croire, après la lecture qui va vous en être faite, chacun de vous deviendra l'écho.

Le nombre treize qu'une superstition populaire répute malheureux, l'a été en effet pour les Ballades; elles sont toutes tombées dans les bureaux particuliers. Deux cependant se sont fait assez distinguer, pour obtenir les honneurs de l'impression. *Mab, ou la Reine des songes*, par M. Wains-Desfontaines, est écrite, en grande partie, dans un rhythme qui rappelle les cantiques de l'Abbé Pélegrin, cantiques déjà vieux du temps de Voltaire. Ces strophes, bizarrement découpées, ne manquent pas cependant de facilité, et se font lire avec plaisir. Il est à regretter que la fable ne se déroule pas avec plus de clarté, et que l'exécution soit rarement parée de cette grâce, de ce naturel, de cette naïveté qui font le vrai caractère de ce genre de poésie.

M. Louis Dureau s'est déclaré l'auteur *des Filles de Charlemagne*; si, moins heureux que l'année

dernière, ce jeune lauréat n'a pas obtenu une seconde palme, il doit l'attribuer à une composition défectueuse, et à de nombreuses taches qui ont déparé ses jolis vers. Certes le talent poétique de M. Dureau est toujours le même ; bien loin de décroître, il est dans un mouvement marqué d'ascension; le succès de son Ode en est une preuve éclatante; aussi, nous osons lui prédire un avenir encore plus glorieux; seulement nous lui donnerons le conseil de se tenir en garde contre une facilité séduisante.

Dix-neuf Hymnes à la Vierge avaient été envoyés au concours; un seul a échappé au naufrage général; il a pour titre *l'Odalisque chrétienne*, et pour auteur encore M. Louis Dureau. Le sujet est touchant et heureusement choisi; c'est l'histoire de cette esclave du Dey de Constantine, rendue à la liberté et à la foi par les soins du Prélat de l'Algérie. Malgré quelques traits d'une beauté remarquable, l'on a pensé que l'auteur n'avait pas tiré parti de son sujet.

Enfin, quatorze Sonnets sont venus avec les Hymnes, se disputer le Lis d'argent. Plus heureux que ses nombreux rivaux, M. Emile Lefranc a obtenu le prix du genre. Le couronnement du Sonnet est un événement assez marquant parmi nous, pour que nous applaudissions de grand cœur à l'honneur de ce rare triomphe. Vingt-six ans se sont écoulés depuis la dernière bonne fortune du Sonnet dans nos Jeux. M. Emile Lefranc a célébré *le mois des fleurs et le mois de Marie*. Son ouvrage a les beautés et peut-être aussi les défauts du genre. Le Sonnet, tel que nous l'ont fait les anciens modèles, est un thème à antithèses, à opposition d'idées et de mots. Tombé presque dans l'oubli, il a été remis en honneur dans notre Littérature moderne par des Poëtes d'un grand mérite. M. Lefranc aura eu le privilége de le ressusciter dans nos

Concours. Puisse son exemple trouver des imitateurs qui rendent à ce Poëme le lustre dont il a brillé pendant plusieurs siècles !

Tel a été, Messieurs, le Concours de 1841. Il se résume par cinq ouvrages couronnés sur deux cent soixante-deux qui ont subi l'épreuve de la lutte. Après les couronnes dont le nombre est si restreint, l'Académie ne peut accorder que les distinctions qui résultent de l'insertion dans son Recueil ou d'une mention dans le Rapport. Nous aurions voulu que les bornes de ce travail nous eussent permis de distribuer des éloges et des encouragements à toutes les compositions qui en sont dignes ; mais la tâche eût été immense ; car les ouvrages même les plus défectueux, renferment presque tous des étincelles de Poésie, des germes d'un talent incontestable, et nous pouvons dire, à l'honneur des vaincus, que leur défaite n'a presque jamais été sans gloire. Ainsi, lorsque le printemps émaille nos jardins de ses richesses odorantes, la Rose, reine des fleurs, et quelques-unes de ses plus éclatantes rivales, appellent tous les hommages de l'admiration et de l'amour, et cependant mille fleurs modestes, aux doux parfums, aux vives couleurs, aux formes délicates, échappent au regard distrait, et prodiguent sans gloire, sur les épais gazons, des trésors de grâce et de beauté.



TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS LE RECUEIL DE 1841.

FIN DE LA TABLE.



